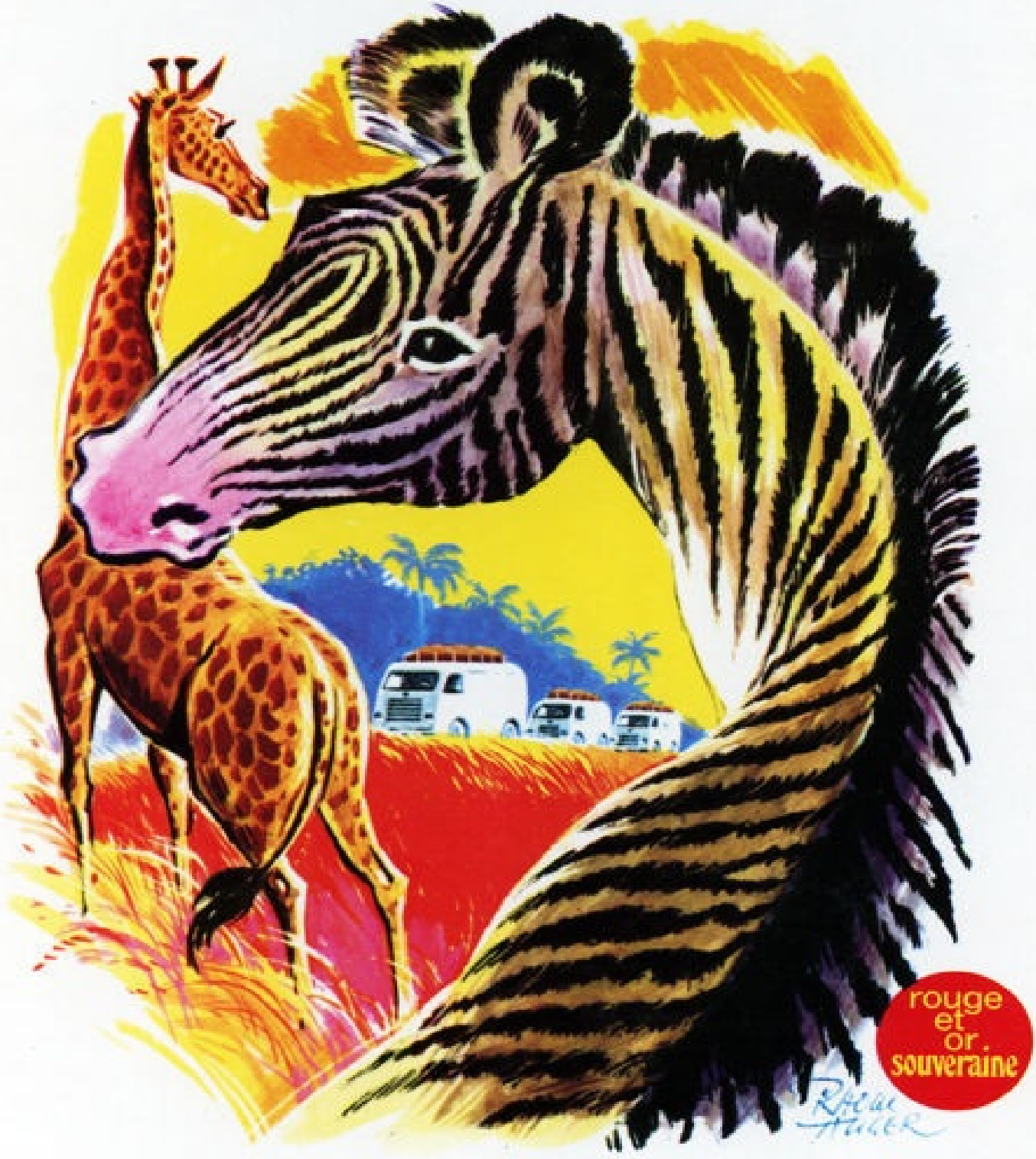
PHILIPPE MAHUZIER

LES MAHUZIER EN AFRIQUE



rouge et or souveraine

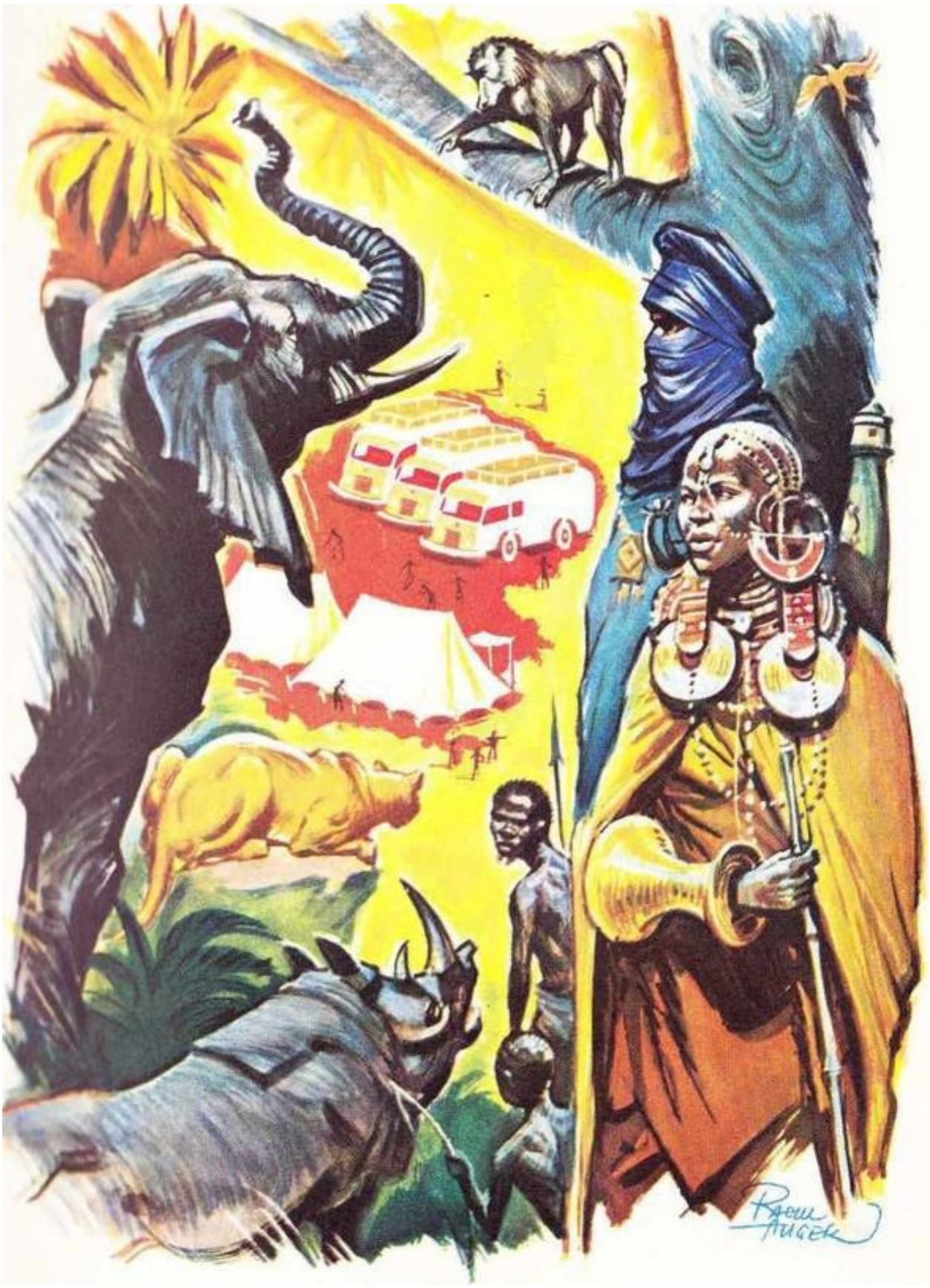
PHILIPPE MAHUZIER
ILLUSTRATIONS DE RAOUL AUGER

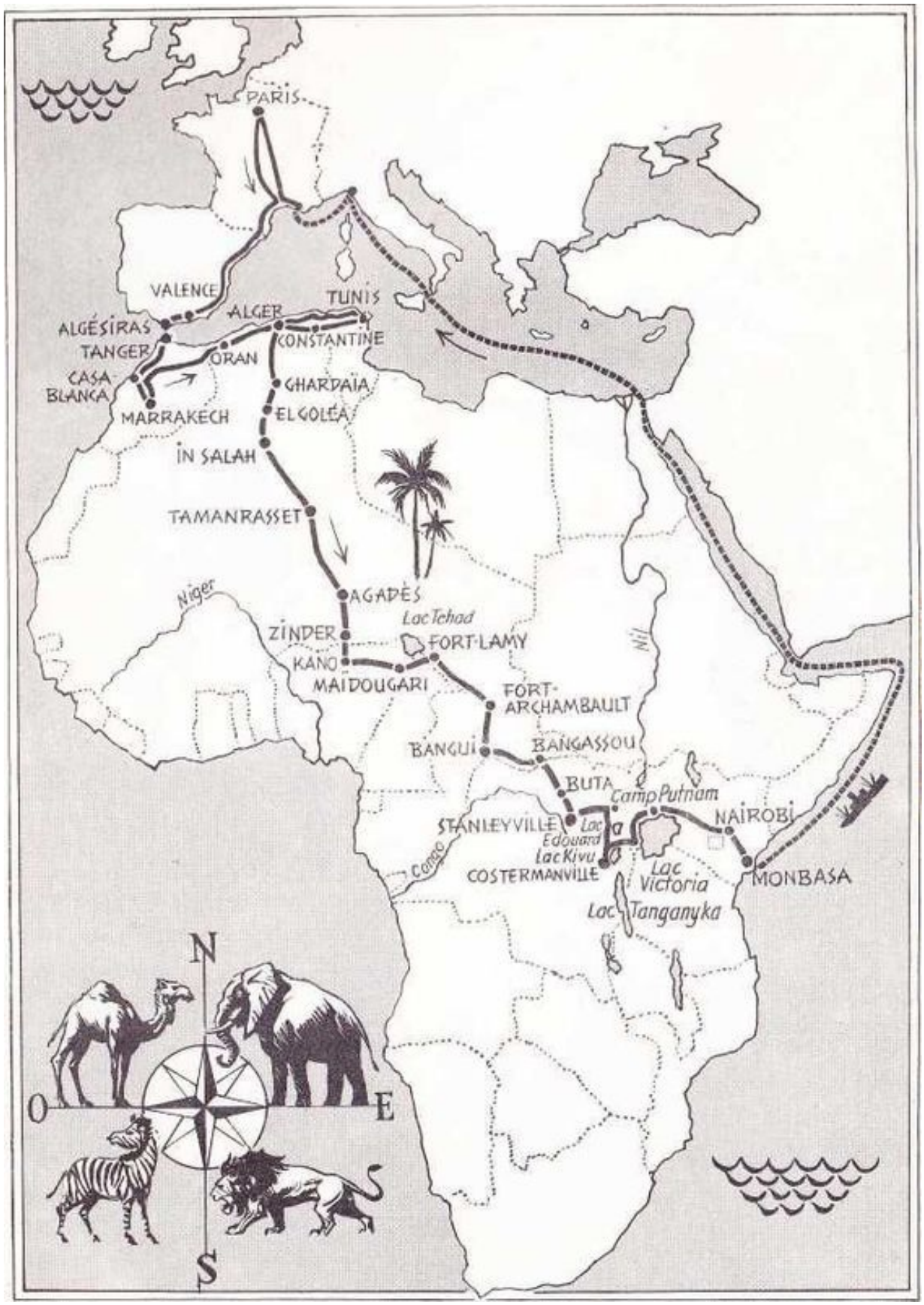
LES MAHUZIER EN AFRIQUE



ÉDITIONS G.P., 80, RUE SAINT-LAZARE, PARIS-9e

Nous avons voulu vous présenter cet ouvrage dans sa spontanéité d'écriture.
Ce livre n'est pas un effet littéraire, c'est le récit au jour le jour de l'aventure passionnante de ces Robinsons des Temps Modernes.




PARIS
VALENCE
ALGER
TUNIS
ALGÉSIRAS
TANGER
ORAN
CONSTANTINE
CASA BLANCA
MARRAKECH
GHARDAÏA
EL GOLÉA
IN SALAH
TAMANRASSET
AGADÈS
Niger
Lac Tchad
ZINDER
FORT-LAMY
KANO
MAÏDOUGARI
FORT-ARCHAMBAULT
BANGUI
BANGASSOU
BUTA
Camp Putnam
NAIROBI
STANLEYVILLE
Lac Edouard
Lac Kivu
Congo
COSTERMANVILLE
Lac Victoria
Lac Tanganyka
MONBASA
Nil
N
O
E
S

PROLOGUE

Chers amis lecteurs, aimez-vous les voyages ?

Aimez-vous l'aventure ?

Aimeriez-vous voir les bêtes sauvages en liberté ?

Sans doute. Savez-vous que les neuf enfants Mahuzier, de Boulogne-sur-Seine, aimaient tellement les bêtes sauvages, l'aventure et les voyages, qu'ils sont allés jusqu'au centre de l'Afrique, jusque dans cette merveilleuse et dangereuse forêt équatoriale, qu'aucune autre famille française, au grand complet, n'avait encore parcourue ?

C'est l'histoire *vraie* de cette extraordinaire randonnée que l'un d'entre eux, Philippe, va vous raconter. Laissons-le parler :

— Il faut d'abord, que nous nous présentions. Le chef de la famille, c'est Albert Mahuzier, notre papa. Cinéaste, conférencier, écrivain, il est déjà allé bien des fois en Afrique. Cette année il a décidé de filmer les gorilles en liberté, ces énormes singes que personne n'a encore photographiés en couleurs, sous le couvert de la grande forêt équatoriale.

Comme aucune difficulté ne l'arrête, il est parvenu à réaliser le rêve auquel nous n'osions croire : il nous a tous emmenés en Afrique. Il faut dire que maman est aussi intrépide que lui. Elle est partie, elle aussi, portant dans ses bras notre petit frère, âgé de vingt-deux mois. Avec papa et maman nous étions bien tranquilles. Qu'est-ce qui pouvait nous arriver, puisqu'ils étaient là pour nous soigner, nous protéger, écarter de nous la faim, la soif, la peur, le danger ? Mais eux !… quand je pense à tous leurs calculs, à tous leurs soucis, à leur hardiesse et à leur vaillance, je ne sais comment les remercier de nous avoir fait vivre cette incomparable aventure.

Donc ils nous ont emmenés tous les neuf :

Alain, le tout-petit, tout blond, tout rose, et qui parle à peine .

Le groupe turbulent des trois jeunes écoliers : Luc, sept ans, François, onze ans, et Yves, treize ans, frères inséparables malgré leurs bruyantes querelles .

Le groupe gracieux des « pin-up », chargé de seconder maman dans les tâches ménagères : Jacqueline, dix-neuf ans, nurse d'Alain, tyrannisée et ravie ; Anne, dix-sept ans, pâtissière émérite ; Janine, seize ans, promue au rôle ingrat de sous-directrice des études des garçons .

Enfin le groupe des grands : Philippe, vingt ans, licencié ès lettres ; Louis, vingt-deux ans, photographe, cinéaste, mécanicien, le bras droit de papa.

Maintenant que vous nous connaissez, suivez-nous dans notre merveilleux voyage.

Mais attention ! Ne croyez pas que tout fut rose dans notre expédition !

Conduire sur de bonnes routes pendant vingt mille kilomètres est déjà une épreuve. Mais rouler sur des pistes cahoteuses où les ressorts cassent comme à plaisir, s'ensabler et se désensabler jusqu'à vingt fois par jour, avouez que c'est un sport d'endurance et d'adresse.

Camper pendant six mois environ, monter et démonter cent vingt-cinq fois les tentes, imaginez-vous ce que cela représente de corvées fastidieuses, qu'il pleuve, qu'il gèle ou qu'une chaleur torride vous accable !

Et quel souci que celui de la nourriture dans le désert ou en pleine brousse ! Préparer tous les jours des repas pour onze personnes affamées par le grand air et par l'exercice n'est pas une petite affaire. Vous dirai-je que, malgré toute l'ingéniosité de maman, toute la bonne volonté des demoiselles, la chère a été parfois bien maigre ? quant à la boisson, tourment des voyageurs du désert, combien de fois nous sommes-nous désaltérés d'une eau à peine claire !

Bast ! Qu'étaient ces incommodités et même les dangers courus, quand la grandiose beauté de la terre africaine se découvrait à nos yeux émerveillés, grisés d'espace et de soleil.



CHAPITRE PREMIER
LE « GRAND VOYAGE »

CE soir de juillet 1951, quelques jours avant les grandes vacances, commence comme tous les soirs dans le petit pavillon de Boulogne-sur-Seine qu'habite la famille Mahuzier. Mais ce sera un soir mémorable…

Sept heures viennent de sonner. Du premier étage parviennent les notes douces de « La Fille aux cheveux de lin », qu'Anne étudie au piano.

À la cuisine, Jacqueline aide maman à préparer la soupe du soir.

Dring… Dring… Dring…

On sonne.

Jacqueline ôte prestement son tablier de ménage. Elle court ouvrir la porte d'entrée.

C'est le petit Luc, le numéro 8, qui revient du collège, rayonnant :

— Regarde ! J'ai la croix ! Quelle récompense vas-tu me donner ?

— Un baiser pour commencer et une bonne fessée si tu réclames encore. Va jouer avec Alain en attendant le dîner.

Luc grimpe les marches quatre à quatre. Puis on l'entend crier :

— Maman ! Alain a touché à mes petites autos. Il a perdu deux pneus ! Oh ! le vilain !

Luc n'est pas content. Il a certainement arraché les jouets des mains du petit, qui trépigne et crie :

— Veux les « totos » ; veux les « totos » !

Dring… Dring… Dring…

Trois coups espacés, c'est le code secret de la famille.

Yves et François pénètrent en se bousculant. Yves tire par-derrière le cartable de François, les livres se répandent à terre, François appelle au secours :

— Maman ! Maman !

La sonnette retentit encore. Janine rentre du pensionnat en robe et calotte bleu marine d'uniforme. Philippe arrive à temps pour empêcher la porte de claquer à son nez. Il revient de la Sorbonne, son gros dictionnaire latin sous le bras. D'un geste taquin il subtilise la calotte de sa jeune sœur et s'amuse à la lancer au plafond.

— Rends-moi ma calotte, tout de suite ! pleurniche Janine.

Louis surgit à son tour. Étourdi par le bruit, il prend sa plus grosse voix :

— Allez-vous vous taire, les mômes !

Parmi les cris et les pleurs de tout ce jeune monde en effervescence, maman élève une voix douce :

— Luc, je t'en supplie, sois gentil. Prête tes jouets à Alain pour qu'il ne pleure plus.

» Yves et François, cessez de vous chamailler.

» Philippe, ne taquine pas ta sœur.

Maman doit bien constater que ses appels au calme n'obtiennent aucun succès, mais, sans se décourager, elle ajoute :

Écoutez, mes enfants. Ce soir il faut que vous soyez sages. Papa va rentrer de sa tournée de conférences, et il m'a écrit qu'il avait une grande nouvelle à vous annoncer.

Paroles magiques : les pleurs cessent, les questions fusent :

— Papa arrive aujourd'hui ? Dis-nous ce qu'il t'a écrit.

— Quelle est cette grande nouvelle ?

— Il vous l'annoncera lui-même pendant le dîner, si vous êtes tous bien raisonnables.

*

* *

Onze personnes à table : papa, maman, les neuf enfants. On n'entend que le

bruit des cuillers ; papa a promis de parler après la soupe. Les yeux brillent dans une attente frémissante. Seul Alain gazouille ; il est si petit ! Il ne sent pas, comme ses frères et sœurs, que quelque chose de solennel va se produire.

Luc, qui n'a jamais faim et ne finit jamais sa soupe, avale sa dernière cuillerée avec une grimace et annonce bien fort :

— J'ai fini !

Papa sourit en voyant toutes les assiettes vides et commence, dans un silence impressionnant :

— Mes enfants, bien souvent je vous ai parlé d'un grand voyage que nous ferions un jour tous ensemble, si Dieu le permettait. Jusqu'ici je suis toujours parti seul avec ma caméra. Vous vous souvenez de mes films des Touareg du Hoggar, de la traversée du Tchad en kayak, des grandes chasses d'Afrique centrale… Chaque fois que je cueillais de belles images j'aurais tant désiré que vous soyez auprès de moi pour partager mes émerveillements et mes joies. Eh bien, cette fois-ci, j'ai décidé que nous partirions tous en Afrique. Ce sera notre « Grand Voyage ». Qu'en dites-vous ?

— Quelle idée magnifique !

— Formidable ! Vive papa ! Hip ! hip ! hip ! Hourra !

— Traverser le désert ! Voir les bêtes sauvages !

L'explosion des exclamations n'en finirait pas si papa ne demandait le silence à son auditoire surexcité :

— Allons, laisses-moi continuer ! Surtout ne vous figurez pas que vous allez faire un voyage de multimillionnaires et descendre chaque soir dans un palace. Mettez-vous bien en tête que je pars pour faire un film et pour écrire un livre. Je travaillerai et je prévois aussi du travail pour chacun de vous.

» D'abord, je veux demander à votre mère si elle est bien décidée. Jeannine, crois-tu qu'il soit raisonnable de nous engager avec les petits dans cette aventure ?

— Albert chéri, tu sais bien que je te suivrai partout avec joie. Mais il me serait très pénible de me séparer des enfants. Je vais demander une liste de médicaments à notre ami Max, pour les petits. Il a l'expérience des pays chauds, il saura me conseiller. Luc a eu plusieurs rhino-pharyngites cet hiver ; regarde, il a encore une mine de papier mâché. Le docteur m'a affirmé qu'un changement d'air lui ferait le plus grand bien…

— Hé ! Aspirine ! on parle de toi, plaisante Yves.

— Bon ! reprend papa. Puisque maman estime que le voyage est souhaitable pour ta santé, nous t'emmenons, Luc. Quant à Alain, c'est un bébé si robuste ! En prenant des précautions, il n'y a pas de raison qu'il ne supporte pas le voyage. De toute manière, il n'est pas question de le priver de sa maman.

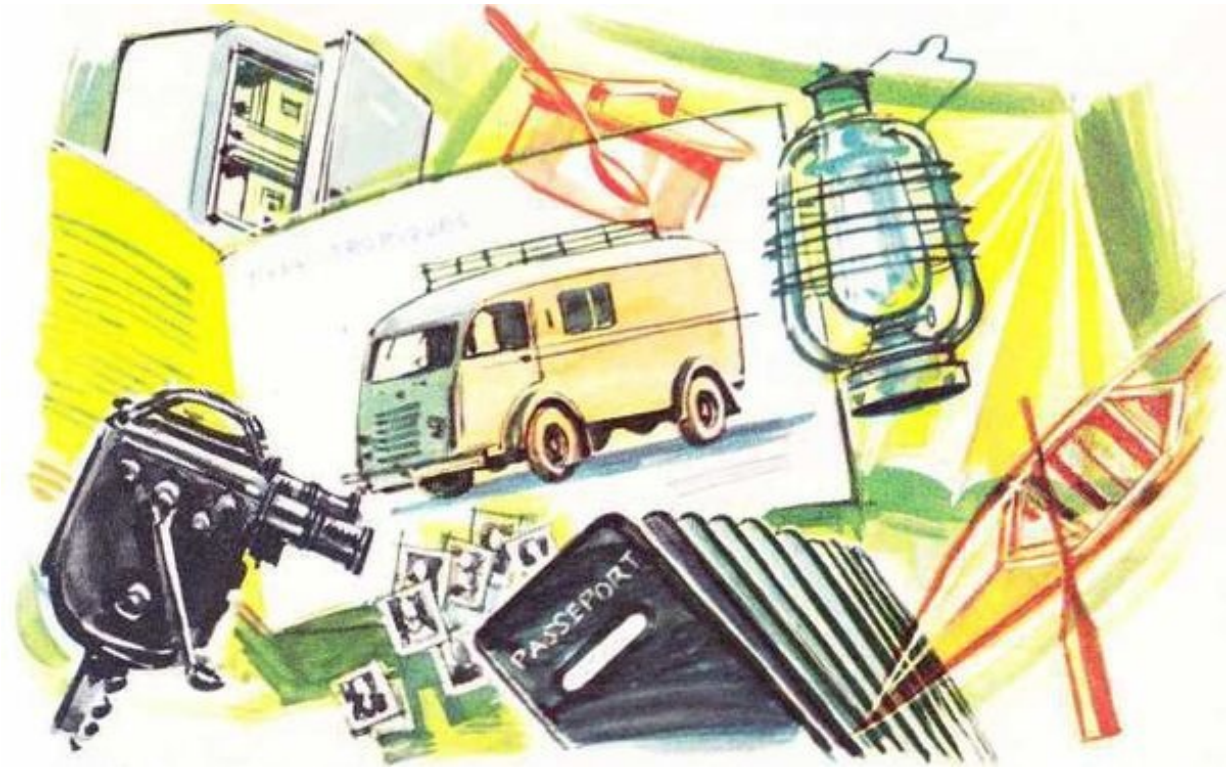
» Maintenant, organisons l’équipe. Comme je vous l’ai déjà dit, chacun aura son travail et ses responsabilités. Vous êtes d’accord ?

— Mais oui, papa.

— Moi, évidemment, je m’occupe du cinéma et Louis de la photo. Je conduis aussi une des voitures.

— Quelles voitures ? demande Louis.

— Nous aurons trois camionnettes ; c’est un minimum pour nous transporter tous les onze, avec notre matériel. Je te nomme d’ailleurs mécanicien en chef, car je n’y connais rien, tandis que tu me parais très doué pour la mécanique, surtout en ce qui concerne le démontage. Il sera plus prudent, d’ailleurs, que vous preniez aussi quelques leçons de remontage, Philippe et toi. Vous serez les mécaniciens de l’expédition et vous conduirez les deux autres voitures.



— Mais je ne sais pas conduire, proteste Philippe.

— Tu apprendras ; maman, Jacqueline et Anne apprendront aussi. Il faut prévoir des conductrices pour nous relayer et nous remplacer au besoin.

Jacqueline et Anne échangent un coup d’œil ravi.

— Passons maintenant aux dames : maman aura la lourde tâche de nous maintenir tous les onze en bonne santé, à commencer par le bébé. Ce ne sera pas tous les jours facile.

» Bien sûr, Alain aura sa chère « Quiquine », comme seconde maman, pour le gâter. N’est-ce pas, Jacqueline ?

Jacqueline, pour toute réponse, prend Alain dans ses bras et l’embrasse tendrement.

— Anne et Janine aideront leur mère dans tous les travaux domestiques : cuisine, lavage, couture. Je demande aux garçons de ne pas trop compliquer leur tâche.

— Et mon piano ? demande Anne avec inquiétude.

Louis éclate de rire :

— Mademoiselle voudrait qu’on prévoie un camion spécial pour sa musique ?

— Allons, soyons sérieux. Anne, tu reprendras tes études de piano à notre retour, mais pendant le voyage tu seras une bonne petite ménagère, veux-tu ?

— Entendu. Eh bien, je vous ferai des tartes !

— Nous nous léchons déjà les babines, glisse Yves.

— Et toi, petite Janine, tu n’as rien à dire ?

Petite Janine rougit, mais ne dit rien ; elle est déjà partie !

— Ne vous tracassez pas pour elle, lance Philippe. Elle a l’habitude de voyager… dans la lune !

— Toujours des taquineries ! Les petits, ne croyez pas que je vous oublie dans la distribution des rôles.

Yves et François, tout oreilles, se poussent du coude.

— Yves, qui est débrouillard, secondera Louis pour la mécanique. François aidera Philippe à monter les tentes. Luc ramassera les piquets et les comptera. Et toi, Alain, est-ce que tu seras content de venir dans la « toto » de papa ?

— Toto papa ! toto papa ! répète Alain en frappant sa cuiller sur la table.

Donc, de ce côté, pas d’objection.

Janine, qui semble être redescendue sur notre planète, élève timidement la voix :

— Et ma classe, je ne pourrai plus la suivre ?

— Écoute, ma chère petite fille, tu la retrouveras un an plus tard. Tu apprendras tant de choses pendant ce voyage ! Mais j’ai bien pensé au problème des études. J’irai dès demain demander conseil au directeur d’école des garçons.

— Ah ! celle-là ! elle n’aurait pas pu continuer à se taire ! grognent Yves et François.

— Elle a parfaitement raison, dit papa. Je tiens à ce que vous ne preniez pas un retard trop considérable sur vos petits camarades. Aussi emporterons-nous une cantine de livres de classe. Philippe et Janine vous serviront tour à tour de professeurs. En tout cas, je compte sur vous pour faire des progrès en géographie !

— Et sur moi pour qu'ils deviennent féroces en latin, ajoute Philippe.

Yves soupire : « Alors, ce sera pire que la classe ! »

François questionne : « Mais nous pourrons faire des collections de plantes et d'insectes ? »

Et Luc : « Vous nous laisserez jouer avec les petits Noirs ? »

— Il y aura du temps pour tout, rassurez-vous, répond papa. Ah ! j'allais oublier ! Jacqueline, bien sûr, restera ma secrétaire, et Philippe prendra des notes, pour écrire, au retour, des reportages. Est-ce que quelqu'un a des questions à poser ?

— Et l'argent ? Qui est-ce qui va payer les trois camionnettes et l'essence…, tout notre équipement…, la nourriture… Mon pauvre Albert, as-tu pensé à tout cela ?

L'interruption de maman provoque un silence lourd. Aussitôt formé, notre beau rêve va-t-il s'écrouler ? Avec angoisse, chacun se pose la question : Papa a-t-il pensé à toutes ces dépenses ?

Fausse alerte. La voix joyeuse, les yeux brillants de notre cher père nous rendent immédiatement l'espoir :

— Oui, j'ai pensé à tout, répondit-il. J'ai travaillé pendant quarante-deux ans. (Entre nous, comme il a tout juste quarante-deux ans neuf mois, il a dû commencer bien jeune !) Mes films en couleurs ont de plus en plus de succès, mes conférences marchent à merveille… J'ai emprunté de l'argent à la famille et à ma banque ; tous me font confiance. Certes nos trois petites camionnettes Renault vont coûter cher. Mais tant pis ! Au diable, les prévisions pessimistes ! Nous réussirons… Il le faut ! Nous rembourserons nos dettes avec nos conférences…, et, si Dieu le veut, nous repartirons ensemble… plus loin encore !…

Et voilà comment, soulevés par ce bel optimisme, nous avons décidé de partir tous pour le « Grand Voyage » !

*

* *

Quel sera notre itinéraire ?

Papa en a tracé les grandes lignes, d'Alger au Congo belge, sans arrêter les détails. Il aime laisser à la chance l'occasion de nous sourire. Et puis ne devra-t-il pas compter avec le soleil et la pluie, l'état des routes, le bon vouloir des autorités locales, la résistance des membres de la tribu et celle des voitures ?

— En fin de compte, a déclaré un jour maman, qui adore l'improvisation, n'est-ce pas la sagesse même que de choisir notre route au gré des

circonstances ? Ne nous fixons pas un itinéraire trop précis ; nous nous éviterons ainsi la contrariété de ne pouvoir le suivre.

Pour combien de temps partirons-nous ?

Autre incertitude.

Rester en Afrique aussi longtemps que s'offriront des prises de vues inédites, sensationnelles, serait bien tentant. En tous cas il ne saurait être question de revenir, à moins d'extraordinaire malchance, avant d'avoir filmé les fameux gorilles. Mais cependant il faudra compter avec l'état des finances familiales, à moins que nos santés, les exigences du retour à la vie civilisée, avec ses obligations scolaires et professionnelles, n'imposent un terme à ces incroyables grandes vacances.

D'ailleurs nous, les enfants, petits et grands, sommes si heureux de partir que nous laissons les tourments aux grandes personnes. Mais ne croyez pas, amis lecteurs, que pour réussir « ce voyage de multimillionnaires avec des moyens de clochards », comme ont dit les journalistes, il n'ait pas fallu un énorme travail d'organisation.

Non ! une équipée comme la nôtre n'aurait pas pu réussir si elle n'avait été minutieusement préparée !

*

* *

Quelques jours après l'entretien mémorable où fut décidé notre grand voyage, papa, au volant d'une camionnette neuve, s'arrête devant la maison.

Nous sortons tous pour admirer notre « première voiture ».

Les voix des sœurs se mêlent en exclamations joyeuses :

— J'aime cette peinture beige !

— La visibilité est parfaite !

— Nous serons bien assis sur cette grande banquette arrière.

— C'est un *break* « Tropiques », remarque Yves sur un ton de connaisseur. C'est bien ce qu'il nous faut.

— L'intérieur est vaste, apprécie maman. Nous pourrons loger beaucoup de matériel et, à l'occasion, transformer la voiture en dortoir.

— La conduite est douce et assez souple. Vous n'aurez pas de difficultés, mes apprentis chauffeurs, affirme papa. Louis, tu m'accompagneras dans toutes mes courses. Quand tu auras la voiture bien en main, nous finirons de la roder sur les routes de l'Ardèche.

— De l'Ardèche ? Un même cri sort de toutes les bouches

*
* *

— Alors nous ne partons pas en Afrique ? demande Anne.

Papa et maman sourient et nous promettent des explications.

Elles viennent à table, comme toujours, puisque c'est là qu'il est le plus facile de nous réunir.

— Vous vous étonnez, mes enfants, que je veuille vous emmener en Ardèche. Je connais là-bas un défilé sauvage où j'ai tourné jadis un film de sport. C'est un endroit merveilleux pour vous entraîner au camping.

— Qui aurait cru que nous manquions d'entraînement ! s'exclame Philippe. Nous campons tous les étés depuis notre plus tendre enfance !

— Notre petit Alain a peut-être même battu le record du plus jeune campeur ! Il avait tout juste trois mois quand nous nous sommes installés à Gavrinis, sur cet îlot perdu du golfe du Morbihan ! rappelle Jacqueline.

— Nous allions chercher notre ravitaillement en kayak, t'en souviens-tu, Louis ? ajoute Philippe, persuadé qu'il a peu de chose à apprendre en matière de camping.

— Oui, mon garçon, mais tout cela n'était encore que du jeu. Il faut que vous appreniez à tout faire par vous-mêmes : fabriquer du pain, abattre des animaux, vous passer aussi complètement que possible de tout secours extérieur. D'ailleurs ceux qui auront piloté la camionnette de Saint-Remèze à Gaud pourront ensuite facilement traverser l'Afrique !

Nous restons muets de saisissement devant les tâches qui nous attendent. Ah ! les idées de papa !

*
* *

Effectivement, au début d'août nous arrivons tous les onze sur un plateau rocailleux. Descendus de la camionnette, nous apercevons à deux cents mètres au-dessous de nous une petite prairie, toute fraîche au bord de la rivière. Un sentier caillouteux, terriblement escarpé, semble y conduire.

— C'est là ! s'écrie papa avec un geste de triomphe.

Aucun cri d'enthousiasme ne lui répond.

— Va-t-il falloir descendre sur le dos nos cinq cents kilos de matériel ? demandent avec un bel ensemble Yves et François.

— Et le premier mouton vivant, et le sac de farine ? ajoute Philippe.

— Et le sac de pommes de terre, et la bonbonne de vin ? surenchérit Louis.

Ces tons désenchantés n’émeuvent pas notre père :

— Nous allons « robinsonner » quinze jours dans ce petit paradis… Vous allez voir, mes enfants, ce sera formidable !

Suant, soufflant, courbés sous la charge, nous descendons les tentes, les piquets, les matelas pneumatiques, le matériel de cuisine… Les cailloux roulent sous nos semelles… Enfin tout est en bas. Papa boucle la camionnette. Louis et Philippe dressent le camp. Alain cueille des fleurettes. Maman et les jeunes filles préparent un repas bien gagné. Avant de s’endormir, chacun pense : « Dans quinze jours il faudra tout remonter… Ce sera bien autre chose encore ! »

*

* *

Eh bien, le croiriez-vous, la fatigue oubliée, nous devions reconnaître que papa avait raison. Il a été magnifique, ce camp de Gaud !



Papa n’avait pas oublié que le vieux hameau en ruine tout proche possédait encore un ancien four à pain… Corvée de bois sec pour les garçons, corvée de pétrissage pour les filles, tout le monde se met au travail ; même Alain qui

ramasse quelques brindilles.

Quand notre « premier pain » sort du four, doré sur le dessus, un peu brûlé par-dessous, quelle fierté ! Nous nous disputons les tartines que maman coupe non sans peine.

— Papa, je me suis cassé une dent ! crie Luc.

— Ce n'est rien… Une dent de lait, ça repousse. La croûte est peut-être un peu dure !…

— Albert, vite ! Alain s'étouffe, gémit soudain maman.

— La mie n'est peut-être pas assez cuite, dit en rougissant Jacqueline, tandis qu'elle secoue le bébé.

Ciment armé à l'extérieur, colle de pâte à l'intérieur ; tel est, il faut bien l'avouer, notre « premier pain ». Mais, quand même, tous nous le trouvons excellent.

Les moutons nous causent de plus gros déboires. Le premier est dépecé convenablement par papa et maman. Sans doute le travail dure-t-il une bonne demi-journée, mais les gigots, épaules et côtelettes nous régalent pendant trois jours.

Le second mouton, d'humeur indépendante, échappe aux sacrificateurs. Et les garçons de courir, dans la nuit, pour le rattraper ! Un cultivateur les voit le poursuivre, puis le capturer à l'aide de cordes. C'est assez pour nous soupçonner d'avoir volé l'animal à un troupeau voisin. La chose est rapportée sans retard aux autorités locales, qui dépêchent promptement deux gendarmes, aux fins d'enquête.

Imaginez le camp Mahuzier surpris aux premières heures du jour par un retentissant « Et alorsss », tonitrué avec le plus pur accent des Cévennes ; tous les jeunes sont terrorisés par deux terribles cyclistes mettant pied à terre avec ensemble et fronçant le sourcil ; Alain disparaît dans les jupes de sa mère… De quel méfait nous étions-nous rendus coupables ? Nous allions bientôt le savoir.

— On vous a vus hier au soir courir après un mouton pour l'attraper. Subséquemment je me demande s'il était bien vôtre, ce mouton.

— Mais bien sûr, monsieur le Gendarme ! Nous l'avons acheté aux Vans et nous l'avons amené ici dans notre camionnette. Nous l'avons ligoté ; mais, vous savez ce que c'est, les dames ont le cœur sensible : elles ont trouvé que la corde blessait la pauvre bête, et le mouton, mal attaché, s'est sauvé. Nous avons couru deux heures après lui. Une fameuse corrida, je vous assure !

— Hum !

Le gendarme de Saint-Remèze n'a pas l'air convaincu !

— Nonobstant que vous ayez l'air bien honnête et votre dame aussi avec le petitoune, pourquoi venir vous cacher dans les gorges de l'Ardèche, un endroit

perdu ? Il n’y passe pas deux douzaines de touristes par an, et encore… en périssoire ! Et tout ça pour tuer des moutons en cachette et faire cuire du pain sur des pierres chaudes ! Nous ne manquons pas de bouchers et de boulangers dans nos villages, diable ! Non, monsieur, votre histoire ne me paraît pas sérieuse. Je dirais même mieux : c’est louche !

Ces derniers mots, prononcés d’un ton sévère, arrêtent dans la gorge d’Yves et de François un rire prêt à fuser.

— Mais, monsieur le Gendarme, répond papa avec une admirable patience, c’est pour apprendre ! Nous allons partir bientôt, toute la famille, dans les régions désertes d’Afrique, où il n’y a ni bouchers ni boulangers.

— Ta, ta, ta ! Et alorsss, comme ça, vous allez emmener toute la famille, même le petitoune, dans le désert d’Afrique ? Mais dites donc, vous n’êtes pas un peu fada, non ? Qu’est-ce que vous voulez me faire croire ? Et comment vous allez partir ? En trottinette ?

— Nous aurons trois camionnettes comme celle-ci.

— Ah oui ! vraiment ? Elle est à vous, cette voiture ? Voyons un peu vos papiers. Hum ! Ils me paraissent en règle. Et vous êtes en panne ? Je vois vos fils qui démontent des lames de ressort.

— La voiture marche très bien, mais c’est pour apprendre à les changer.

— Pour apprendre, pour apprendre ! Mais dites-moi pourquoi, mon cher monsieur, apprenez-vous tout ça ? Je suis peut-être un peu curieux – que voulez-vous, c’est le métier ! – mais qu’est-ce que vous allez faire dans le désert avec ces pauvres demoiselles et le petitoune, pechère ?

— Nous allons tourner un film sur les hommes et les bêtes sauvages que nous rencontrerons.

La large face rougeaude du brave gendarme s’illumine :

— Ah ! c’est du cinéma ! Mais alors, c’était pour rire ! Il fallait le dire tout de suite, que vous étiez des « artisses ». Eh ! eh ! sacrés farceurs !

Et il enfourche enfin son vélo, imité par son collègue, qui, depuis le début de la discussion, n’a pas ouvert la bouche, se contentant de secouer la tête en signe d’approbation. Longtemps leur rire résonne au milieu du maquis qui fleure bon le thym et la lavande.

Notre entraînement se poursuit à un rythme intensif. Papa dirige une véritable auto-école. Déjà maman passe les vitesses sans les faire grincer ; Jacqueline et Anne démarrent en douceur, accélèrent et freinent au commandement. Que dire des progrès de Philippe ? Il s’initie aux secrets de la marche arrière et du démarrage en côte.

— À notre retour, il vous suffira d’une promenade le dimanche et de quelques courses à Paris pour être prêts à subir l’examen avec succès, déclare papa.

*

* *

Tout se passe comme prévu. Pendant un mois on s’interroge réciproquement sur le code de la route.

— À force de vous l’entendre répéter, je le sais par cœur, s’écrie un jour Yves, excédé.

— Et nous, nous l’apprenons en faisant rouler nos petites autos, déclarent Luc et François.

Forts de leur science toute nouvelle, quatre nouveaux Mahuzier décrochent tant bien que mal leur permis de conduire.

Alors, il n’y a plus qu’à partir ? Ah ! mais non ! On ne pénètre pas dans le Congo belge et dans les territoires anglais de l’Afrique équatoriale, et surtout pour y tourner des films, sans autorisations spéciales. Pour les obtenir, papa se dépense en démarches dans les consulats et les ambassades. Il doit faire établir des passeports, présenter une collection de photos d’identité.

— Il nous faut onze photos par personne, annonce-t-il. Pour Louis et pour moi, on en exige même quinze !

— Comptez ! s’écrie Yves : deux fois quinze, cela fait trente ; plus neuf fois onze, quatre-vingt-dix-neuf. Total : cent vingt-neuf photos. Un véritable album de famille !

Sur cette boutade, tous bien coiffés, dans une tenue impeccable, nous défilons chez le photographe. Il nous prend de face, de profil. Quelle envie de tirer la langue !

Chaque soir papa et Louis racontent leurs courses dans les magasins spécialisés les plus divers. Pensez donc à tout ce qu’il a fallu se procurer : pièces de rechange pour les voitures, kayaks pour traverser les rivières, vélomoteur pour assurer les liaisons, matériel de couchage adapté aux grandes chaleurs sèches du Sahara et aux pluies diluviennes des tropiques, sans compter tout l’équipement professionnel : caméras, appareils photographiques et boîtes de pellicules. Et enfin, luxe suprême ! un réfrigérateur à pétrole !

De son côté, maman s’occupe de nous vêtir et de nous chausser en prévision du froid, de la pluie, des jours brûlants. Elle prévoit aussi un stock de provisions non périssables, car nous ne pourrons pas toujours nous ravitailler sur place.

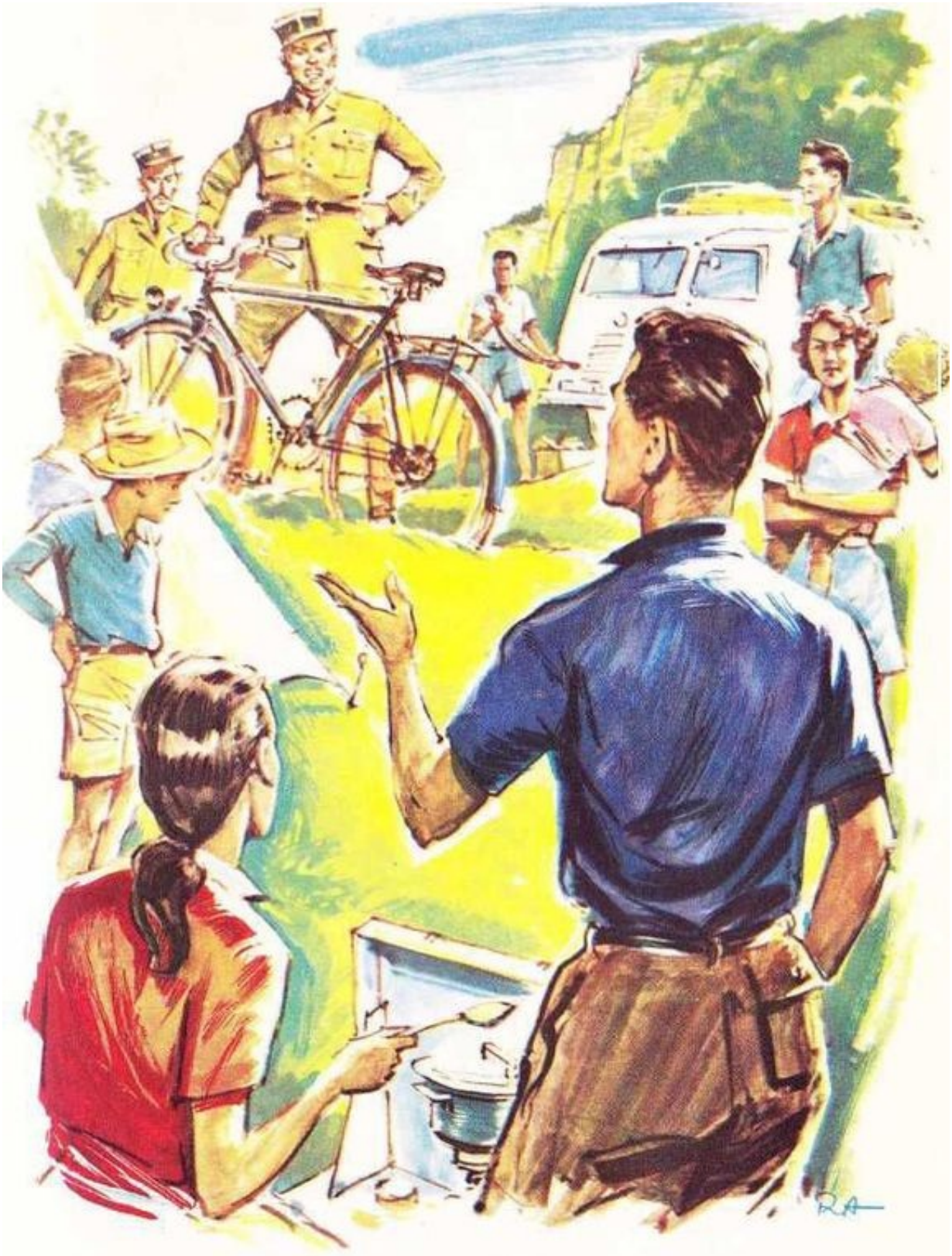
Nous vivons dans un véritable tourbillon.

Dring… et dring… Les livreurs se succèdent.

Et toujours recommence le même dialogue :

— Je peux ouvrir le paquet, maman ?

— Non, n’y touche pas avant que papa ait contrôlé son contenu.



Vous n'êtes pas un peu fada avec votre histoire d'Afrique ?

Quel amusement d’assister au déballage de toutes ces choses neuves. Tiens ! voici apparaître Janine en tenue saharienne : elle n’a pas résisté au plaisir d’essayer son short de toile, son blouson, ses lunettes noires et son chapeau de liège. Et ce Targui en séroual(1), qui cache le bas de son visage sous un litham bleu (l’écharpe « empruntée » à Anne), c’est sûrement Philippe !

Comment les camionnettes contiendront-elles tout ce fourniment ?

L’inquiétude de maman n’empêche pas chacun des petits de bourrer sa mallette personnelle des inestimables trésors dont il ne veut à aucun prix se séparer.

Ce qui est beaucoup moins amusant, c’est l’annonce que nous devons nous faire vacciner contre un tas de maladies des pays chauds qui guettent les Européens. Petit Luc tremble et pâlit. Maman l’encourage. Il se montre stoïque. Brave petit homme, va !

*

* *

Et les jours continuent à passer…

— Partirons-nous jamais ? soupirent Yves et François en reprenant chaque matin, d’octobre à Noël, le chemin de l’école.

Enfin, dans les derniers jours de décembre, les trois camionnettes, pleines à craquer, n’attendent plus que les voyageurs. L’excitation va grandissant… Bientôt vient le moment des derniers adieux dans le quartier. À notre grand étonnement, tout le monde connaît notre projet ; Jacqueline en a la confirmation par quelques propos surpris au marché :

— Oui, ma chère, en Afrique qu’ils s’en vont !

— En Afrique ? avec les lions, les serpents, et que sais-je encore !…

— Oui, madame. Une famille de neuf enfants ! Et le petit dernier qui n’a même pas ses deux ans ! Et à les voir, comme ça, vous diriez des gens tout ce qu’il y a de normal ! Le père veut filmer des singes, paraît-il !… Si ce n’est pas ridicule, à son âge !

Et pourtant nous sommes partis…





CHAPITRE II
DE PARIS À ALGER

PREMIER janvier 1952. Date inoubliable de notre départ.

Après une nuit agitée, nous nous levons avant le jour.

Papa et Louis tournent déjà autour des camionnettes. Ils vérifient si rien n'est oublié et si les chargements sont bien en place.

— Tout est solidement calé, dit Louis. J'ai compté les quinze cantines. Le réfrigérateur, coincé entre de gros colis, ne peut pas bouger ; mais, pour l'ouvrir, je n'ose penser aux manœuvres qui se préparent, avec tout ce que nous avons mis devant !

— Pas d'importance ! Nous ne nous en servirons pas de sitôt ! répond papa. La cantine aux livres est-elle accessible ? Il faut que les petits travaillent à chaque étape.

— Euh ! Elle pourrait être mieux placée !

Un dernier regard aux instructions qu'il laisse à notre oncle, et papa annonce le départ.

Les pas se précipitent dans la maison. Maman sort avec Alain dans ses bras. Il pleure, crie rageusement :

— Mes zouzoux ! Mes zouzoux !

Il n’entend pas lâcher sa mallette de jouets. Il choisit bien son moment pour un caprice !

Nous sortons un à un.

Les garçons tâtent une fois de plus leurs poches : Luc a ses billes, François sa fronde et Yves son couteau neuf, à six lames. Anne apporte avec précaution un dernier colis fragile qu’elle place par-dessus tous les autres. Ses deux sœurs prétendent en faire autant.

Papa s’impatiente.

— Montez tous comme il est convenu : Luc et François dans la première voiture avec maman, Alain et moi ; dans la deuxième, les trois filles avec Philippe ; dans la troisième, Louis et Yves. Chauffeurs, vous connaissez la consigne : ne pas perdre de vue la voiture précédente, se regrouper à l’entrée des villes.

» Maman, veux-tu garder la sacoche pendant que je ferme la maison ? Fais-y bien attention, surtout !

Précieuse sacoche qui contient les passeports et le trésor de l’expédition : environ un million et demi, en francs, lires, shillings et pesetas ; en tout, onze monnaies différentes !

En nous serrant bien, les genoux encombrés de bagages, nous parvenons tous à nous caser.

Une minute d’émotion : les clés grincent dans les serrures. Notre oncle les agite dans sa main pour un dernier au revoir. Trois portières claquent.

Papa donne un coup de klaxon triomphal : le portail du jardin est franchi.

Nos cœurs bondissent d’allégresse.

Adieu maison ! Adieu Boulogne !

En route pour l’aventure !…

*

* *

Elle commence comme un simple voyage de touristes, notre grande aventure. Pendant un mois et demi papa doit entreprendre une grande tournée en Afrique du Nord, de Casablanca à Tunis, par Marrakech, Oran, Alger, Constantine et Bône. C’est qu’il faut à tout prix remonter les finances de l’expédition, sans quoi le Grand Voyage risquerait de tourner court.

N’importe, dès la première étape, à Villeneuve-sur-Yonne, quand papa remplit sa fiche d’hôtel, nous lisons avec une fierté non dissimulée : « Famille Mahuzier, *venant* de Paris, *se rendant* au Congo belge » !

Le soir, quand papa passe dans nos chambres, quelle n'est pas sa stupéfaction ! Chez les filles, aucun papotage : Jacqueline, Anne, Janine, penchées sur leurs feuilles, écrivent. Chez les garçons, silence encore plus inusité : non seulement Yves et François ne se disputent pas, mais… ils écrivent ; Luc lui-même remplit son carnet neuf d'une écriture incertaine. Sur la table, deux gros cahiers ouverts ; de la main de Louis, un titre : « Journal de route » ; de celle de Philippe, qui a des lettres : « Enfin nous partons… César n'était pas plus fier en se lançant à la conquête des Gaules. »

Ainsi, pendant que maman couche Alain, neuf Mahuzier sur onze notent les souvenirs mémorables de la première journée.

*

* *

L'impression que nous ne sommes pas des voyageurs comme les autres se confirme au passage de notre première frontière, au col du Perthus. Louis s'amuse à lire sur leurs visages les réactions des douaniers :

— Regarde, Yves, cet air de stupéfaction ! Il déchiffre tous les visas de nos passeports. Tiens, le suivant sourit devant la voiture n° 2 : il confronte le visage de nos charmantes sœurs avec leurs photos. Ah ! mais celui-ci ôte sa casquette et se gratte la tête. Je vois ! Il doit vérifier nos bagages. Le pauvre ! Il est horrifié par tout notre bric-à-brac. Comment va-t-il s'y prendre ?

— Pourvu qu'il ne nous faille pas tout descendre !

Papa arrive à point. Il déploie ses inventaires. Sur nos mines honnêtes, le brave douanier se contente de parcourir des yeux la longue liste de notre matériel. Papa le suit dans un bureau d'où il ressort muni des cachets réglementaires.

— Ça y est ! dit-il avec soulagement.

La frontière s'ouvre ; nous sommes passés. Même cérémonie du côté espagnol, et aussi même facilité. Les formalités devaient se renouveler aux seize frontières que nous avons traversées. Il faut croire que notre caravane est fort sympathique et nos papiers parfaitement en règle, car partout les opérations de contrôle se sont effectuées avec courtoisie et bonne humeur.

*

* *

4 Janvier. – Nous voici en Espagne… et, pour la première fois de notre vie, en terre étrangère. Nous ouvrons nos yeux tout grands. Dans chaque voiture

s’échangent des remarques :

— Nous suivons la Costa Brava, dit papa. La route est magnifique, avec ses échappées tantôt sur la mer bleue, tantôt sur la montagne sombre ; mais que de lacets !

— Ces grandes maisons auraient l’air revêche, sans les lessives multicolores qui dansent sur leurs façades.

— Regardez les petits ânes, chargés de paniers débordant de légumes. Le marché ne doit pas être éloigné !

À la traversée des villages, notre impression de dépaysement est complète. Ils ne ressemblent pas à ceux de chez nous avec leur foule vive et bruyante, leurs boutiques sombres, leurs grandes églises aux façades sculptées comme des châsses et, faisant les cent pas, l’inévitable couple de gendarmes aux curieux chapeaux noirs de toile cirée. Janine, notre interprète, traduit la signalisation : « Obras ! Cuidado ! Baden ! » « Travaux ! Attention ! Cassis ! »

François, avec une conscience exemplaire, note le nom de toutes les localités traversées. Anne suit la route sur la carte Michelin :

— Attention, Philippe ! une côte raide avec un tournant en épingle à cheveux.

— Encore un ! Décidément les Espagnols ont horreur de la ligne droite. Dis-moi au moins que je ne m’en tire pas mal, pour un chauffeur novice !

Ce soir, à l’auberge, huit Mahuzier sur onze notent leurs impressions de la journée. Petit Luc, désormais, se contente de vivre ses expériences nouvelles.

*

* *

Nous traversons l’Espagne en trois jours ; brèves heures d’enchantement dans un pays splendide.



Arrivés à Algésiras, nous découvrons dans le lointain la côte de cette Afrique âpre et mystérieuse, but de notre voyage. Mais une déconvenue nous attend : Janine a compris que les bateaux ne pourraient pas faire traverser le détroit à nos trois voitures à la fois. Papa veut des précisions. Notre timide sœur, avec son castillan classique, se fait mal comprendre des hommes



du port habitués à un langage plus direct. Les quelques mots d’espagnol de papa, mélangés d’italien et d’arabe, ponctués de force gestes, se révèlent plus efficaces : deux voitures seulement embarqueront pour Tanger ; l’autre, celle de Louis, sera prise sur un navire débarquant à Ceuta. Encore ne pourrons-nous partir que demain !

— Ce contretemps nous ménage un peu de repos, dit papa, plein de sérénité.

Après avoir assuré notre gîte à l’hôtel, nous nous mêlons à la foule pittoresque des pêcheurs, des camelots, des oisifs inquiétants, qui grouille sur le quai. Nous sommes assaillis par des gamins loqueteux : « Beau bracelet ciselé, pas cher, señorita. »

« Cigarettes américaines, señor ! Dix pesetas le paquet. »

Nous ne nous lassons pas des mouvements du port, des bruits, des fortes odeurs qui invitent au voyage.

Le soir, petits et grands évoquent avec enthousiasme leurs souvenirs d’Espagne.

— Ah ! s’exclame la rêveuse Janine, la *huerta* de Valence, avec ses milliers d’orangers au feuillage sombre, piqué de fruits d’or !

— Et la palmeraie d’Elche, et les cactus de Murcie, c’est déjà l’Afrique, n’est-ce pas, papa ? demande Yves.

— J’ai vu beaucoup de petits ânes blancs, de petits ânes gris, qui trottinent en remuant les oreilles, dit Luc. Hop ! un petit Espagnol sautait dessus et, d’un coup de talon, faisait filer le bourricot !

Anne et maman ont été saisies par la couleur et la beauté des paysages : les vagues bleues, crêtées de moutons d’écume, le ton chaud des sables et, par-delà

la forêt de palmes, les cimes neigeuses de la Sierra Nevada, étincelantes sous le soleil.

Louis interrompt les envols lyriques de ces dames !

— Mesdemoiselles les cuisinières, avez-vous noté la recette de cette magnifique *paella* qu'on nous a servie à Murcie ? Rien de plus délicieux que ce riz, à la fois fondant et ferme, où l'on pioche tantôt une palourde, tantôt une olive, tantôt un aileron de poulet ; et ce parfum du safran, et ce feu du piment rouge !

— J'ai eu grand mal à l'éteindre, je t'assure. J'avais la bouche emportée, rétorque Jacqueline.

— C'est que tu n'as pas goûté au vin fruité du pays, doux comme un velours !

— Oh ! les gourmands ! constate une fois de plus maman. Régalez-vous bien ; dans quelques jours vous devrez vous contenter de la cuisine du camp.

Ce soir-là, avant de s'endormir, cinq Mahuzier seulement notent les péripéties de leur dernière étape européenne.

Le lendemain c'est l'embarquement. Quelle émotion, quand les puissantes grues enlèvent nos camionnettes comme des joujoux et les déposent dans la sombre profondeur des cales !



Maman a le cœur serré de se séparer d'une partie de sa couvée.

— La caravane se reforme à Larache, précise papa pour la consoler. Ce soir nous serons de nouveau réunis.

Et ce sont les bruits habituels d'un départ : appels de sirène,

tintement de la cloche de bord, grincement de la chaîne d'ancre. Un glissement doux, un tournoiement de mouettes…, nous sommes en mer.



Les maisons blanches d'Algésiras, éclatantes sous le soleil, deviennent de plus en plus petites.

Adieu l'Espagne !… Adieu l'Europe !

*
* *

Le temps de débarquer, d'accomplir les formalités douanières, de traverser le pittoresque Tanger où se croisent toutes les races, de nous étonner de la quantité d'hommes en burnous crasseux, de femmes voilées, enveloppées d'étoffes blanches, et la nuit vient. Nous retrouvons Yves et Louis à Larache. Maman se tranquillise.

Nos impressions sur notre premier contact avec la terre africaine ? Il n'y a plus que trois ou quatre chroniqueurs persévérants pour les noter au jour le jour. Vivre, vivre intensément toutes les minutes, accueillir un flot d'images nouvelles épuise sans doute nos énergies. Le soir on entend de temps en temps ce dialogue :

— Allons, passe-moi tes Mémoires. J'ai huit jours de retard.

— Ah, non ! Je t'interdis de copier.

Le retardataire supplie et, carte en main, se remet rapidement à jour, non sans critiquer la rédaction du frère complaisant. À nous tous, nous avons pu tout de même reconstituer notre magnifique randonnée.

Pourtant notre itinéraire en Afrique du Nord n'a pas été simple. Il a été commandé par la tournée de conférences de papa et la présentation de son dernier film : « Tornades et chasses tragiques. » De Marrakech la Rouge à Tunis la Blanche, par Alger et Constantine, nous avons suivi de ville en ville. Cette vie errante, à travers le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, s'est prolongée jusqu'à la mi-février.

Pendant quarante jours, nous avons aligné nos matelas pneumatiques dans les locaux les plus inattendus : chambres d'hôtel de propreté suspecte, baraques de colonies de vacances, scène de théâtre abandonné, auberges de jeunesse et, à défaut, intérieur exigu des camionnettes. Ce n'était encore qu'un entraînement à

notre vie de grands nomades !

Pendant ce temps, le croiriez-vous ? nous avons grelotté presque tous les jours ! Dans nos imaginations, l'Afrique, c'était la terre du soleil et de l'éternel été. Eh bien, à Marrakech nous nous sommes réveillés avec moins quatre degrés sous la tente, ce qui n'a pas empêché Yves et François d'organiser une fameuse course de petites autos. D'abord effrayés par la foule grossissante et piaillante de gamins pieds nus qui les entoure, ils font mine de rentrer leurs jouets. Le silence soudain et les visages déçus des petits Marocains les décident à continuer. Tout le monde se passionne pour l'auto bleue, pour l'auto rouge. Point n'est besoin de parler la même langue pour se comprendre. Si le séjour se prolongeait, nos garçons ne compteraient plus leurs amis à Marrakech !

Quelques jours plus tard, une tempête de neige nous aveugle et nous contraint à faire étape à Oujda.

— Il y a trente-huit ans qu'il n'est pas tombé un flocon ! nous dit l'aubergiste en matière de consolation.

À Constantine, la neige encore nous bloque pendant vingt-quatre heures. Frères et sœurs en profitent pour envoyer des cartes postales à leurs amis :

« Le pont de Sidi-M'Cid, sur le Rummel, est tout étonné de dominer un paysage de sports d'hiver », écrit Janine.

« Nous ne pouvons pas planter nos tentes ; peut-être pourrions-nous construire un igloo ? » ironise Philippe.

Beaucoup moins académique, Yves ne résiste pas au plaisir d'envoyer une phrase qu'il regrettera plus tard, quand il sera torturé par un implacable soleil :

« La géographie = bobards ! Plus nous allons vers le sud, plus nous avons froid ! »

Et que dire de la mer démontée du golfe d'Oran, du vent qui menace de déchirer nos tentes, de la pluie et de la grêle qui jouent des airs de jazz sur nos toits de tôle !

Maman s'épuise en recommandations :

— Mettez deux chandails. Veillez à ne pas vous enrhumer.

Alain et Luc, emmaillotés par ses soins dans des capes et des écharpes, ne peuvent plus bouger un bras ; ils ressemblent à de petites idoles de bois.

Dès que le soleil paraît, la couleur renaît par miracle. Et c'est le ciel intensément bleu, la terre rouge, l'éblouissement de la mer et la tiédeur de la brise soufflant dans les bois de pins et d'eucalyptus près de Tunis.

*

* *

Enfin papa a terminé son cycle de conférences. Partout il a été chaleureusement accueilli. Les voitures ont vaillamment fourni leurs trois mille kilomètres, en dépit des intempéries. De retour à Alger, une sérieuse révision s'impose. Nous attendons sous les pins, à Sidi-Ferruch, près d'Alger.

Les dames ne trouvent pas le temps long. Tous les jours elles vont à la ville pour compléter nos provisions. L'impatience gagne les jeunes. Chaque matin ils posent la même question :

— Quand partirons-nous ? Vous nous avez promis de voir des bêtes sauvages. Ici on ne rencontre que des chèvres, des ânes et des chiens maigres.

Certes ils savent se distraire ! Au risque de bouleverser nos installations, ils se déchaînent dans des parties de gendarmes et de voleurs, en compagnie de bambins au fez rouge. Quelle joie quand Jacqueline fait une distribution générale de biscuits !

Les trois garçonnets deviendraient vite insupportables si Janine et Philippe, conscients de leur rôle de professeurs, ne les prenaient en main. La journée de classe s'organise. On se détend des études sérieuses : latin, calcul et grammaire, par la mise au point des connaissances acquises au cours du circuit nord-africain.

Un matin, Philippe annonce en souriant :

— J'ai trouvé pour vous un chic travail d'équipe.

» Yves, tu as justement remarqué l'insuffisance de ton livre de géographie : tu vas rédiger une fiche complémentaire sur le climat et la végétation de chacun des pays du Maghreb : Maroc, Algérie, Tunisie.



» François fera trois belles cartes illustrées ; il placera un cactus, un pin, un

chêne-liège, un oranger, un pied de vigne, une touffe d'alfa dans les plaines et sur les montagnes où il les a vus.

» Quant à toi, mon petit Luc, dessine le chameau efflanqué, le premier que tu as rencontré, sur la route de Larache ; dessine aussi un de ces petits ânes porteurs d'alfa que le vent poussait si fort qu'il avait l'air de voler, sur la route de Bône.

— Oh ! oui, je dessinerai aussi l'aigle et le chacal qui m'ont fait peur, près de Miliana.

Pleins d'enthousiasme, les trois garçons saisissent porte-plume, crayons et pinceaux et se mettent à l'ouvrage.

Janine n'oublie pas son futur baccalauréat. Elle va essayer d'écrire une jolie page ; sur quoi ? sur les souks bariolés de Tunis, où semblent s'être versés les trésors des Mille et Une Nuits ? non, c'est trop descriptif ; sur le charmeur de serpents du marché de Marrakech ? c'est un meilleur sujet, il y a de l'action et même de l'émotion, quand le cobra se dresse lentement et darde sa langue menaçante.

— Tu sais, tu ne seras pas la première à l'avoir peint ; j'ai souvenir d'une certaine page des frères Tharaud…, dit Philippe.

— Ça ne fait rien… C'étaient des vieux messieurs, et moi je suis une jeune fille. Je ne vois certainement pas les choses de la même façon.

Si l'on pouvait jeter un coup d'œil indiscret sur les journaux d'Anne et de Jacqueline, on y trouverait des visions de silhouettes noblement drapées dans des burnous bruns ou blancs, de femmes vêtues de safran et d'orange, à moins que ce ne soit le portrait rapide d'un petit cireur de bottes ou d'une fillette au regard triste.

Quant à Philippe, l'architecture mauresque l'enchante. Ses grands émerveillements sont bien sûr la tour Hassan de Rabat et la Koutoubia de Marrakech, mais il n'a pas eu son pareil pour dénicher, dans une ruelle, à Tlemcen, à Alger, à Tunis, un arc, une fenêtre délicatement ciselés.

Louis ne déguise pas qu'il a copié la recette d'un couscous mémorable que nos amis d'Alger nous avaient invités à partager. Quel courage de recevoir onze invités dont la fringale était excitée par la nouveauté des mets !

*

* *

Tout arrive ! même les voitures révisées, prêtes pour la grande épreuve du désert. Avant de partir en campagne, papa, comme un bon général, passe la revue des troupes et du matériel.

Louis joue sur son vieux cornet à pistons, acheté au marché aux puces, le seul

air militaire qu'il connaisse : « C'est pas d' la soupe, c'est du rata ! »

Rassemblement : chacun vient s'aligner devant sa cantine personnelle. Maman traîne Alain, qui braille encore une fois ; on le contrarie en interrompant son jeu favori des « totos ». Petite Janine émerge d'un buisson lointain, son verre à dents à la main.

— Alors, Janine ! toujours la dernière !

— Écoutez-moi bien, mes enfants. Maintenant nous allons nous lancer dans des régions où il n'y a pratiquement rien. Nous devrons nous débrouiller avec les moyens du bord. Pas de gourmands, pas de difficiles, pas de grognons. C'est compris ? Si tout est prêt, nous partons demain.

— Ah, enfin ! Chouette !

Les jeunes expriment bruyamment leur satisfaction.

— J'ai bien dit : « Si tout est prêt ! » Aussi, tous au travail.

Sans plus tarder, listes en main, papa commence ses vérifications. Notre matériel étalé transforme la clairière en champ de foire. Un Vélosolex voisine avec le réfrigérateur ; un piège à panthère avec les kayaks démontables. Au fur et à mesure que les colis sont pointés, nous les emportons près des voitures où Louis opère de savants rangements.

Tout l'après-midi nous arrimons les bagages. Véritable travail de dockers ! Sur chaque cantine est inscrite en lettres peintes la nature de son contenu : cantine-cinéma, cantine-pharmacie, etc.

— J'attends toujours la cantine-cuisine, répète Louis.

— Voilà ! voilà ! répondent en chœur maman et Jacqueline.

Elles s'escriment à fermer la malle récalcitrante.

— Ne forcez pas, je vous en supplie, vous allez tout fausser, dit Louis.

Il enfonce un bouchon qui dépasse et arrive à fermer.

— Tout semble casé, dit enfin papa. Demain matin nous n'aurons plus qu'à plier les tentes et à dégonfler les matelas pneumatiques. J'espère qu'il n'y aura pas trente-six petits paquets précieux à loger au dernier moment.

*

* *

Le lendemain, 23 février, au matin, la caravane Mahuzier s'ébranle, tournant le dos à la Méditerranée.

C'est la grande aventure qui commence.



CHAPITRE III
CAP AU SUD

La pluie a cessé comme par enchantement. Le soleil nous sourit. Le cœur en fête, nous roulons vers le sud et ses mystères. Nous quittons la Mitidja.

— Adieu aux villes et à la civilisation ! lance Louis.

Les voitures grimpent avec allégresse à l'assaut des pentes boisées de l'Atlas, ruisselantes d'eaux argentées.

— Emplissez vos yeux de cette fraîcheur ; bientôt nous entrerons dans le pays de la soif, nous dit papa.

Loin d'être effrayés, nous guettons avidement les premiers signes annonciateurs du désert. Tout à coup, du haut d'une côte, un horizon immense se découvre devant nous. Plus un arbre. Rien qu'une vaste étendue jaunâtre. Ce sont les Hauts-Plateaux.

Nous nous sentons tout petits sur la route solitaire qui ne traverse plus que des plantations de grandes herbes raides : l'alfa. L'un de nous signale tantôt un troupeau de moutons noirs, tantôt quelques dromadaires au pâturage.

Alain, enfin réveillé, bat des mains à la rencontre de chaque grande bête bossue, tandis que Luc ouvre des yeux étonnés.

— Ils nous regardent passer d'un air dédaigneux, en avançant une lippe molle, remarque Jacqueline avec une moue expressive.

Le regard perçant d'Yves aperçoit au loin des reflets brillants :

— Un mirage ! s'écrie-t-il.

— Mais non, lui répond Louis. Ce sont les dépôts de sel laissés par les chotts. Regarde sur ta carte.

Et Yves se convainc qu'en effet nous passons près des chotts Tharez-Guerbi et Chergui.

La ligne des petites montagnes bleues qui se dessine au sud se rapproche. La mer d'alfa s'éclaircit ; encore quelques pentes accidentées et, dans un tournant, apparaît Djelfa, notre première étape dans les territoires du Sud.

*

* *

Et maintenant nous attaquons le Sahara. C'est du grand sport ! de l'aventure ! Nous nous sentons pleins d'intrépidité pour nous lancer sur les voies suivies naguère par les seules caravanes chamelières.

— Au sortir de Djelfa la route est plate et macadamisée, mesdames. Vous pourrez prendre le volant, suggère papa.

— Bien volontiers !

Tout va si bien qu'Anne fait la glorieuse :

— On se croirait sur une de nos nationales et si ça continue ainsi, c'est nous, les filles, qui vous ferons traverser le désert.

Et soudain : bim ! boum ! La belle route a fait place à une piste caillouteuse ; des cahots nous jettent sans douceur les uns contre les autres. Il est temps de passer la direction à des mains fermes.

Bientôt, c'est pis encore. Les pneus crissent désagréablement. En quelques mètres la voiture-amiral, conduite par papa, noie dans un nuage de poussière les deux autres véhicules.

— Arrête, arrête ! crient les trois filles ; nous allons nous asphyxier.

Elles toussent à fendre l'âme, se bouchent le nez avec leurs foulards et forcent Philippe à stopper. Louis accourt :

— Qu'est-ce qui cloche, encore ? Je parie que tu as entendu des bruits suspects dans ton moteur !

— Mais non, répond Jacqueline. Tu ne vois pas la poussière que nous soulevons en roulant sur cette terre sèche ?

Elle s’époussette d’un air dégoûté, sans grand souci de ses voisins.

— Le remède est bien simple, dit Louis, prenons nos distances. De temps en temps, n’oubliez pas de regarder si je vous suis toujours.

De part et d’autre de cette route aux surprises désagréables, le désert nous offre une magie de couleurs insoupçonnée.

Quelques kilomètres plus loin, papa s’arrête.

Voilà le sable ! Nous descendons tous de voiture, heureux de fouler ce sol mouvant qui s’enfonce sous nos pas.

— Moi qui croyais le désert tout jaune ; ici, il est presque rouge, remarque Yves.

— Il est ocre, tranche Janine, et par endroits plus pâle, couleur peau de lion.

— Je dirais plutôt « peau de léopard », rectifie maman ; ne voyez-vous pas les taches grisâtres que font, de loin en loin, les arbustes épineux ?

Chacun, sans souci de la chaleur qui croît, s’amuse à faire couler le sable doux et fin entre ses doigts.

Après un rapide repas de sandwiches et de dattes, papa nous fait remarquer que nos voix seules troublent le silence. Saisis, nous nous taisons. Pas un bruit. Un aigle plane au-dessus de nous dans le ciel intensément bleu.

Les uns rêvent ; les autres écrivent une note dans leur carnet ; Anne esquisse un croquis, tandis que les petits sucent un bonbon et que Janine s’éloigne, s’éloigne jusqu’à ne devenir qu’une mince silhouette. Il faut la rappeler, et repartir.



Nouvelle surprise ! Le sol n’est plus ocre et d’aspect farouche. Il se teinte, à perte de vue, de petites fleurs du mauve le plus délicat. On croirait qu’un artiste a jeté çà et là, par touffes violettes et par touffes jaunes, des plantes qui ressemblent à notre lavande. Quelle douce harmonie de couleurs !

Nous nous arrêtons pour une cueillette botanique, bien décidés à déterminer plus tard tous les échantillons de végétaux inconnus que nous avons récoltés.

— Je n’ai jamais vu le Sahara sous un aspect aussi poétique, dit papa.

Et comme nous ne doutons de rien, Louis ajoute :

— Il s’est paré en votre honneur, mesdames !

*

* *

Nous n’épuiserons jamais l’enchantement de la découverte des oasis. Après des plateaux d’une aridité totale, elles apparaissent brusquement, emplissant de leur verdure et de leur fraîcheur le fond de cuvettes où coule le mince filet d’eau d’un oued. C’est d’abord Laghouat, qui niche dans une immense palmeraie ses cases rouges et blanches ceintes d’un rempart ; puis la verdoyante Berriane, plus fraîche encore d’apparaître au bout d’un couloir désolé ; et Ghardaïa, dont la vision, du haut d’un rocher roux, nous arrache un cri d’admiration. Elle étend à nos pieds la multitude de ses palmes trouée par deux minarets d’une blancheur éblouissante.

Juste avant la descente, la fête d’un coucher de soleil s’offre à nos yeux émerveillés. À cette heure, la plus belle du jour, où les sables se dorent, où les maisons blanches rosissent parmi les palmes dont le vert s’assombrit, nous nous sentons étreints d’une délicieuse émotion.

— Qu’il est beau, notre voyage ! disent les petits.

Combien de fois devront-ils répéter l’exclamation qui traduit leur ravissement !

*
* *

Oasis ! ce mot musical, qui, dès le départ, chantait dans nos imaginations, pour la première fois se précise et se colore à Ghardaïa.

— Tandis que Louis et moi nous nous occuperons de la remise en état des voitures et de la préparation de ma conférence, voulez-vous, les enfants, accompagner maman au marché ? Les affaires sérieuses réglées, vous vous promènerez selon votre fantaisie.

— D’accord pour ton emploi du temps, papa, répond Philippe.

Jacqueline portant Alain, et tous, plus ou moins chargés de paniers à provisions, nous suivons maman à travers des ruelles sombres, jusqu’à la place du marché, entourée de maisons à arcades. Quel grouillement de marchands à la peau brune, vêtus d’oripeaux multicolores, de petits ânes résignés, de dromadaires plus ou moins lépreux ! Les fruits rutilants, les légumes verts, les herbes aromatiques s’étalent à même le sol, dans un pittoresque désordre.

Nos sœurs s’amusent à discuter les prix, tandis que maman occupe Alain et les garçons en leur donnant de grosses oranges. Cette distribution attire cinq ou six gamins aux grands yeux noirs, qui reçoivent leur part et s’attachent à nos pas.

C’est eux qui, nos provisions faites, nous conduiront au curieux marché au bois. Ils nous expliquent que les nomades vendent au détail les chargements de branches et de racines apportés à dos de chameaux. Ils nous mènent enfin par de curieux détours jusqu’à des jardins merveilleux.

— On se croirait au Paradis terrestre ! s’exclame Yves en voyant la profusion d’amandiers, d’abricotiers, de figuiers, de citronniers et d’orangers qui poussent sous les palmiers.

Nos jeunes guides nous montrent comment fonctionnent les vannes qui donnent à cet Éden l’existence et la prospérité. Ils nous ont adoptés. Nous sommes à eux. Conscients de leur privilège, ils renvoient, en termes énergiques, les camarades qui manifestent des velléités de se joindre à notre groupe.

Ils ne nous quittent pas de la journée. Quelle aubaine de partager notre pain,

notre viande, notre fromage, dévorés sur le pouce et à belles dents ! Et cette partie de cache-cache ! Nos garçons trouvent des partenaires plus habiles qu'eux à découvrir le moindre coin secret, incroyablement lestes pour glisser entre les mains des chercheurs.

Ce soir tous les journaux de la famille se remplissent de pages et de pages. Que de choses à raconter !

— Une oasis ! Qu'on me pose cette question au bac, et je serai la plus brillante des candidates ! déclare Janine, oubliant, en famille, sa paralysante timidité.

*
* *

— Aujourd'hui, cap sur El Goléa ! lance joyeusement papa.

Trois cents kilomètres qui comptent double sous la chaleur torride. La route n'est plus signalée que par deux ornières parallèles, tantôt creusées de cassis, tantôt hérissées de cailloux. Et nos chauffeurs de zigzaguer pour trouver le meilleur chemin.

— Tu es fou, Philippe, de conduire de cette manière, tu vas nous donner mal au cœur. Reste sur la route !

— Mais ne voyez-vous pas qu'il n'y a plus de route ? Il n'y a que le désert, tout entier à moi !

— Regardez là-bas, nous allons droit sur des collines.

À mesure que nous approchons, des ondulations successives émergent, et nous pénétrons bientôt dans une véritable mer de dunes. Parfois une montagne de sable s'est écroulée sur la piste ; nous devons la contourner et nous sentons avec inquiétude s'enfoncer les pneus. Nous roulons sous une chaleur accablante…

De la voiture paternelle, François fait signe de ralentir. Il est cinq heures. Papa s'arrête sur un terre-plein encadré de monticules sablonneux.

— Cet endroit me paraît idéal pour installer notre premier camp dans le Sahara. Nous y serons à l'abri du vent et bien tranquilles. Le plus proche voisin habite à cent cinquante kilomètres environ !

— Nous l'appellerons : « le camp des Sables-d'Or », dit Philippe.

D'un même élan, à la descente des voitures, nous courons tous les neuf jusqu'à la dune la plus proche, pour nous dégourdir les jambes et pour voir « ce qu'il y a derrière ». Alain suit sur ses petites jambes, tombe, se relève et culbute encore, heureux de se rouler dans le sable tiède.

— Allons, les enfants ! crie papa. Revenez vite m'aider à monter le camp

avant la nuit. Il y a du travail pour tout le monde. Les garçons vont dresser les tentes pendant que les filles prépareront le dîner.

— Voulez-vous sortir la cantine-chapeaux ? demande maman. À partir de demain, je ne veux plus voir personne nu-tête. Et nous inaugurons aussi les sérouals.

— Avec ces fonds de culotte qui descendent jusqu'aux genoux, nous allons ressembler au zouave du pont de l'Alma, plaisante Louis.

— Vous vous féliciterez bientôt d'être habillés comme les gens du pays. Ils savent mieux que nous comment lutter contre la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits, réplique papa.

Une demi-heure après, les deux grandes tentes à double toit sont montées, mais le dîner cuit encore.

— Vite, dit François, nous avons le temps de faire une partie ! Luc, apporte tes billes !

Ah ! la belle partie de billes dans les sables roux du Sahara ! Ce n'est pas la place qui manque !

Au moment de passer à table, Janine – encore elle ! – Janine manque. Où est-elle ?





Et ce fut la première nuit dans les sables du désert…

Voix graves et voix flûtées crient vers les quatre points de l’horizon :

— Janine ! Janine ! À table !

Pas de réponse.

— J’ai une idée, dit Louis. Qui chausse la même pointure qu’elle ?

— Moi ; pourquoi ? demande Anne.

— Appuie ta semelle sur le sable. Bon ! Regardez bien et partons à la recherche de traces pareilles.

— Hugh ! moi avoir suivi bonne piste. La squaw avoir grimpé sur la dune, là-bas ! déclare Yves.

Et les quatre garçons, excités par ce jeu d’indiens, s’élancent sur les pas de la fugitive.

— Revenez vite, crie maman, la soupe va être froide.

Nous atteignons, haletants, le haut de la première dune. Le sable s’écroule sous nos chaussures. C’est un exercice essoufflant. Les traces de Janine redescendent, puis escaladent une deuxième ondulation. Où vont-elles nous entraîner ?

Enfin, derrière un nouveau repli, nous découvrons notre jeune sœur assise tranquillement et comme captivée par de légères empreintes qui filent devant elle.

— Eh bien, Janine, tu es folle ? On te croyait perdue. Que fais-tu là ?

— D’abord, ça ne vous regarde pas. J’ai bien le droit de me promener où il me plaît pendant que vous jouez aux billes !

— Et si tu avais rencontré un tigre ! lance François.

— Ha, ha, ha ! Il n’y a pas de tigres en Afrique. Ils vivent seulement en Asie. Mais j’ai vu bien mieux. Regardez ces marques de petits sabots. En arrivant là-haut, j’ai fait détaler trois mignonnes gazelles.

— Oh ! veinarde ! On les suit ? demande Yves.

— Pas question, décide Louis. Allons, rentrons à la soupe !

Et nous avons regagné le camp. Pendant le dîner, la nuit est tombée brusquement. Une à une, les étoiles se sont allumées dans un ciel étonnamment pur.

— Couvrez-vous bien, mes enfants, il commence déjà à faire très frais.

— Et si on allumait un feu ? suggère Yves ; nous pourrions écrire notre journal.

Prétexte. Les petits frères savent que le feu écarte les bêtes féroces. À défaut de tigres, il pourrait bien y avoir des lions dans ces parages ! Tous les cœurs ne sont peut-être pas très rassurés…

Cependant nous nous sommes vite endormis sous nos tentes : notre première nuit en plein Sahara, dans la seule compagnie des gazelles des sables !

*

* *

Désormais nos étapes auront nom : El Goléa, Fort-Miribel, In-Salah, Tamanrasset. Dans chaque oasis nous aurons le plaisir de retrouver la verdure, l’ombre, l’eau, la fraîcheur. La route nous révèle chaque jour un nouvel aspect de l’étonnante variété du désert.

Aux immensités de sable d’un ocre chaud, accidentées de vastes cratères, succèdent le reg rocailleux et les plateaux désolés. Rien d’aussi impressionnant que le Tadémaït. Plus de joyeuses conversations dans les voitures, mais un silence oppressé. La morne platitude du sol uniformément recouvert d’un cailloutis noir, l’insupportable réverbération du soleil ont quelque chose d’hostile et de menaçant.

Les voitures soulèvent une épaisse poussière grise. Tout à coup, la carrosserie se met à trembler dans un bruit d’enfer : le sol n’est plus qu’une succession de creux et de bosses. Papa fait signe de s’arrêter.

— Voilà la tôle ondulée qui commence. La seule méthode pour moins la sentir, paraît-il, est de rouler entre soixante et soixante-dix à l’heure.

Effectivement, à cette vitesse, les trépidations désagréables diminuent. Mais

quelle rude épreuve pour les estomacs fragiles !

Encore quelques kilomètres de plateau caillouteux et embrasé, puis nous plongeons dans un gouffre. Le Tadémaït se termine par un gigantesque chaos de blocs de pierre soutenus par des monticules de terre sombre. Ce n'est pas une pente, mais de véritables marches que doivent affronter les autos, au grand risque de capoter. Les trois conducteurs, les mains crispées sur le volant, freinent et débrayent au petit bonheur. Par un escalier de géants, ils descendent vers la vallée d'un oued, pointillée d'arbustes grisâtres.

Ouf ! Rien de cassé ! Bravo, chauffeurs !

Et, jusqu'aux confins de l'horizon, on distingue de nouveau l'étroite traînée jaune de la piste de sable.

*

* *

Après un tel effort, le casse-croûte s'impose.

— Yves et François, dit papa, montez sur les toits et dénouez les bâches attachées aux galeries. Nous les laisserons tomber jusqu'au sol pour protéger les pneus du soleil.

— Venez voir le drôle de caillou que j'ai trouvé, s'écrie Luc.

— C'est une rose des sables, précise papa. Le sable et le vent l'ont joliment ciselée.

— Et moi, j'ai trouvé un caillou plat qui ressemble à une flèche, dit François.

— Montre. Tu as découvert une pointe de flèche préhistorique. Il y a des milliers d'années, des hommes vivaient et chassaient ici.

— Que pouvaient-ils chasser dans le désert ?

— Ce n'était pas un désert, à cette époque, mais un pays couvert de végétation et de lacs, riche en gibier.

— Comment fabriquaient-ils leurs flèches ?

— Par éclatement, en se servant d'autres pierres comme d'un marteau.

— Tiens, tiens ! remarque Louis.

Il ramasse un éclat de silex et tape dessus avec une autre pierre. En cinq minutes il a taillé à la perfection une pointe de flèche.

— Demandez les pointes de flèche préhistoriques ! Qui n'a pas sa pointe de flèche ?

— Fabriques-en beaucoup, dit François. Nous les vendrons au musée de l'Homme. Est-ce que ça vaut cher ?

— Vous êtes stupides, dit papa en haussant les épaules. Il est évident que seuls les vestiges authentiques ont de l'intérêt et une valeur qui ne s'apprécie pas

en pièces de monnaie. Et maintenant, repartons. On étouffe littéralement.

*
* *

Trois jours de repos à In-Salah, un bain délicieux dans la piscine nous ont rendu forces et courage. Maman se réjouit de l'abondance de notre ravitaillement : un mouton vivant que Louis, devenu berger, installe confortablement dans le fond de sa camionnette ; et, dans le réfrigérateur, trois poulettes et quatre lapins. Toutes précautions sont prises pour que nous ne mourrions pas de faim et de soif dans les régions farouches que nous avons à traverser.

Papa nous réveille à quatre heures du matin. C'est dur ! Mais il faut profiter de la fraîcheur du petit jour.

Si au départ d'In-Salah, dans la plaine du Tidikelt, la piste sur cailloutis ou sol argileux est presque aussi roulante qu'une autoroute, nous ne tardons pas à voir se dresser devant nous les premiers contreforts montagneux du Hoggar, dont le nom seul a été longtemps synonyme d'épouvante.

Pour l'instant, nous remontons le cours d'un oued. Il a plu récemment. Au sable uniforme succèdent sans transition des taches de verdure ; elles nous paraissent magnifiques. La vallée se resserre. Nous nous engageons dans les gorges fantastiques d'Arak. Les montagnes ressemblent à des monstres endormis dans des poses menaçantes. Impressionnés, les petits se taisent, tandis que les grands songent, entre ces monts de pierre calcinée, à la lutte gigantesque des éléments aux premiers âges du monde. La route monte, tourne et descend, épousant tous les accidents du relief.

Quel soulagement quand on retrouve une vallée étroite où les éthels(2) donnent une ombre agréable !

— Faisons halte ! décide papa. Voici l'oued Tadjemout.

— Où est-elle, ta rivière, papa ?

— Ici même. Ce lit de sable est celui d'un oued qui court sous terre, comme tous les oueds du Sahara. Ces buissons verts prouvent bien qu'il y a de l'eau. Mais elle ne coule à la surface qu'une fois par an, peut-être !

Nous sommes tous bien déçus ; Janine, partie en exploration, revient cependant avec une bonne nouvelle :

— J'ai trouvé une mare !

Nous courons dans la direction qu'elle nous indique. C'est une cuvette d'eau chaude et croupie. Tout autour courent d'innombrables traces de sabots. Nous nous déchaussons et nous pataugeons avec délices dans ce qui n'est plus bientôt

qu’un bourbier.

Pendant que nous montons le camp, le ciel s’obscurcit. Une nappe brumeuse s’étend et s’approche à vue d’œil, inquiétante.

— Le vent de sable, attention !

Mais il est trop tard. La vague d’air chaud déferle sur nous. Elle contient en suspension des milliers de grains de sable qui nous cinglent comme des piqûres d’épingle.

Jacqueline protège Alain comme elle peut.

— Mon Dieu ! ma soupe est perdue ! gémit maman.

Loin de se calmer, la tourmente redouble.

— Il n’y a rien à faire, crie papa, qui a du mal à se faire entendre. Plions les tentes n’importe comment et réfugions-nous dans les voitures.

Dans l’attente que la tempête s’apaise, toutes fenêtres fermées, nous nous résignons à dîner de quelques biscuits ; ils crissent sous la dent. La nuit vient. Nous somnolons dans la chaleur étouffante, sans cesse réveillés par la plainte lugubre du vent et le crépitement du sable sur la tôle.

Le lendemain matin, le ciel est pur.

*

* *

Les fatigues de la nuit, la chaleur lourde qui monte rendent tous les gestes pénibles. Les petits continuent à dormir dans les voitures. Mais pour les chauffeurs, quelle épreuve !

Les vallées de sable se font de plus en plus rares. La piste s’insinue péniblement entre les monts en dents de scie du Hoggar, aux couleurs dures, noir, ocre, gris, sous le ciel bleu ; elle n’est plus que creux et bosses, montées et descentes.

— Une pancarte ! Qu’indique-t-elle ?

Tous les yeux s’écarquillent pour lire : « Tropique du Cancer. »

Hourra ! Photos de la famille sous l’inscription.

Sans pitié pour l’ignorance crédule de son jeune frère, Philippe demande, l’air innocent :

— Alors, Luc, tu ne vois vraiment pas le tropique ?

— Où ? Montre-le-moi.

— Là, dans le ciel, à gauche du petit nuage blanc, une grande ligne noire…

Luc cherche vainement…

Yves et François se moquent de lui. Il commence à pleurer. Alors maman vient à son secours, et lui explique qu’il s’agit là d’une ligne imaginaire.

La caravane reprend la route. Elle s’élargit, bordée d’éthels magnifiques. Tamanrasset est en vue.



CHAPITRE IV
AU PAYS DES TOUAREG

Il convient, selon les rites sahariens, nous dit papa, que nous nous présentions à Tamanrasset en excellente forme, de manière à montrer que nous avons vaillamment supporté les épreuves du désert.

Le temps de nous rafraîchir le visage avec nos gants de toilette, de brosser les jolies boucles d'Alain et, pour nos sœurs, de défriper leurs jupes, nous voilà prêts. Un cercle de curieux nous entoure.

— François, demande-leur où est la maison d'école.

Deux, puis cinq, puis dix guides bénévoles escaladent les marchepieds et répondent tous à la fois :

— Moi, j' connais, m'sieu ! Si tu veux, moi j' te montre l'école !

— Allons, descendez, vous allez courir devant nous pour nous montrer le chemin.

Précédés d'un cortège bruyant de petits écoliers pieds nus, nous faisons une entrée triomphale devant une case cubique de terre brune, au toit en terrasse,

semblable à toutes les maisons de Tamanrasset.

Nos amis, M. et M^me^ Blanguernon, apparaissent par une porte minuscule :

— Bravo, les Mahu ! Soyez les bienvenus ! Comment allez-vous ? Entrez vite, que nous fassions connaissance avec cette belle jeunesse !

Une délicieuse fraîcheur règne à l'intérieur des murs épais. Le sol est couvert d'une couche de sable ocre.

— Comme c'est joli ! s'extasie Jacqueline.

— C'est ce que nous avons trouvé de plus pratique, explique M. Blanguernon, puisque l'on ne peut sortir sans ramener du sable sous ses pieds ; et c'est tellement frais !

Il nous sert des rafraîchissements, que nous buvons avec délices.

— Nous vous attendions, bien qu'on nous ait maintes fois répété que votre entreprise comportait trop de risques pour réussir. Ma femme a planté pour vous des salades.

— Des salades ! mais c'est du luxe, ici ! Comme vous êtes gentils !

— Toute la maison est à votre disposition. Mes petits élèves seront heureux de vous aider à installer vos tentes sous ces grands éthels, c'est l'endroit le plus ombragé.

*
* *

— Philippe et Janine, nous resterons une dizaine de jours ici, et nous sommes dans une école. C'est le moment de faire travailler vos petits frères.

— Bon ; Yves, François, Luc, allez chercher vos cartables. Complétez vos cartes et vos dessins. Je cherche un sujet de rédaction.

À ce moment, maman sort d'une cantine une paire de ciseaux, un peigne et une tondeuse.

— Mes enfants, vous commencez à ressembler à de vrais gorilles. Il n'y a pas de coiffeur à Tamanrasset. Je vais rafraîchir un peu la coupe de vos cheveux. Qui veut essayer le premier ?

Les grands manquent d'élan pour servir de cobayes ; mais Yves et François se précipitent, trop heureux de lâcher leurs devoirs.

— Moi ! Moi !

— Commençons par François, qui en a le plus grand besoin.

Maman lui dégage timidement les oreilles et le cou, mais papa intervient :

— Oh ! N'aie pas peur de couper court sous ces climats ! Laisse-moi donc faire…, là !

En un clin d'œil, papa, d'un coup de tondeuse ininterrompu, a creusé une

énorme raie du front à la nuque de François. Il s'agit maintenant d'égaliser sur les côtés. Pas la moindre petite mèche n'est épargnée. En cinq minutes, le pauvre petit se trouve tondu comme un œuf !

Il se précipite vers une glace. En se voyant, il pousse un cri d'horreur et de rage et court pleurer sous une tente. Il gardera pendant une semaine son chapeau sur la tête ; à peine consentira-t-il à le quitter pour dormir !

Pour être agréable à M. Blanguernon, papa offre une séance de cinéma à ses petits élèves. Jamais il n'a eu un meilleur public. L'eau bleue du Tchad, qui s'étend à perte de vue, arrache des cris d'admiration à ces enfants qui ne connaissent que l'eau avare des seguias(3). Quand un lion, fonçant sur la caméra, s'avance et grossit à l'écran comme s'il allait bondir sur l'assistance, la classe frémit puis éclate en rugissements, que nous trouvons parfaitement imités. La révélation des sports d'hiver et des champs de neige, éblouissants sous le soleil, provoque un enthousiasme délirant.

Après une pareille séance, notre popularité est assurée. Les quatre jeunes, Alain compris, participent à toutes les récréations. Un jour un petit Noir porte à François un « dob », gros lézard jaune à la tête aussi lisse que celle de notre infortuné jeune frère ! Toutes les curiosités de Tamanrasset nous sont révélées : le mouflon de l'hôtel Cheval, les gazelles et le ravissant bébé gazelle élevé au biberon, des colibris en cage. Nous décidons de composer un grand « Bestiaire illustré de l'Afrique » !

En compagnie de M. Blanguernon, les leçons d'histoire et de géographie sont un plaisir. Nous visitons les lieux où vécurent et moururent Laperrine et le père de Foucauld, dont la mémoire est ici universellement vénérée. À l'Institut de géophysique, nous prenons des notes pour envoyer à nos professeurs de savantes précisions sur le climat de la région.

Mais le souvenir inoubliable que nous garderons du Hoggar, c'est celui de notre grande promenade à dos de chameau. Yves n'a pu résister au plaisir de la raconter à son meilleur camarade de classe. Par respect pour l'orthographe et pour la facilité de la lecture, Jacqueline a consenti à dactylographier correctement cette longue lettre :

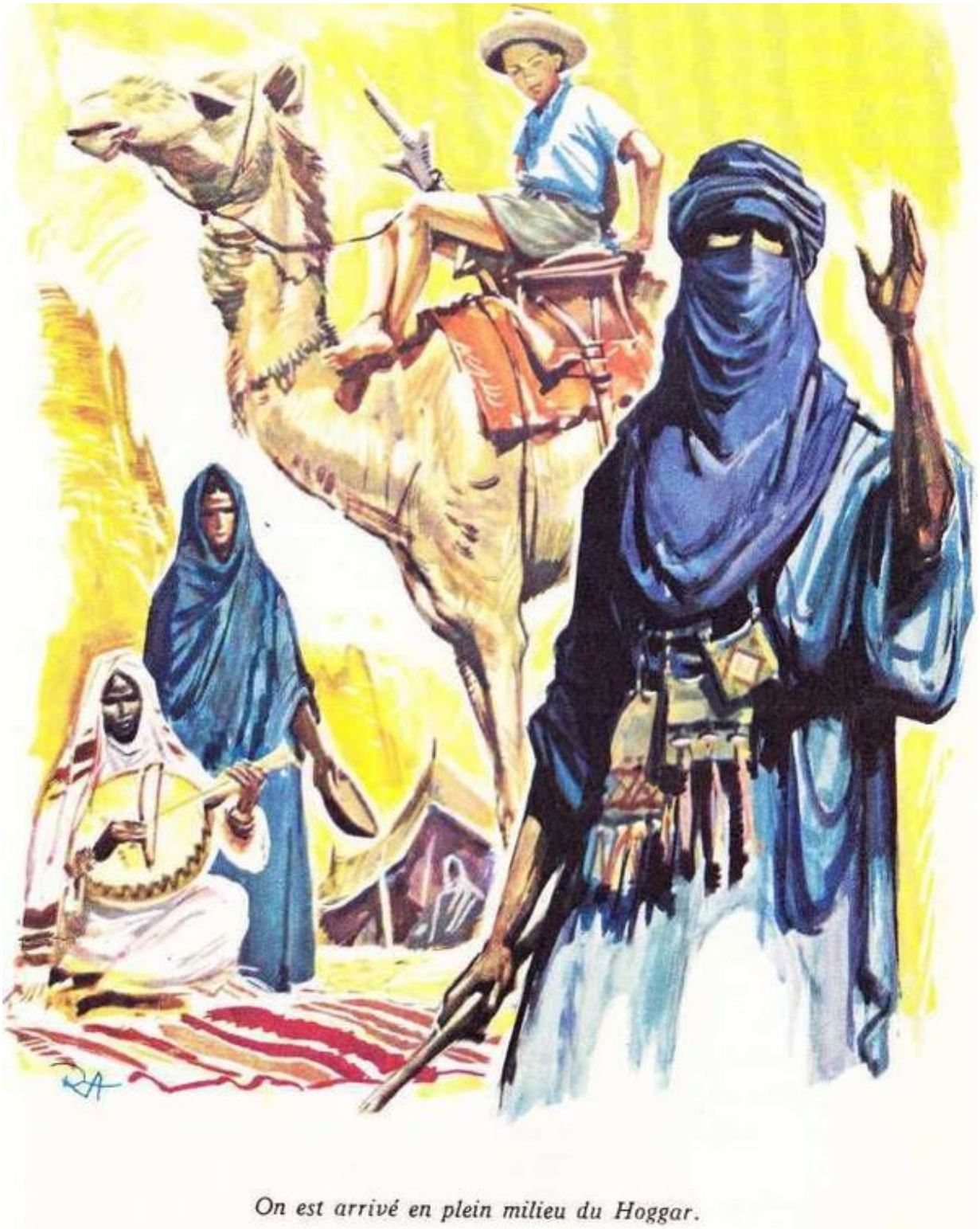
Tamanrasset, le 20 mars 1952.

Mon cher Daniel,

Je m'assieds difficilement pour t'écrire ; cette partie de mon individu est encore sensible. Je vais t'expliquer pourquoi.

L'autre jour, le maître d'école chez qui nous habitons nous a proposé de faire

une « méharée ». Sais-tu ce que c'est ? Une promenade à chameau. Tu devines si nous étions contents !



On est arrivé en plein milieu du Hoggar.

Alors il nous a présenté notre guide « Bhâh » et ses chameaux. D'ailleurs, ce

sont des dromadaires, puisqu'ils n'ont qu'une bosse ; en targui, on les appelle des méhara.

Bhâh a dit, en targui, à ses chameaux de se mettre « baraké », c'est-à-dire à genoux. Puis il a dit à Janine, en français, de monter la première après s'être déchaussée. Le chameau s'est levé si brusquement que Janine s'est accrochée à la croix de sa rahla (la selle) ; une corde a cassé, la rahla s'est détachée, et voilà notre Janine par terre ! On a bien ri.

À mon tour ! Bhâh m'explique qu'il faut s'accrocher à une touffe de poils derrière la selle, mais jamais à la croix de cuir de la rahla. Retiens bien ça, si tu veux monter sur le chameau du Jardin des Plantes. Moi, je me suis cru sur les montagnes russes à la fête de Boulogne. Le chameau a la drôle d'habitude de plier ses pattes deux ou trois fois dans plusieurs sens ; puis, tout d'un coup, pour se lever, il déplie ses bouts de pattes les uns après les autres ; le cœur chaviré, on se retrouve à trois mètres de haut sur une montagne poilue.

Quand tout le monde a été perché, la caravane s'est mise en route. Il faisait très chaud. Je dormais à moitié, et mon chameau aussi. Je me suis trouvé loin derrière les autres. Alors je me suis rappelé qu'on accélère en appuyant sur le cou du chameau avec les pieds nus. J'appuie bien fort. L'animal se met à courir…, et voilà que j'ai oublié le moyen de le freiner !…

Enfin j'ai pu reprendre ma place derrière Jacqueline. Tout d'un coup elle crie à Anne :

— Tu as au moins deux cents mouches sur le dos.

Je lui crie à mon tour :

— Et toi, tu en as quatre cent soixante-dix sur ton chapeau !

Si tu avais vu mes sœurs se battre contre leurs mouches, qui revenaient toujours, tu aurais bien ri.

Le premier soir on a couché en plein milieu du Hoggar. Le lendemain nous avons encore marché et nous sommes arrivés dans une vallée. Bhâh a seulement dit :

— Campement pour ma tante Amenna.

Les Touareg sont des gens rudement accueillants ! La tante Amenna nous a offert à déjeuner de la chorba (des nouilles à la tomate), qu'il fallait manger tous dans le même plat, avec des cuillers recourbées. On avait bien envie de rire, mais il ne fallait pas.

Et après, il y avait trois tasses de thé très sucré, la dernière à la menthe. Il faut mettre une heure à vider ses trois tasses, parce que c'est « canoun ». C'est la coutume. Papa a même attrapé François parce qu'il avait bu la sienne d'un seul coup et qu'il en redemandait !

Pour finir, mes sœurs ont chanté des chœurs français, et Bhâh et son cousin

Ahmed des chansons touareg. C’est bien joli, mais c’est toujours pareil.

Amenna caressait les bras de Janine, les cheveux bouclés de Jacqueline. Elle a demandé à maman si elle ne voulait pas échanger ses filles contre les siennes. Ah ! mon vieux Daniel, on a raté une belle affaire !

En tout cas, moi, j’en ai réussi une bonne : j’ai échangé avec Ahmed mon vieux couteau de scout contre un poignard jaune ciselé, une merveille ! Je te le montrerai.

Au revoir, mon cher Daniel.

Jacqueline relit la lettre à voix haute pour toute la famille.

— Ce n’est pas mal, dit Janine de son petit ton de professeur, mais tu as oublié beaucoup de choses.

— Elle n’est pas assez longue comme ça, ma lettre ?

— D’abord tu n’as pas fait le portrait de Bhâh, remarque Anne. Si tu crois que c’est si commun d’être conduit par un seigneur du Hoggar, qui mesure deux mètres ! Tu pouvais dire au moins qu’il se cache la bouche derrière son litham et que le tissu bleu qui lui enveloppe la tête laisse tout juste une fente pour les yeux. C’est pittoresque !

— Oui, mademoiselle, je sais, tu le trouves très distingué. Mais est-ce que je dois dire aussi qu’il louche ? que nous n’arrivions pas à voir où il nous montrait le camp de tante Amenna ?

— Et ce camp, ne méritait-il pas une description ?

— Je le décrirai, moi, dit François. Je m’en souviens très bien : une seule tente basse en peaux cousues ensemble, entourée d’une grande natte décorée qui sert de mur. Autour il y avait des chèvres et des chameaux. Bhâh a expliqué qu’il faut déménager quand les chameaux ne trouvent plus à brouter le djir-djir. J’ai regardé, c’est une sorte de haricot sauvage.

— Yves, tu n’as rien dit du paysage.

— Pour quoi faire, puisque j’envoie une carte postale en couleurs ? celle qui montre les chameaux dans le défilé entre les montagnes noires, toutes déchiquetées.

— Il ne faudrait pas oublier non plus qu’il est dans les usages touareg d’offrir, avant le repas, l’eau précieuse et le lait de chamelle délectable, ajoute Louis.

— Le lait de chamelle, c’est très bon. Mais un verre pour quinze, ce n’est pas beaucoup ! rétorque Yves. Quant à l’eau, elle était si trouble que ces demoiselles n’ont pas voulu en boire. Elles ont été très impolies. Fallait-il le dire ?

— Pourtant le petit serviteur avait pris sa plus belle calebasse, il avait gratté un trou dans le sable et j’ai vu monter l’eau des profondeurs de la terre. Elle était bien fraîche !

— Daniel n’a pas besoin de savoir tout ça. Il ne viendra jamais chez les Touareg.

— Sait-on jamais ? murmure papa.

*

* *

La veille de notre départ de Tamanrasset, notre hôte nous a offert un succulent méchoui(4). Il a convoqué deux cuisiniers chaamba. Ceux-là ne se voilent pas la figure ; ils appartiennent à une race moins noble que celle des Touareg. Luc assiste à la suite des opérations.

Les Chaamba dépiautent un pauvre mouton qui paraît nu sans sa peau, puis l’embrochent tout entier sur une branche d’éthel. Ils allument un grand feu de bois. Quand il ne reste plus que la braise, ils font tourner le mouton au-dessus, en l’arrosant de temps en temps d’une sauce à l’huile et à la tomate. La cuisson dure toute la matinée.

La bonne odeur du mouton rissolé commence à se répandre tout à la ronde. Quel supplice de Tantale pour Yves et François, à qui Philippe a imposé une version latine !

À l’heure du repas, on apporte le méchoui sur un plateau de cuivre décoré, d’au moins un mètre de diamètre. Tout le monde s’assied autour, jambes croisées. Chacun se sert avec ses doigts. Les lambeaux de chair croustillante, dorée à point, sont un régal.

Mais, oh ! là, là ! les cuisiniers n’ont pas ménagé la sauce piquante, le pili-pili. Nous avons du vrai feu dans la bouche.

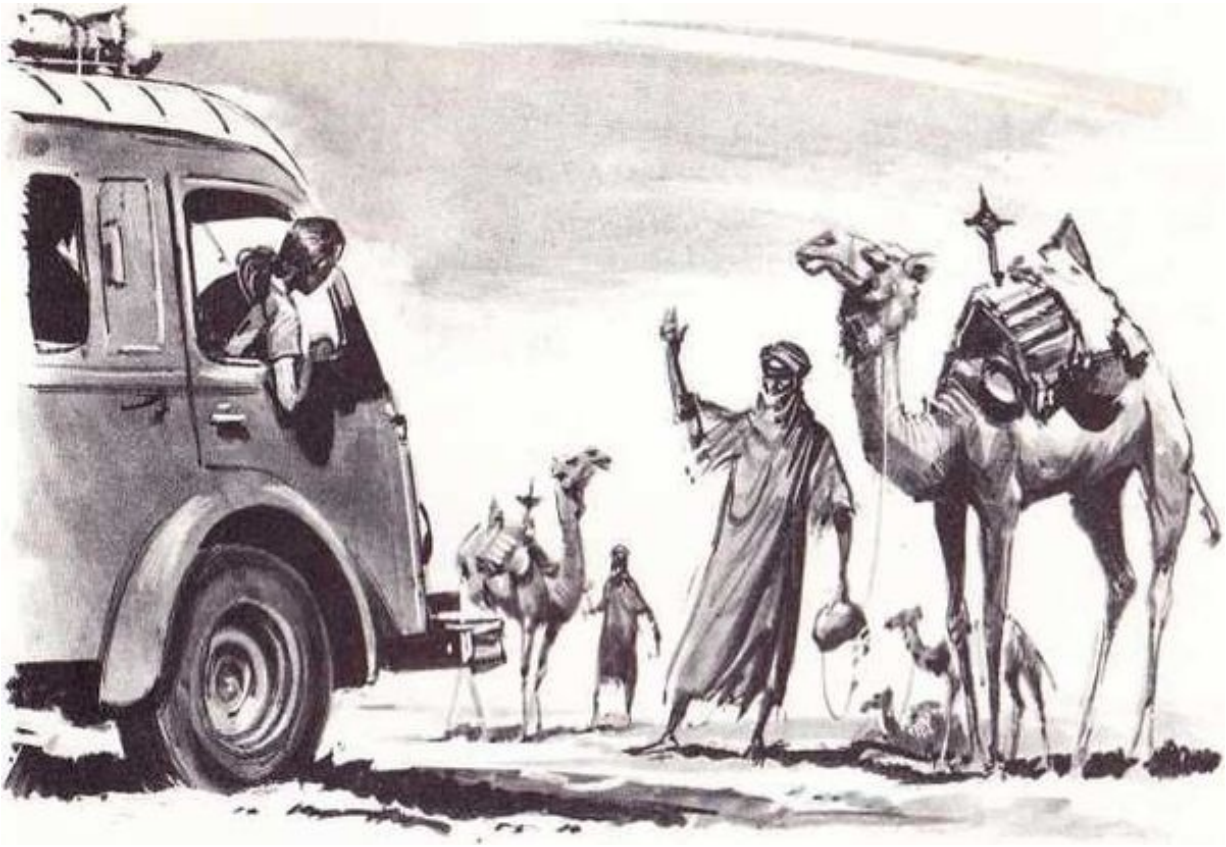
Après ce repas mémorable, nous commençons le rangement du camp. Louis fait le plein d’eau et d’essence ; il se munit même de sérieuses réserves : gourdes, jerrycans, fûts, tout est rempli. C’est que les prochaines étapes seront très rudes.

— Partez au petit jour, nous conseille notre hôte. Vous bénéficierez de la croûte de sable durcie par le refroidissement nocturne.

Bon conseil qui soulèverait quelques murmures parmi ceux qui détestent les levers matinaux, si papa n’ajoutait d’une voix plus grave que d’ordinaire :

— Il nous reste à traverser la partie la plus sèche du Sahara. Pas une goutte d’eau jusqu’au puits d’In-Guezzam. Du sable, rien que du sable pendant quatre cents kilomètres. Ce sera certainement très pénible. Mais…, et le ton reprend son chaud optimisme, nous réussirons. Vous verrez, ce sera passionnant !





CHAPITRE V
VICTOIRE SUR LE SAHARA

QUATRE CENTS kilomètres jusqu’à In-Guezzam ; deux cents de plus jusqu’à In-Abangarit, et nous aurons traversé le Sahara.

Voilà ce que nous nous disons, à cinq heures du matin, tandis qu’à demi réveillés nous roulons sur les dernières rocailles du Hoggar. Mais nous ne savons pas encore ce qui nous attend ! Bientôt, à perte de vue, s’étend partout autour de nous le désert, immensément uniforme. Plus de route, plus même de piste.

— À la moindre difficulté, nous dit papa, un coup de klaxon. Il s’agit surtout de ne pas s’égarer.

Nos seuls points de repère sont des fûts d’essence vides, de deux cents litres, espacés tous les deux kilomètres.

— Sommes-nous bien sur la route ? demande une voix anxieuse dès que le dernier fût a disparu et que le suivant n’apparaît pas encore.

Seuls ces minuscules points noirs, à peine visibles sur le sable, nous empêcheront de nous perdre dans l’implacable désert. Chacun le sent, mais n’ose le dire de crainte de communiquer aux autres son angoisse.

Aucune trace de vie. Rien que nous, seuls, entre l'étendue illimitée de sable ocre et le ciel d'un bleu profond.

Nous ne sommes pas encore à la moitié du jour et la chaleur monte, desséchante. L'air danse devant les moteurs. Dans le lointain se dessinent des visions rafraîchissantes d'étangs et de lacs. C'est le mirage. Nous avons beau savoir qu'il n'est qu'illusion, nous ne pouvons nous empêcher d'être déçus par la fuite incessante des images bleues.

Maman joue avec Alain.

— Regarde, lui dit-elle, la grande mer à papa.

Le petit admire et bat des mains. Quand l'image se dissipe, il laisse tomber ses petits bras d'un air dépité :

— À plus, la grande mê à papa !

Il n'en faut pas davantage pour rompre notre mutisme, lourd d'impressions déprimantes.

Tout à coup Louis s'écrie :

— Regardez là-bas, je vois des points qui bougent !

— Est-ce le jeu qui continue ? demande Yves.

Non. Tous les yeux distinguent de plus en plus nettement des silhouettes qui grossissent à vue d'œil.

— Je vois deux hommes et quatre chameaux, dit Janine.

— À cette allure, il leur faudra encore deux jours avant d'arriver à Tamanrasset, remarque Philippe.

Selon les lois du désert, nous nous arrêtons. D'un seul geste, sans un mot, les deux hommes, en loques et poussiéreux, nous tendent leurs guerbas(5). Elles sont vides.

— Donnez-leur une gourde de deux litres, dit papa.

Un des voyageurs la prend fébrilement. Ce n'est pas pour boire. Il la vide dans sa guerba. Il boira ce soir, à la halte. Maintenant il sait qu'il peut continuer. Il rend la gourde vide, touche la main de papa, porte la sienne à ses lèvres, à son cœur.

Et la caravane chamelière poursuit sa route.

Les deux hommes n'ont pas ouvert la bouche. Parler donnerait soif.

Nous continuons, fortement émus par le drame que nous venons de côtoyer.

Toujours le sable, toujours le soleil, toujours les hallucinations !

Soudain la voiture de tête s'immobilise dans un creux. Les deux autres voient le danger, mais trop tard. Nous sommes prisonniers du sable mou.

— C'est le fech-fech, dit papa. Pour en sortir, une seule solution : nous servir des plaques de désensablement.

Hop ! Yves grimpe sur le toit, tire des galeries les plaques et les pelles. Louis

les reçoit, les distribue.

Quatre garçons se mettent à creuser sous les roues. Les filles essaient d'y glisser les plaques perforées.

— Impossible ! le châssis est engagé trop profondément dans le sable, s'écrie Anne, découragée.

— Essayons de le soulever au cric, propose Louis.

Dès qu'il sent les roues sur les plaques résistantes, papa tente de démarrer.

— Et maintenant, crie-t-il, que tout le monde pousse.

En réponse à nos efforts réunis, la voiture fait un bond de trois mètres, et de nouveau elle s'enfonce. Tout est à recommencer ! Dix fois, vingt fois, nous devons creuser, introduire les plaques, pousser. Quand une voiture est tirée d'affaire, il faut courir à l'autre. Et tout cela sous une chaleur de plomb. Après l'effort, chacun boit de longues gorgées d'eau.

On remonte. Cent mètres plus loin, un nouveau passage de sable mou. Sans un mot, pareils à des automates, ruisselants de transpiration, nous exécutons les manœuvres de dépannage.

« L'étape va être dure », avait annoncé papa.



Elle est terriblement dure ! Le thermomètre marque quarante-deux degrés.

Hébétés de chaleur et de fatigue, incapables d'aller plus loin, nous décidons de camper en plein désert. Dans un ultime effort, nous montons le camp.

Seuls nos parents montrent encore quelque énergie. Maman prépare un sommaire repas.

— Mes enfants, rationnons-nous, dit-elle. Gardons l'eau des gourdes pour Luc et Alain, et, pour nous, celle des jerrycans.

La gorge sèche, les grands voient avec quelques regards d'envie leurs benjamins se rassasier d'eau fraîche, tandis que leur part est tiède à vomir.

— Il n'y aura qu'une cuvette d'eau pour la toilette, décrète papa. Alignez-vous. Je vais commencer par laver toutes les figures, puis toutes les mains, ensuite les pieds. Allons, je commence par le plus petit.

— Très ingénieux ! disent les garçons, amusés.

Mais les demoiselles trouvent la force de protester :

— Tous dans la même eau ! C'est répugnant !

Et nos délicates font bande à part. Elles sacrifient leur dernière réserve d'eau de Cologne.

Il faut bien avouer qu'à la fin des opérations l'eau paraît assez opaque. Mais qu'importe ! Nous n'avons plus qu'un seul désir : dormir, oh ! dormir !

Ce soir-là, trois seulement d'entre nous, papa, maman et Philippe, ont vu l'indescriptible splendeur du coucher de soleil sur la mer de sable.

*

* *

La journée du lendemain est aussi pénible que celle de la veille. Pourtant nos yeux savent distinguer la couleur foncée du terrain légèrement caillouteux des taches claires du fech-fech. Mais nous rencontrons d'inévitables cuvettes. Nous avons tous des ampoules aux mains, les lèvres gercées, les muqueuses desséchées, la figure, les bras brûlés par le soleil et recouverts d'une couche de sable agglutiné par la sueur.

La journée s'avance. La provision d'eau atteint la limite d'alerte. Plus que quinze litres… plus que dix litres… Connaîtrons-nous le drame affreux de la soif ? Une inquiétude serre le cœur de papa. Il chuchote à l'oreille de Louis et de Philippe :

— Si une voiture tombe en panne, nous la laissons sur place et nous continuons la route en nous serrant dans les deux autres. Il faut atteindre coûte que coûte In-Guezzam ce soir.

Heureusement le fech-fech devient plus rare.

Les conducteurs se crispent au volant. Encore quatre-vingts kilomètres. Les yeux leur font mal à force de fouiller le sol et de regarder le compteur d'étape. Encore trente kilomètres…, vingt kilomètres.

Enfin une tache sombre apparaît dans le lointain : le bordj, le fort d'In-Guezzam, dominé par son unique éthel ! Çà et là, sur le sable jaune, des

ossements d’animaux épars ; ce serait lugubre s’il n’y avait l’espoir prochain de l’eau, de l’eau fraîche à volonté.

Nous tombons presque dans les bras du gérant du relais qui vit là avec sa femme indigène, un boy et un radio de l’armée. En moins de cinq minutes nous absorbons vingt litres d’eau à onze. Quelles délices ! et, luxe inouï, nous aurons bientôt une douche !

— Je suis heureux de vous voir là, avoue le brave gérant. J’avais été prévenu par radio de votre départ de « Tam » et je me faisais du souci. Encore douze heures, et nous aurions envoyé une caravane de secours. Combien aviez-vous emporté d’eau ?

— Euh ! voyons, quatre-vingts, quatre-vingt-dix litres.

— Pour onze ! mais c’était une folie ! Nos chauffeurs professionnels partent avec cent cinquante litres pour deux !

Évitons de penser à ce qui aurait pu nous arriver.

*
* *

Après un bon repas et une nuit de profond sommeil, bien lavés et désaltérés, nous nous sentons de nouveau pleins d’entrain et de courage. Papa est satisfait du moral de sa tribu.

Tandis que les petits s’amusent à regarder boire sans fin les chameaux, puis à les voir s’accroupir, les flancs rebondis comme des outres, nos trois chauffeurs vérifient les pneus et font les provisions nécessaires d’eau et d’essence.

— Vous avez de la chance que le camion-citerne soit passé il y a huit jours, dit le gérant du relais. Mes derniers clients sont restés bloqués trois semaines en attendant la livraison. Dans ce pays, il ne faut pas être pressé.

— Et la route, patron ? demande papa. Qu’aurons-nous jusqu’à In-Abangarit ?

— « La route » ? Ha, ha, ha ! Vous en avez de bien bonnes !

Alors, vous croyez qu’il y a une route ?… Pendant les vingt premiers kilomètres, ça ira. Mais, à partir du vingtième, méfiez-vous ! Il y a une fameuse zone de fech-fech ; vous pourriez bien « piquer quelques cigares ». Enfin, vous n’êtes plus des novices. Puisque vous êtes arrivés jusqu’ici, vous vous en sortirez bien !



Nous apprenons ainsi que « piquer un cigare » signifie s’ensabler, en argot saharien. Nous savons ce que c’est ! Mais nous ne pouvons nous dissimuler que le ton n’est pas très encourageant.

— Il n’y a heureusement que deux cents kilomètres jusqu’à In-Abangarit, nous dit papa, toujours optimiste. Là finissent les sables et, je l’espère, là s’achèveront nos plus grandes misères. Comme il faut à tout prix profiter des heures fraîches, nous partirons en pleine nuit.

*

* *

À cinq heures nos trois moteurs ronronnent dans la cour du bordj. Maman transporte dans ses bras Alain encore endormi et le couche sur la banquette. Les yeux de Luc clignotent. François grogne :

— Je n’ai plus de place pour m’asseoir.

— En avant ! crie papa.

Il fonce tous phares allumés.

Déjà une bande rosâtre souligne les dunes à l’est. Il fait délicieusement bon, presque frais.

Le jour est levé quand nos compteurs d’étape marquent vingt kilomètres. C’est le moment de nous méfier : nous atteignons la zone dangereuse.

La voiture de tête ralentit, louvoie, cherche sa route. Une bosse imperceptible,

un reflet gris de cailloux, c’est du solide ; allons-y ! Une grande plaque lisse, du beau sable orangé, velouté, tentateur ; horreur ! c’est le fech-fech ; obliquons ! Mais surtout ne perdons pas la piste. Ici, s’égarer pourrait signifier la mort.

Les conducteurs fixent le sol pour en deviner la consistance. Leurs assistants sont chargés de ne pas perdre des yeux les traces des autres voitures.

— Attention ! Ils ont tourné à gauche. Attention ! Ils ralentissent.

— À gauche ! à gauche ! crie Jacqueline.

Philippe a vu le monticule trop tard. Voilà sa voiture enfoncée dans le sable jusqu’aux essieux. Par chance, Louis a pu stopper sur une butte pour redémarrer en descente. Il accourt avec les plaques. Et les manœuvres habituelles recommencent.

Le soleil est presque au zénith. Si nous n’avions pas nos sérouals de toile, nous nous brûlerions la peau quand nous nous jetons à quatre pattes sur le sable. Maman supplie :

— Surtout n’enlevez pas vos chapeaux ni vos lunettes de soleil.

— Ça y est. Remontez, dit Louis.

Les voitures veulent bien démarrer. Nous parcourons cinq cents mètres. Nous nous enfonçons de nouveau. On creuse, on pousse, on repart… Nouvelle panne !

Tout le jour le soleil et le fech-fech s’opposent à notre avance. Et nous piochons, et nous poussons. Nous ne sommes pas beaux à voir. Une croûte de sable sur le front, un cerne blanc autour des lèvres, des sourcils et des moustaches de vieillard : c’est le sel de la transpiration évaporée qui se dépose sur nos visages. Le petit Alain, effrayé, se recule quand Louis s’approche de lui.

À chaque nouvel ensablement nous nous sentons plus las. D’abord c’est François qui flanche. Maman, le cœur torturé d’inquiétude, voit qu’il soulève sa pelle avec une peine infinie.

— Monte à côté de Luc, mon petit, je vais te remplacer.

Plus tard, Janine, à bout de forces, titube. Il est urgent qu’elle s’arrête. Encore deux bras de moins dans notre lutte contre le sable perfide. Résisterons-nous ?

Le regard de maman se charge d’angoisse. Papa travaille, sans desserrer les dents. Recrus de fatigue, nous restons quatre, farouchement décidés à réussir. Le but est proche. Cette pensée galvanise nos courages. Mais les moteurs tiendront-ils ? Ils toussent, renâclent… Ils ne nous lâchent pas.

Depuis un moment ça va tout de même mieux.

Le fech-fech n’a pas encore tout à fait disparu, mais il couvre des surfaces moins étendues et plus espacées. Serions-nous au bout de nos peines ?

Nous notons d’insensibles changements dans le paysage et sur la piste.

— Voici du dur, annonce Yves. On dirait de la terre glaise. La voiture roule régulièrement.

— Si j’essayais la deuxième vitesse ? dit Philippe. Tout va bien.

— Prenons la troisième. Ça va ! quarante à l’heure ! Pourvu que cela dure !

Eh oui ! ça dure. La piste se reforme. Les voitures se rapprochent. Les visages s’éclairent. Nous roulons à soixante-quinze à l’heure sur le reg caillouteux. Yves, qui tient aux statistiques, crie au passage :

— Nous, cinquante-trois ; et vous ?

— Soixante-quatre.

— Et toi, papa ?

— Cinquante-huit.

Nos trois voitures ont donc « piqué cent soixante-quinze cigares » depuis Tamanrasset !

Qu’importe ! Certes nous aurions pu avoir des véhicules plus puissants, à quatre roues motrices ; mais quel prix auraient-ils coûté ? Nous aurions pu être moins chargés ; mais tout notre matériel ne nous assure-t-il pas un confort relatif et même la sécurité ?

Tandis que nous discutons ainsi, les dunes s’éloignent dans le rétroviseur. Le vent de la vitesse nous caresse d’une fraîcheur délicieuse. Le soleil va bientôt plonger derrière une ligne sombre… Nous ne rêvons pas : ce sont des arbustes, bien rabougris, mais des arbustes quand même !

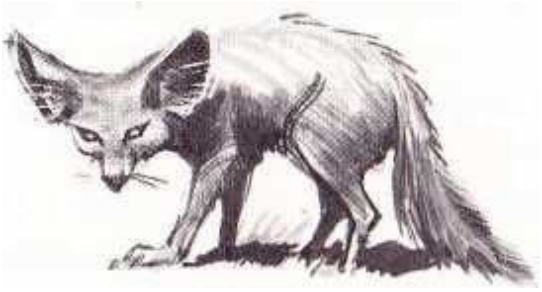
— Regardez à droite, crie François.

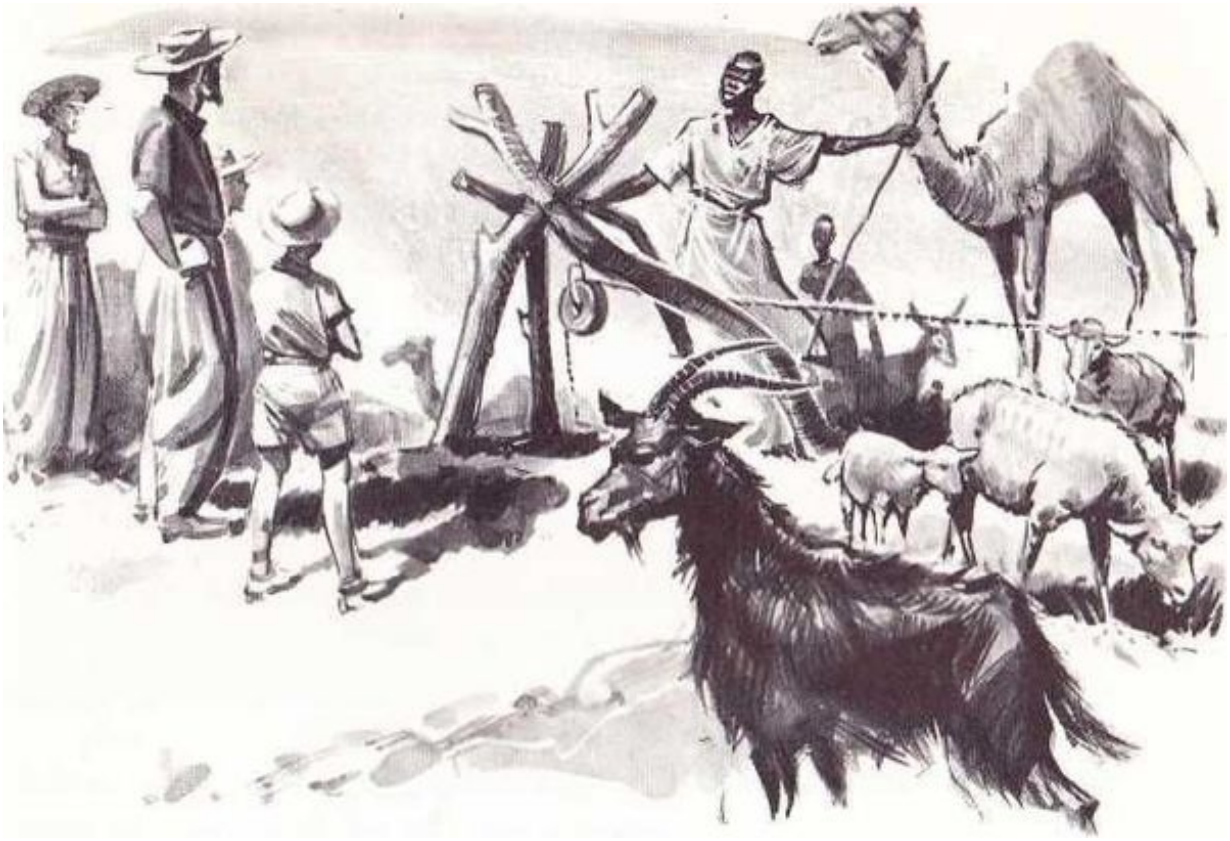
Oreilles dressées, un fennec, mince renard des sables, traverse la piste et disparaît.

— Regardez à gauche !

Anne montre quatre gazelles qui bondissent gracieusement. Nous remarquons deux trous dans le sable, sans margelle. Ce sont les puits d’In-Abangarit. Nous descendons. Nous nous jetons dans les bras les uns des autres.

Nous avons vaincu le Sahara !





CHAPITRE VI
PREMIERS CONTACTS AVEC L'AFRIQUE NOIRE

OHÉ ! les enfants, venez voir !

C'est papa qui nous réveille. Le spectacle en vaut la peine. In-Abangarit, hier au soir si solitaire et si désolé, se change, à l'aube, en extraordinaire centre d'attraction. De tous les points de l'horizon viennent vers le puits d'innombrables troupeaux qui, dans la lumière floue des mirages, semblent marcher sur les eaux.

Habitués à l'absolue solitude du désert, nous restons muets de surprise devant cette vision étonnante.

Par milliers, des chameaux, des chèvres, des moutons, des théories de bœufs aux grandes cornes s'avancent à pas lents : bétail maigre, venu de partout et de nulle part, survolé par le tournoiement silencieux des charognards.

L'incessant défilé des pasteurs et des bêtes nous captive tout le jour. Yves et François se proposent d'enrichir de belles pages notre « Bestiaire ». Papa et Louis photographient sans arrêt. C'est à qui leur signalera les types les plus

curieux :

— Papa, vois ce superbe Targui, noblement drapé dans ses voiles bleus. Ne crois-tu pas que c'est un chef ?

— N'oublie pas ces bergers à califourchon sur des ânes étiques. Ils paraissent aussi misérables que leurs montures.

Luc a remarqué un étonnant garçonnet, à peine plus grand que lui. Son crâne est tondu jusqu'à mi-tête et de longs cheveux flottent sur son dos. À quelle tribu peut-il bien appartenir ?

Enfin paraissent des Noirs qui rient de toutes leurs dents. Nous les saluons amicalement. Ils ne demandent pas mieux que d'entrer en conversation.

— Ce sera ma première image de la famille en Afrique noire, dit papa en filmant le groupe.

Peu à peu les troupeaux se dispersent comme ils étaient venus, absorbés par l'étendue immense.

Vers le soir arrive le personnage de légende que papa attendait. Pour lui faire honneur, nos cuisinières se surpassent. Et M. Touron nous raconte, avec la simplicité de ceux dont l'abnégation et le dévouement sont la trame quotidienne de la vie, comment il apprend aux jeunes Touareg les rudiments de notre langue et du calcul. Instituteur nomade, et, quand il le faut, administrateur, infirmier, médecin, il partage l'existence primitive des tribus et se donne pour mission de leur faire aimer la France.

— Voulez-vous que je vous emmène chez les Touareg du pays tamesna ? nous propose-t-il. C'est à cinquante kilomètres d'ici ; vous pourrez prendre un film intéressant : les femmes de la tribu excellent dans le travail du cuir.

Nous acceptons avec enthousiasme.

Malheureusement la nuit ne se passe pas très bien.

Personne n'a eu la patience d'attendre que nos filtres aient assaini l'eau des puits, polluée par les animaux. Elle ravage les intestins de toute la famille. Alain ne cesse de pleurer et de gémir. Au matin, il se refuse, ainsi que Luc, à prendre la moindre nourriture.

Nous partons tout de même. Derrière un reg rocailleux, nous découvrons un maigre pâturage teinté de jaune et de vert : c'est le djir-djir, mêlé d'herbes sèches. Quelques bêtes qui paissent, des tentes de peaux : nous voici au camp tamesna.

Hommes et femmes, une centaine environ, nous réservent l'accueil le plus chaleureux. M. Touron leur explique d'où nous venons, où nous allons. Ils tournent autour des voitures, veulent tous serrer nos mains. Quelques-uns voient pour la première fois des femmes européennes. Alain, ce bébé blond, excite la plus tendre curiosité. Hélas ! Malgré les efforts de persuasion de Jacqueline, le

bonhomme garde une mine renfrognée. L'heureuse inspiration d'une maman tamesna sauve la situation. Elle tend à notre benjamin une coupe de lait de chamelle mousseux. Le petit boit longuement ; puis, deux superbes moustaches autour de ses lèvres roses, il prodigue ses plus ravissants sourires !

Tandis que tous les grands s'intéressent à la manière dont les femmes teignent, découpent et décorent le cuir, Yves et François cherchent dans le sable, selon les indications de M. Touron, des flèches et des haches préhistoriques. Ils en ramassent une jolie collection.



La journée s'achève par les cérémonies rituelles du lait de chamelle et du thé. Le quartier de bœuf offert par papa est mangé en commun. Un musicien joue sur l'imzad, sorte de violon monocorde, une mélodie plaintive. Nos sœurs chantent de vieilles chansons de France, écoutées en silence. Maman offre du thé, du sucre, des boîtes de biscuits vides. Ces menus cadeaux sont très appréciés des nomades. Sans nul doute notre visite sera comptée parmi les nombreux bienfaits de notre ami Touron.

*
* *

Au cours de cette halte, nos santés ne se sont pas améliorées. Le petit corps d'Alain se couvre de boutons. Trop fatigué pour conduire, Philippe laisse le volant à maman.

Nous roulons vers Agadès. Par transitions insensibles, le paysage prend un aspect nouveau. Au sable des pistes



succède la latérite rouge, au djir-djir la végétation épineuse, de plus en plus dense à mesure que nous avançons.

Le chameau disparaît, ainsi que les tentes de nomades. Çà et là nous apercevons quelques cases trapues. Des groupes de Noirs accourent pour nous voir passer dans la trombe de poussière que soulèvent nos voitures.

Et la chaleur croît d'heure en heure. Midi. Quarante degrés. Un bel arbre se dresse au bord de la piste. Papa freine. Suffoquant, accablés de chaleur, nous faisons halte.

— Aïe ! aïe ! Maman, au secours, ça pique ! s'écrie Luc.

Le malheureux s'est roulé sur des piquants minuscules. Maman a toutes les peines du monde à l'en débarrasser avec une pince à épiler.

Quant à la fraîcheur de l'ombre, il faut en faire notre deuil ! Les étroites feuilles épineuses du bel arbre ne font pas écran à la chaleur. Debout, n'osant nous asseoir, sans appétit, nous avons vite fait d'épuiser l'eau filtrée et de vider nos gourdes enveloppées de kapok humide.

— Arrêt au prochain point d'eau, décide papa. Nous ferons le plein des jerrycans.

Qu'y trouverons-nous ? C'est notre souci principal.

Certes ils sont pittoresques et variés, les points d'eau soudanais ; mais de la qualité du liquide, mieux vaut ne point parler !

Non loin d'Agadès nous sommes tout heureux et tout aises de rencontrer un puits à bétail. L'animation de la route le signale de loin. La savane s'éclaircit. Nous débouchons dans une clairière grouillante de troupeaux. Bœufs zébus avec leur grosse bosse, moutons noirs, chèvres étiques, pasteurs, voyageurs attendent leur tour de boire ou de se ravitailler. Un chameau famélique, attelé à une corde grossière, tire, seau par seau, l'eau trouble, l'eau sale, mais vitale pour tous, hommes et bêtes.

Nous en prenons une vingtaine de litres. Les grands pasteurs noirs nous observent, soupçonneux. Allons-nous gaspiller le précieux liquide ? Pour les amadouer, maman leur distribue une poignée de dattes achetées à El Goléa. Ravi, l'un d'eux s'accroupit, trait un quart de lait de sa plus belle chèvre et nous l'offre en souriant.

Chacun de nous peut s'humecter les lèvres ; quel régal ! La méfiance s'est dissipée. Nous pouvons emporter nos vingt litres d'eau douteuse.

— Courage, mes enfants. Demain nous arriverons à Agadès, où nous pourrons renouveler nos provisions.

— En attendant, soyons assez raisonnables pour nous contenter de l'eau des filtres, recommande maman, sérieusement inquiète pour nos santés. Nous risquons la terrible dysenterie amibienne. Je vais puiser, pour Alain, dans ma réserve d'eau minérale.

Le pauvre bébé, incommodé par la chaleur, souffre de ses boutons. Les précieuses bouteilles seront son salut.

— Nous essaierons de traverser ces rudes climats le plus rapidement possible, ajoute papa. Nous écourterons les arrêts dans les villes. Il me tarde de retrouver le Tchad, ce paradis de la chasse, où j'ai de bons amis.

Nous sommes bien tous de cet avis, préférant nos camps en pleine nature aux quatre murs étouffants des chambres d'hôtel.

*

* *

Nous quittons sans incident les territoires du Sud. La piste est bonne, mais la chaleur et la pénurie d'eau se font durement sentir. Enfin nous apercevons la mosquée d'Agadès. Nous voici en A.O.F. Papa s'acquitte rapidement des formalités douanières et bancaires dans une ville déserte, à l'heure de la sieste. Un gendarme, intéressé par notre voyage, nous offre ce qui peut nous faire le plus de plaisir : de l'eau fraîche ! Que l'on ne nous dise pas qu'elle est insipide, jamais breuvage ne nous a paru plus savoureux !

Chacun de nous remercie avec un élan qui va droit au cœur du brave homme.

Il fait encore plus chaud dans la ville que sur les pistes. Sans regret, nous filons vers Zinder.

Malgré l'ardeur du soleil, malgré la poussière suffocante, nous franchissons cette longue étape sans difficultés majeures. De loin en loin nous croisons de grands Soudanais, au nez droit, au corps élancé, beaux comme des statues de bronze. Où vont ces éternels marcheurs ?

Les troupeaux s'accroissent, les villages de paillotes se multiplient, ainsi que les points d'eau ; mais, hélas ! la qualité ne s'améliore guère. Il nous arrive de puiser dans des marigots(6) ; les Noirs nous montrent comment on écarte les herbes et les moustiques, comment on plonge doucement la cruche de terre cuite, la guerma à long goulot, qui tient l'eau si fraîche. Si, à quelques mètres de nous, un couple de corbeaux scapulaires, au jabot blanc, se désaltère, ne faisons pas les dégoûtés !



Faudra-t-il payer l’abondance relative de l’eau par un nouveau supplice ? Dzz, *dzz, dzz !* une faible musique ronronne autour de nos oreilles : gare aux moustiques !

Ils nous assaillent une demi-heure avant le coucher du soleil. Au risque d’étouffer de chaleur, chacun s’emmitoufle, comme il peut, le cou, les poignets, les chevilles. Maman protège la tendre peau d’Alain avec une écharpe de soie.

— Comment dormirons-nous, avec ces damnées bestioles ?

— Ne vous lamentez pas, dit papa. Nous avons nos armes défensives. Louis et Philippe, attrapez les moustiquaires !

En un clin d’œil, une petite cage de gaze transparente est adaptée sur chaque lit de camp.

Alain, enchanté, joue à cache-cache avec Luc.

— Coucou, moi dans ma petite maison !

Le soir venu, chacun se glisse dans sa retraite, en toute confiance. Hélas ! l’ennemi en profite pour s’introduire subtilement sous le voile protecteur.

Aussitôt s’engage une lutte en champ clos :

— Et d’un ! je l’ai eu ! s’exclame Janine.

— Plus j’en écrase, plus il en vient ! crie Anne.

Après s’être évertué pendant une demi-heure à réduire l’irritant adversaire, on retombe tout moite sur son drap.

On se dit : « Ouf ! je vais enfin pouvoir dormir ! »

Mais il fait affreusement chaud sous la gaze. La température des nuits ne descend plus au-dessous de vingt-cinq degrés. Il faut éviter de bouger, fermer les yeux, compter jusqu'à mille… Le sommeil viendra… peut-être !

Dzz, dzz, dzz ! La musique lancinante murmure, s'enfle, obsède : des dizaines, des centaines de moustiques, excités par la proie si proche, cherchent à s'insinuer, attaquent rageusement, s'éloignent, reviennent à l'assaut, dans un bruit aussi exaspérant que celui d'une scierie mécanique.

Pan ! et pan ! et pan ! Papa se défend avec son énergie coutumière.

— Ah ! mes enfants, quelle engeance ! Que serait-ce si nous n'avions pas de moustiquaires ! Félicitons-nous de notre prévoyance ! Allez, bonsoir à tous !

Sur ces paroles réconfortantes et la fatigue aidant, nous finissons par nous endormir.

*

* *

— À Zinder, nous promet papa, nous fêterons les deux ans d'Alain et les dix-huit ans d'Anne.

Tout le long de la route nous rêvons de boisson fraîche, de bain peut-être. Quand la grande ville, pétrie dans la latérite, apparaît, flamboyante parmi les buissons épineux, nous commençons à nous méfier. Les rues sont de véritables fournaises. Nous nous précipitons dans le Grand Hôtel. Au cours du déjeuner nous buvons de l'eau glacée ; au dessert, nous dégustons des glaces avec un plaisir infini. Fatale erreur ! Quelques heures après ce bon repas, nous sommes tous plus malades que jamais. Pour nous guérir, il nous faudrait des bouillons de légumes et de l'eau pure. Or, ici, l'eau est strictement rationnée, les légumes rares et hors de prix : les pommes de terre et les carottes arrivent d'Europe par avion. Maman en achète cependant.

Pour comble d'infortune, il n'y aura d'essence que demain matin.

Heureusement que des amis nous offrent leur jardin pour passer la nuit. Dès que nos voitures seront prêtes, nous quitterons Zinder, la ville aux mauvais souvenirs.

— Maintenant, nous nous arrêterons, chaque fois qu'il sera possible, dans des « cases de passage », nous dit papa.

Il nous explique qu'elles sont bâties à côté des villages, pour abriter les administrateurs en tournée et les voyageurs.

— Vous les reconnaîtrez, ajoute-t-il. Ce sont des sortes de grands auvents, couverts de chaume ; les piliers qui les soutiennent sont réunis par des murettes

hautes d'un mètre. C'est parfait pour ces climats : le toit donne une ombre épaisse ; un agréable courant d'air circule au-dessus des murettes.

Nous faisons à ces paroles un accueil réservé, craignant que papa ne cède à son optimisme naturel. Nous avons tort. Les « cases de passage » se révèlent très pratiques.

Notre installation est un événement dans la vie des villages. Elle donne lieu à des scènes qui varient peu d'un endroit à l'autre.

— Où est la case de passage ?

— Moi, j' ti montre. Par là, tout droit. Moi, j' ti montre.

Et une ribambelle de gamins, nus comme vers, nous escorte. Nous arrêtons les voitures et commençons notre déballage. La nouvelle se répand. Bientôt tous les enfants du voisinage nous entourent ; puis les femmes s'approchent, drapées de cotonnades aux impressions vives, un bébé sur les bras ; enfin les hommes arrivent, vêtus d'un short et la tête couverte d'invraisemblables chapeaux de paille.

Cette foule indiscrète et bon enfant commente à haute voix chacun de nos gestes. Luc le prend très mal. Alain fait quelques grimaces. Il déchaîne de grands rires. Maman allume son fourneau sous les regards des ménagères intriguées. Philippe et Louis déplient le matériel de couchage. En voyant les lits prendre forme, les hommes ouvrent des yeux ronds, puis éclatent de rire comme s'ils assistaient à un tour de prestidigitation.

Nous recevons la visite du chef local. Il se présente avec deux poulets à la main et les tend à maman.

— Koukou, mayaya, poulets, œufs.

C'est le cadeau classique de bienvenue. Papa connaît les usages. Il offre à son tour quelques pièces de monnaie ; elles représentent, comme par hasard, la valeur du présent reçu. Ce n'est pas une vente, mais un échange de bons procédés. Quoi de plus sympathique ?

Pendant que maman et nos sœurs achèvent les travaux ménagers, Luc et François jouent aux billes, les autres explorent les alentours de la case.

— Oh ! le curieux lézard ! montre soudain Yves.

— C'est un margouillat, un mâle. Regardez sa tête orange, son corps brun et sa queue jaune. Vite ! ma caméra !

Sans se soucier des spectateurs, qui ne comprennent rien à l'intérêt que peut présenter une bête si familière, papa essaie de filmer notre gracieux petit visiteur. Celui-ci court de poutre en poutre, saute sur la branche de l'arbre énorme qui ombrage notre toit.

— Comment s'appelle ce gros arbre, papa ? Son tronc est plein de creux et de bosses couvertes d'épines.

— C’est un bombax, appelé vulgairement fromager.

— Le nom de fromager est bien plus amusant, conclut Yves ; et il court rejoindre Luc et François.

La partie bat son plein ; deux jeunes Noirs ont appris à lancer la bille d’un coup de pouce contre l’index.





Dans chaque village, notre installation attire l'attention de chacun.

— À table ! annonce Jacqueline. La soupe est prête.

François commence à ramasser ses billes ; mais papa, voyant s'éteindre les yeux des petits Noirs, un instant plus tôt si pleins de joyeuse animation, dit doucement :

— Fais des heureux, distribue-les.

Et comme le geste manque de spontanéité, il ajoute :

— Je t'en achèterai d'autres, demain, à Kano.

Alors François, généreux, partage, entre ses deux compagnons d'un soir, les belles boules de verre qui renferment un arc-en-ciel. Les gamins n'osent y croire ; ils poussent un cri de joie et, la main fermée sur leur trésor, courent vers la case familiale.

Nous nous installons à table. Nos nouveaux amis ne perdent pas de vue une de nos bouchées. C'est tout juste si, l'obscurité venue, ils se résignent à rentrer chez eux et nous laissent nous coucher.

— Y a bon, le cirque Mahuzier ! plaisante Louis.

— Nous venons bien chez eux pour les regarder, nous aussi, réplique Anne avec la logique de la sympathie.

*
* *

— Mes enfants, nous entrerons bientôt au Nigeria, dit papa. Nous allons voir qui de vous parle anglais le plus couramment. Messieurs les chauffeurs, n'oubliez pas qu'il faudra rouler à gauche !

— Janine, prends ton livre de vocabulaire et interroge-moi sur la valeur des monnaies, sur les mesures de poids et de longueur, demande Anne. C'est terriblement compliqué, mais il faut savoir nous débrouiller au marché et dans les magasins.

Pendant que nos sœurs consciencieuses travaillent, nous avançons vers la frontière. Dès l'entrée au Nigeria, nous sommes fortement impressionnés. D'Alger à Zinder, sur un parcours de trois mille kilomètres, nous nous étions habitués à l'aimable laisser-aller, à la familiarité de l'accueil des régions de langue française. Ici, complet changement d'atmosphère. Comment n'être pas

frappés par la correction et le flegme du style britannique ?

Un douanier décoratif, à gandoura bleu ciel ornée d'épaulettes rouges, muet et solennel, nous ouvre la barrière. La vérification de nos papiers et de notre chargement, l'échange de nos francs C.F.A. pour des livres et des shillings s'opèrent en quelques minutes. La route de Kano s'ouvre devant nous, recouverte sur quelques milles(7) d'un étroit ruban de macadam. Quelle magnificence !

Nous déchiffrons sagement la signalisation en anglais, nous convertissons les milles en kilomètres ; nous réglons avec discipline notre allure sur celle des camions remplis d'une foule vêtue de blanc. Aussi gênés que des potaches turbulents sous l'œil du proviseur, nous veillons à n'attirer aucun regard de réprobation des piétons qui, nous semble-t-il, nous dévisagent avec une insistance particulière. Nous sommes à l'étranger.

Voici Kano, la très grande ville. Nous traversons les faubourgs indigènes, aux maisons de pisé brun, pour atteindre le centre commercial. On voit peu d'Européens, sinon dans le quartier des affaires, situé à part. Les larges rues se coupent ici à angle droit, à l'américaine. Nous trouvons un garage ultra-moderne et des grands magasins, des « stores », dont la vue réjouit nos dames.

Leur anglais fait sans doute merveille, car elles reviennent chargées de provisions. François a su persuader Anne de chercher les billes promises, et elle les a trouvées. De leur côté, les chauffeurs ont bien peiné, faute de vocabulaire technique, pour obtenir les révisions mécaniques nécessaires.

Ouf ! nos affaires terminées, nous allons pouvoir quitter le tourbillon de la foule en shorts, en boubous blancs, en robes de cotonnades fleuries, le tintamarre étourdissant de l'active cité, les odeurs d'essence et de poussière exaltées par la chaleur, et retrouver enfin l'air et le silence de la nature.

Les dernières cases au toit de tôle dépassées, nous avisons un superbe kapokier. Son ombre est parfaite pour abriter notre pique-nique.

— Il y a une surprise, dit Jacqueline. Devinez ! Deux ananas ! Ils ne valent pas cher du tout au marché.



— Et ça, qu’est-ce que c’est ? interroge Luc.

— Des mangues et des pamplemousses.

— Et ça ?

— Des goyaves.

Jacqueline étale ces beaux fruits des tropiques. Nous allons nous en régaler, pendant des mois, sans nous lasser.

*

* *

Papa tient à brûler les étapes pour retrouver au plus vite sa chère A.E.F. Aussi, pour gagner du temps, nous offre-t-il à Maïdugouri des chambres dans un *guest-house*.

Pensez, des chambres bien ventilées, avec l’eau courante, et des lits avec de vrais draps !

Louis passe sous la douche et, en slip de bain tout mouillé, court vers la chambre de ses sœurs.

— Dépêchez-vous de venir à la piscine.

— Il y a une piscine ? Oh ! veine !

Et chacune se précipite vers son sac pour chercher le maillot qui, évidemment, se trouve tout au fond. Enfin prêtes, les trois filles suivent Louis à

travers les couloirs, les cours, les jardins, les escaliers de l'immense caravansérail. On les regarde passer avec étonnement. Leur frère les conduit… dans sa chambre, devant la douche.

— Poisson d'avril ! Ha, ha, ha !

Nous sommes en effet le 1er avril.

Les petits rient à gorge déployée. Désappointées et furieuses, les demoiselles font un beau tapage. Papa survient et ne peut s'empêcher de rire.

— Allons, venez vous consoler dans notre chambre. Nous boirons un jus de pamplemousse et nous ferons le point de la situation.

La carte déployée sur la table, nous regardons le chemin parcouru.

— Il y a exactement trois mois que nous sommes partis de Boulogne. Nous avons traversé l'Algérie, les territoires du Sud, le Niger ; nous sommes au Nigeria ; nous allons écorner le Cameroun et nous trouver enfin dans la région du Tchad.

— C'est là que tu filmeras les gorilles, papa ? demande Luc.

— Non, mon grand. Si je les vois, ce sera beaucoup plus loin, dans les épaisses forêts du Congo belge.

Nous nous endormirons tous ce soir en déroulant par la pensée le film de notre extraordinaire randonnée, en rêvant de découvertes plus merveilleuses encore.

*
* *

Le lendemain nous retrouvons le magnifique uniforme bleu et rouge des douaniers britanniques. Une émotion nous saisit quand, de l'autre côté de la frontière, retentit une sonnerie de clairon au pied du mât où flotte le drapeau tricolore.

Insensiblement la brousse s'étoffe, reverdit et s'anime. La voiture de tête surprend les animaux et les fait fuir. Les suivantes ont à peine le temps de les voir.

Philippe accélère et passe devant papa.

— À chacun son tour, crie-t-il.

Et les discussions et les paris vont bon train :

— Oh ! regardez ! Des singes qui viennent de traverser la route !

— Mais non, ce sont des chèvres !

De plus près on voit bien que c'est une famille de cynocéphales ; elle s'éloigne sans se presser, à quatre pattes, derrière les fourrés.

Vers le soir, quand la grosse chaleur est tombée, les hôtes de la savane sortent

en foule pour prendre le frais. Cynocéphales et singes gris, beaucoup plus petits, nous injurient du haut de leurs branches. Quatre phacochères trottinent la queue en l'air, sur le côté de la route ; une gazelle oribi bondit et rebondit, comme si elle avait avalé un ressort.

La végétation se fait de plus en plus dense. Une escadrille serrée de grands oiseaux noirs, cous tendus, dessine d'élégantes silhouettes, haut dans le ciel blanc, criant sur deux notes : « Pin, pon ! Pin, pon ! »

— Les grues couronnées ! On les surnomme les « pompiers du Chari ». Mes enfants, nous approchons, nous approchons !

Les premières cases de Fort-Foureau émergent de la verdure. Les trois camionnettes stoppent sur un terre-plein bien dégagé. Six portières s'ouvrent à la volée. Nous nous précipitons au bord de la falaise.

— La grande l'eau ! la grande l'eau ! crie Alain.

D'une dizaine de mètres, nous surplombons le Logone, affluent du Chari, qui sépare le Cameroun du Tchad.

— Le premier grand fleuve que nous rencontrons depuis notre départ d'Alger, remarque Louis.

En un clin d'œil la famille, bébé mis à part, se retrouve en costume de bain et pique une tête dans les eaux tièdes.

Le bain pris, nous confions à nos journaux les événements de la journée, quand nous sommes distraits par une scène curieuse.

— Ce sont les pêcheurs « Bananas », dit papa en mettant en marche sa caméra. Les grands, prenez des notes. Nous les lirons ce soir. Le meilleur travail gagnera un prix.

— Hors-jeu ! déclare Louis. Je dois vérifier le graissage des voitures.

À la veillée, chacun lit son récit. Celui de Philippe emporte les suffrages. Papa, très satisfait, le relit à haute voix.

« Sur la rive tchadienne une vingtaine d'immenses gaillards d'un noir d'ébène pénètrent dans le fleuve. Sans crainte du courant, ils s'immergent, un à un, dans les eaux vertes, en tirant leur grand filet. Seules dépassent leurs épaules larges et luisantes ; dès qu'ils perdent pied, seules leurs têtes rasées se voient encore, semblables à des flotteurs accrochés au filet. »

— La comparaison est tout à fait juste, interrompt maman.

« S'encourageant de la voix et du geste, ils tirent, moitié nageant, moitié marchant, leur lourde « senne » vers la rive. Quelques éclairs d'argent luisent ; un vieux pique les poissons d'un coup de lance, sous l'œil attentif des vautours et des milans qui tournoient dans le ciel. Ridicule sur ses hautes pattes, un marabout s'approche négligemment, les ailes repliées comme les basques d'un habit de soirée.

« Jusqu’à la nuit les « Bananas » continuent la pêche fructueuse. Des feux s’allument sur les bancs de sable… »

— C’est bien ça, approuve maman. Philippe aura son prix, mais je réserve à tous les autres un accessit de consolation.

Soudain, dans la nuit claire et chaude, retentissent des roulements mystérieux, lancinants ; ils nous parviennent au gré du vent, tantôt faibles, à peine perceptibles, tantôt plus forts, obsédants. Ce sont les tam-tams. Quelle nouvelle propagent-ils à travers la brousse ?

Nous nous retournons sur nos lits de camp, l’oreille aux aguets, attentifs aux mille présences de la nuit africaine.



CHAPITRE VII
TCHAD, RENDEZ-VOUS DES CHASSEURS

TOUT à la joie de retrouver les vieilles camaraderies et l'ambiance tchadienne, papa supporte sans se plaindre la terrible chaleur de Fort-Foureau et de sa voisine : Fort-Lamy. Ruisselant et de bonne humeur, il se dépense pendant deux jours entre ses amis et le garage où nos voitures sont équipées de pneus neufs et les châssis renforcés.

— Encore une fois, cap au sud ! nous dit-il au matin, plein d'un entrain incroyable.

Et, pour stimuler nos énergies quelque peu défaillantes, il ajoute :

— J'espère vous réserver une agréable surprise.

— Oh ! je devine : nous verrons les gorilles, affirme Luc.

Tout le monde sourit sans chercher à le détromper, et en route ! Nous n'avons pas le loisir de nous interroger sur ce que sera la fameuse surprise. Boum ! boum ! La piste n'est que trous, bosses et cassis. La voiture de tête saute, cahote, s'enfonce. Elle avance tout de même ; les autres la suivent cahin-caha. Brusquement, elle s'immobilise : au bout d'une pente très raide, la route disparaît dans les eaux du Chari. Pas de pont. Attendons le bac.

Il arrive tout doucement. C’est une simple plate-forme posée sur quatre énormes pirogues indigènes et propulsée par un petit moteur.

— Nous sommes là pour une heure ! Il peut passer au plus deux camionnettes à la fois, déclare Louis.

— Hé ! interrompt François, qu’est-ce qui flotte au milieu du fleuve ? On dirait des bûches.

— Deux crocodiles, dit papa.

— Où ? où ? on n’a rien vu.

— Trop tard. Ils ont déjà plongé. Viens, Philippe, embarquons. Du bac, nous scrutons les eaux rapides et troubles du Chari, partagés entre le désir et la crainte de revoir les sauriens. Un des passeurs noirs n’a qu’une jambe. Un jour qu’il faisait sa lessive au bord de la rivière, un crocodile lui a tout simplement tranché l’autre. À ce récit, chacun sent un désagréable frisson.

*
* *

Le convoi reformé, nous roulons à allure modérée vers Fort-Archambault, la grande capitale de la chasse. La chaleur est suffocante. Des éclairs zigzaguent dans le ciel plombé. Un coup de tonnerre éclate. Luc blêmit.

— Une tornade, dit papa. Ne craignez rien, elle s’éloigne. Quelques gouttes de pluie tombent, les premières depuis Alger.

Nous voudrions bien nous arrêter pour les sentir couler sur nos fronts, nos bras. Mais il faut nous hâter pour arriver avant la nuit.

— Il a plu assez fort ici, remarque Jacqueline. Voyez, la route est moins poussiéreuse et les buissons verdissent.

Arrivés à Fort-Archambault, notre première visite est pour la poste. Le courrier d’un mois nous y attend. Nous commençons à le dépouiller à l’ombre de grands kapokiers. Janine lit à haute voix un bout de lettre ; Anne pousse une exclamation de surprise. Luc, lui, a trouvé un jeu : crac ! crac ! il écrase sous ses pieds les coques brunes d’où s’échappe le kapok. Alain recueille avec ses petits doigts les doux flocons blancs.

— Zoli ! zoli ! répète-t-il.

— Il n’y a rien d’une extrême urgence, déclare papa. Allons vite nous rafraîchir.

Bien entendu, il nous conduit à *L’Escale,* au fameux restaurant, rendez-vous des chasseurs.

Tandis que nous buvons une boisson rafraîchissante, aussitôt transpirée, nous voyons entrer un homme d’une quarantaine d’années, à la mine volontaire, en

tenue typique de broussard : casque colonial, short, chemise kaki.

— Vallette-Vialard ! s'écrie papa. C'est la Providence qui t'envoie !

— Mahuzier ! Quelle surprise ! Quoi de neuf depuis deux ans ? Mais, tu n'es pas seul !

— Non, ma foi ! Je te présente ma femme et mes neuf enfants. Eux te connaissent de réputation. Ils savent que tu es un des meilleurs guides de chasse de la région.

— Que faites-vous ici ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

Le récit de notre randonnée est vingt fois interrompu par des exclamations qui remplissent nos cœurs de fierté :

— Tu as traversé le Sahara avec tes neuf enfants ? Sans accident, sans maladie ? Épatant ! Formidable ! Chapeau devant votre exploit ! Mais il doit vous tarder de vous installer. Je vous invite tous dans ma case, sur les bords du Chari. Que diriez-vous d'un bain à l'arrivée ?

— Parfait ! Excellente idée !

— Alors, en route ! Je vous montre le chemin.

Magnifique hospitalité africaine ! Nous nous installons dans une case au toit de chaume qui domine la rivière.

Vallette vient voir si nous sommes prêts pour le bain. Maman lui demande :

— Il n'y a pas de danger pour les enfants ?

— Aucun, madame. Le Chari n'a ni fort courant, ni profondeur ; quant aux crocodiles, ils ne sont pas méchants !

— Oh ! il y a des crocodiles ?

— Comme dans toutes les rivières du Tchad. Il suffit de faire du bruit pour les éloigner. Croyez-moi, vous pouvez vous baigner en toute confiance. Jeunes gens, je laisse mon petit kayak à votre disposition.

Maman n'est qu'à demi rassurée. Mais déjà toute la famille entre dans l'eau, criant à qui mieux mieux, éclaboussant des mains et des pieds. Luc et Alain eux-mêmes osent faire trempette. Ils ne sont pas les derniers à pousser des cris joyeux. Pour un bain bruyant, c'est un bain bruyant, à refouler les crocodiles à deux kilomètres !

Alertés par ce vacarme insolite, les Noirs des cases voisines accourent, complètement ahuris du spectacle. « Manières de Blancs », doivent-ils dire entre eux.

S'arrachant à la tiédeur du Chari, Philippe demande :

— Qui veut m'accompagner pour une promenade en kayak ?

— Moi ! répond Janine.

Ils mettent l'esquif léger à l'eau et ils embarquent.

— N'allez pas trop loin. Soyez prudents.

— Oui, maman. Ne t’inquiète pas.

Le kayak glisse doucement. Il dépasse la zone habitée. Philippe et Janine découvrent alors le fleuve sauvage. Le soleil du soir paillette ses eaux de pourpre et d’or. Elles coulent, vivantes et lumineuses, entre deux rives bordées de verdures ternes. Des femmes, une jarre en équilibre sur la tête, remontent lentement vers leurs cases. Seul le clapotis de l’eau trouble le silence. Tout à coup, une nuée tourbillonnante d’ailes vertes, bleues, orange froufroute autour des promeneurs et les éblouit : apeurés, des centaines de bengalis-troglodytes ont abandonné leurs grottes minuscules, creusées dans la falaise.

Soudain, Janine touche le bras de son frère :

— Regarde, là, sur le banc de sable, cette forme allongée.



À quelques mètres, un énorme crocodile fait la sieste, la gueule ouverte. Par quel bruit, par quel avertissement instinctif est-il réveillé ?

Le cœur battant follement, Janine et Philippe restent muets et immobiles. Que va-t-il se passer ? Dans une détente effrayante, le monstre se dresse, bondit, détale en quelques coups rapides de ses pattes torses et disparaît dans une formidable gerbe d’écume.

Le souffle retrouvé, nos promeneurs, copieusement éclaboussés, n’ont qu’une hâte : retourner au camp. Mais ils n’en ont pas fini avec les émotions. À un coude de la rivière, ils entendent de singuliers beuglements et le « plouff » d’une lourde masse. Philippe crâne :

— Nous allons surprendre une famille hippopotame prenant ses ébats.

— Passe au large ! au large ! crie Janine, épouvantée.

Ils ont juste le temps d’entrevoir six gros museaux carrés et six énormes dos ronds, dont la plongée forme des remous impressionnants. Ouf ! les voilà sauvés !

— Assez pour aujourd’hui ! dit Janine en sautant à terre devant Yves et François qui l’assaillent de questions :

— Qu’avez-vous vu ? C’était beau ?

— Philippe, m’emmèneras-tu demain ?

*

* *

La famille, sans se douter de rien, cause tranquillement avec M. Vallette.

— Vous avez manqué un récit passionnant de chasse à l’éléphant, dit maman, tout épanouie en revoyant Philippe et Janine.

— Mon vieux Vallette, explique papa, je vais te confier mon problème. Tu sais que depuis cinq ans j’ai filmé à peu près tous les genres de chasse : éléphants, buffles, lions, hippopotames. Te souviens-tu de cette magnifique antilope waterbuck que nous avions blessée près de l’Aouk ? Elle est allée mourir dans une mare de nénuphars. Je reverrai toujours l’œil bleu de la bête agonisante, son sang rougissant l’eau verte. Ce jour-là, j’ai senti que nous avions souillé la nature.

— Alors, tu ne veux plus chasser ?

— Non. J’ai décidé de ne prendre désormais que des films d’animaux vivants. J’ai l’intention de me diriger vers les grandes réserves du Congo belge et du Kenya britannique. Mais j’ai promis une surprise à mes enfants, et j’ai besoin de toi.

Passionnément intéressés, les yeux brillants, nous attendons la suite.

— Si je peux t’être utile, compte sur moi.

— Voilà : je ne voudrais pas quitter le Tchad sans offrir à ma famille la joie d’un « safari ». Pourrais-tu l’organiser ? Il manque à mes collections une seule grande antilope, l’élan de Derby.

— Il est plutôt rare ! Mais, mon vieux, tu tombes bien. Pas plus tard qu’hier on m’en a signalé une famille dans le territoire de Manda. En partant vite, nous pourrons la retrouver. Vous aurez votre « safari » !

— La réparation des voitures nous prendra la journée de demain.

— C’est juste le temps qu’il me faut pour tout organiser. De votre côté, procurez-vous un fût de secours de deux cents litres d’essence. Vous vous doutez qu’il n’y a pas de pompes dans les coins où je vous conduirai ! Tous d’accord pour après-demain ?

— D’accord.

*
* *

— Ce n’est pas un « safari », c’est un déménagement ! s’exclame Vallette en voyant nos trois voitures prêtes au départ.

— Nous avons de l’entraînement ! répond papa. Ce sera notre cinquante-neuvième camp. J’ai pensé que ceux qui ne participeront pas à l’expédition se distrairont en se mêlant à la vie indigène.

— Excellente idée. Nous traverserons le Chari sur le bac de Manda. Vous planterez votre camp à trente kilomètres, au village de Kemata.

Deux heures après nous commençons notre installation sous un grand fromager.

— Voilà justement le chef du village, le « makenzi », annonce Vallette.

Averti de notre arrivée par la rumeur publique, un petit vieux, coiffé d’une toque rouge, s’avance vers nous. Il est dignement escorté de son adjoint, qui porte une casquette de facteur, et de quelques notables ceinturés d’un pagne.

Alors s’engage un étrange dialogue. Après les politesses d’usage, le « cap’taine Vallette », comme on l’appelle ici, pose les questions qui nous tiennent à cœur :

— Est-ce que y en a les doudous(8) ?

Eh ! y en a beaucoup les dogos(9), répond le makenzi.

— Et les doudous, où sont-ils ?

— Eh ! il est venu le tembo(10), manger le manioc.

Nous désespérons d’obtenir une réponse directe.

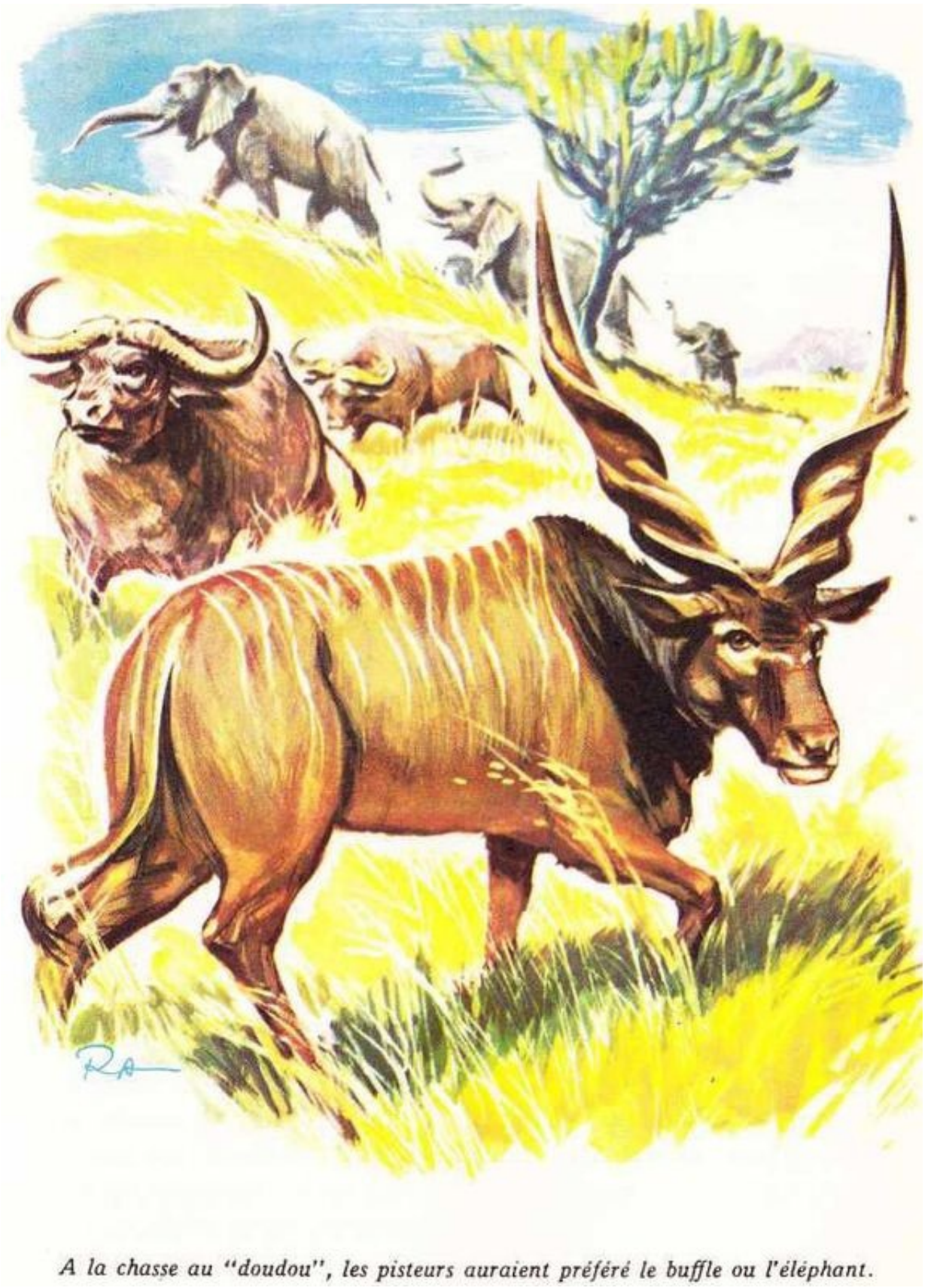
— Oui, mais où y en a les doudous ? répète Vallette, impatienté.

— Eh ! là, comme ça !

Le chef étend, comme à regret, son long bras maigre dans la direction du nord.

— La châsse à l’éléphant ou au buffle l’aurait beaucoup plus intéressé, nous explique notre guide. Les pisteurs, qui ont droit à la plus grande partie de la viande de chasse, en rapportent au village et l’on fait ripaille. L’élan de Derby a beau être gros comme un mulet, ce n’est qu’une piètre aubaine en comparaison d’un éléphant. Surtout gardons-nous de lui dire que nous voulons seulement filmer les animaux !

Papa et son ami règlent les dernières questions : ils fixent le nombre et le salaire des porteurs, se font présenter le pisteur qui connaît « où y en a des doudous ».



A la chasse au "doudou", les pisteurs auraient préféré le buffle ou l'éléphant.

Maintenant reste à savoir qui accompagnera papa. Louis souffre d'une oreille. Philippe donc le remplacera.

— Papa, emmène-moi, supplie Yves. Je suis grand, je peux marcher.

— Emmène-moi aussi, réclame François.

Vallette sourit et, craignant quelque faiblesse de papa, met fin à toute discussion :

— C'est trop fatigant et même trop dangereux pour vous, mes enfants. Vous vous amuserez bien ici, croyez-moi.

*

* *

Quatre heures moins le quart. Le réveil sonne. Vallette, papa et Philippe se lèvent. Quatre heures. Le « safari » se met en route.

Le vieux pisteur, coiffé d'une sorte de casque anglais en paille noircie à la suie, ouvre la marche. Son assistant suit, porteur du casse-croûte. Puis viennent Vallette, jumelles en bandoulière, papa et Philippe, qui se relaient pour porter les appareils photographiques et la caméra ; enfin trois porteurs de gourdes, dont le dernier n'a pas douze ans. Heureusement qu'Yves est endormi ! S'il l'avait vu, papa aurait subi l'assaut de nouvelles supplications.

Un quart d'heure après le départ, le jour naît, sans transition. Et alors commence le plus passionnant des jeux de piste, non pas un de ces divertissements de scouts sans risque et sans mystère, mais une lutte de ruse et d'adresse avec la bête poursuivie. L'œil et l'oreille aux aguets, l'esprit en éveil, il s'agit d'observer les moindres signes, d'interpréter les indices les plus subtils. Vallette est maître dans l'art de lire le livre merveilleux de la brousse. Sous sa direction, Philippe apprend à déchiffrer le langage des pousses brisées et de la terre amollie par les récentes pluies.

— Ces petits « V » sont les traces d'antilopes amrayes ; là, voyez le gros sabot rond du buffle ; ici, un singe cynocéphale a traversé en courant.

— Je reconnais un passage d'éléphant, annonce papa, tout fier d'avoir remarqué les énormes cuvettes remplies d'eau laissées par les pieds d'un pachyderme.

— Bravo, réplique Vallette. Regarde les feuilles mortes sur les branches cassées. Le tembo est passé voilà plus de dix jours !

D'un geste impératif le pisteur arrête la colonne près d'un marigot desséché. Un groupe d'antilopes, couleur chocolat, broute sous les épineux. Vallette prend ses jumelles.

— Six damalisques ! dit-il. Ça ne t'intéresse pas ?

— Non, répond papa. Je les ai déjà filmés.

— En avant pour les « doudous » !

Il est nécessaire de répéter l'ordre au pisteur. Il comprend mal qu'on laisse échapper l'occasion d'un si beau coup de fusil.

Pas encore de traces de doudous, ni sur le sol ni aux cassures des branches. Mais on sent partout la présence du peuple effarouché de la brousse. Une gazelle oribi s'élance en un bond d'une aisance et d'une grâce extraordinaires.

— Vite, par ici, ta caméra, dit Vallette.

Deux serpentaires font la danse de l'amour. Les grands oiseaux blancs et noirs sautillent, sur leurs hautes pattes, à petits pas, l'un en face de l'autre. Le mâle déploie ses ailes, encercle la femelle qui reste indifférente, recommence son manège courtois, jusqu'à l'instant où le bruit de l'appareil les fait s'envoler.

— Tu as pu les prendre ?

— Oui, mais je crains que le sous-bois ne soit bien sombre.

Notre pisteur se penche sur une série d'empreintes. Il fait signe à Vallette, qui inspecte à son tour et se tourne vers papa.

— Des buffles rôdent près d'ici. Ils sont nombreux. Tâchons de ne pas passer sous leur vent.

Grattant alors le sol de son talon, il prend une poignée de terre fine, l'effrite entre ses doigts levés. Tous les porteurs ont compris : la brise a dévié la poussière vers le sud.

— Revenons sur nos pas pour contourner le troupeau.

Dans un silence impressionnant, la colonne rebrousse chemin, frémissant dès qu'un maladroit casse une brindille sèche.

Soudain, on perçoit nettement un souffle rauque.

— Dogo, murmure le pisteur.

Philippe n'en mène pas large. Son cœur bat si fort qu'il craint qu'on l'entende. « C'est très gros, un buffle, pense-t-il, et terriblement encorné ! »

Cinq minutes plus tard, nouvelle alerte ! Les Noirs gesticulent, arborent de larges sourires. Enfin, voici les longues traces ovales tant cherchées ! Quatre élans de Derby sont passés là, il y a moins d'un quart d'heure.

La poursuite reprend avec une énergie nouvelle. Il est huit heures. Le soleil du Tchad tape déjà férocement. Et voilà l'homme de tête qui s'arrête et tourne vers nous une mine consternée. Un aboiement sec claque dans le silence. Une sorte de chien, aux oreilles rondes et écartées comme celles des hyènes, débouche d'un fourré et s'y replonge aussitôt.

— Les cynhyènes ! se lamente Vallette.

Ces carnassiers redoutables chassent en meute. Ils s'attaquent à tout gibier et vident en peu de temps une contrée de sa faune.

— Les élans ont senti les chiens et filent devant eux. Ne nous décourageons pas, la piste est si fraîche !

Alors commence une poursuite passionnante certes, mais combien fatigante !

— Ici, une trace ! Suivons-la, crie papa.

Erreur ! c'est un élan espiègle qui a décroché.

Puis c'en est une autre qui tourne autour d'une termitière et ramène ses poursuivants à leur point de départ. Tout à coup, plus de traces ! Alors tous les Noirs, courbés vers le sol, furètent sous les arbres, à l'affût de la moindre égratignure de l'herbe, de la moindre branche cassée.

Les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres et les élans filent toujours vers le nord.

Philippe, la plante des pieds brûlante, le front dégoulinant de sueur, avance sans rien dire, comme un automate. Seuls les pisteurs ne donnent aucun signe de fatigue et marchent parfaitement à leur aise, pieds nus sur le sol brûlant.

Vallette s'adresse à papa :

— Mon ami, pas d'élans pour ce matin. Ils nous ont distancés. Ils se dirigent vers les grands marigots de Koro, à dix kilomètres. Nous irons les y surprendre ce soir, en voiture. Le plus sage est de nous arrêter au prochain village et de faire d'abord la pause.

Cette décision est acceptée avec une satisfaction unanime.

Tandis que chacun se rafraîchit et se restaure, le pisteur annonce :

— Y en a tout près Mici.

Tout près, pour un broussard, c'est à cinq ou six kilomètres. Oh ! ces derniers kilomètres, sous le soleil accablant, quand on marche depuis quatre heures du matin et qu'il est plus de midi, quand les pieds sont gonflés d'ampoules et l'épaule sciée par la courroie d'une lourde caméra !

Enfin voici les premières cases de Mici, abritées sous les palmiers-roniers. Courage ! Quelques pas encore et l'on arrive chez le makenzi. Luxe inouï ! Le petit vieux, vêtu d'un pagne rudimentaire, possède trois « transats » tendus d'une peau de bique au lieu de toile. Il les fait installer à l'ombre d'un fromager. Vallette, papa et Philippe s'y laissent tomber avec délices.

Trois minutes après, ils dorment comme des bienheureux.

*

* *

Trois heures ! Une pétarade bien connue tire les dormeurs de leurs songes. Le coureur dépêché à Kemata a parcouru les dix kilomètres en un temps olympique ; voilà Louis dans sa camionnette. Attention délicate, il apporte des

glaçons.

Il en met un morceau dans la main du pisteur. Le Noir n'a jamais vu ça. Il crie qu'on le brûle. Puis il suce et se livre à des transports de joie.

Louis souffre toujours de son oreille. Il donne cependant les meilleures nouvelles de la famille.

Le camp a reçu la visite de tout le village.

Maman s'est taillé son succès habituel en faisant la toilette d'Alain sous les yeux des mères extasiées. Elle a montré les lits, le fourneau, le réfrigérateur, toutes nos merveilles. Jacqueline a appris à piler le mil d'une femme au crâne rasé, vêtue d'un simple cordon retenant un cache-sexe flottant, en forme de balayette. Anne et Janine portent sur le dos, sur la hanche, à la manière du pays, de ravissants poupons vêtus de colliers de perles bleues ou rouges.

— Papa, je crains que les filles, enthousiasmées par les modes tchadiennes, ne les adoptent à Paris. Veilles-y !

— J'y veillerai ! Et les gamins ne sont pas trop insupportables ?

— En compagnie des enfants du village, ils furètent dans toutes les cases et paraissent ravis de leurs découvertes. J'ai distribué aux hommes quelques-uns de nos illustrés. Ils rient encore…

Tout va donc pour le mieux. L'équipe s'installe avec allégresse dans la camionnette, en direction de Koro.

Hélas ! nouvelle déception. Les indigènes n'ont pas vu de « doudous » depuis plusieurs jours. Après deux heures d'affût le long des marigots, il faut bien rentrer bredouille.

Le lendemain, nouvel essai, nouvel échec.

Vallette est désolé.

— Qu'importe ! lui dit papa. J'ai filmé les serpentaires et les cynhyènes et tu nous as fait vivre des émotions qui nous paient amplement de nos peines. Une autre année j'aurai plus de chance avec les doudous !

*

* *

Bien soigné à Fort-Archambault, Louis est plus dispos que jamais. Malgré l'accueil cordial de tant d'amis, nous avons hâte de quitter cette ville au climat d'enfer.

— Reprenons la route du sud. Elle nous conduira vers la fraîcheur. Ne croyez pas que je plaisante. Chaque kilomètre nous rapproche du Paradis terrestre que je vous ai promis.

Papa n'a pas son pareil pour donner le viatique qui ranime les courages.

La piste de latérite rouge saigne sous les premières pluies comme une terre blessée. Ses bas-côtés, noircis par les feux de brousse, s'éclairent de pousses nouvelles d'un vert acide ou se parent de l'éclat somptueux de flamboyants en fleur.

Le paysage change à vue d'œil.

— Tiens ! des arbres qui ne sont plus gris, mais verts.

À l'horizon, des collines, au-delà d'une plaine herbeuse ! Comme nous sont agréables la verdure, les bruits d'eau, l'odeur fraîche de la citronnelle qui borde les fossés !

De Fort-Archambault à Bangassou, nous traversons à petites étapes l'Oubangui, le gai pays du rire et du vert, où les rivières ont nom la Bibi, la Lolo, l'Amou, la Bé. Dans les plus humbles villages de cases rondes ou de paillotes pointues nous trouvons l'ananas juteux et la mangue parfumée.

Nous avons même la joie de découvrir une source jaillissante et tout autour le vol de papillons le plus éclatant que l'on puisse rêver. Bleus, orange, rouges, dorés, les beaux insectes volettent autour de nous. Yves et François ne résistent pas à leur amour des collections. Ils ont la chance de capturer quelques spécimens magnifiques qui émerveilleront, plus tard, leurs camarades parisiens.

Un détour nous mène à Bangui, capitale en plein essor, où l'abondance des chantiers témoigne de l'éveil d'une contrée naguère encore plongée dans la torpeur. Sur l'autre rive du grand fleuve nous apercevons le Congo belge, but de notre voyage.

Nous ne franchirons l'Oubangui aux eaux tumultueuses qu'à Bangassou. Nos trois voitures sont embarquées sur un bac. Il est formé d'une plate-forme soutenue par trois pirogues géantes, creusées dans des troncs d'arbres.

À l'avant et à l'arrière de chaque pirogue, quatre grands diables manœuvrent des pagaies. Un meneur de jeu, la tête couverte de plumes, frappe dans ses mains, entonne un chant rythmé que reprennent en chœur les vingt-quatre piroguiers.

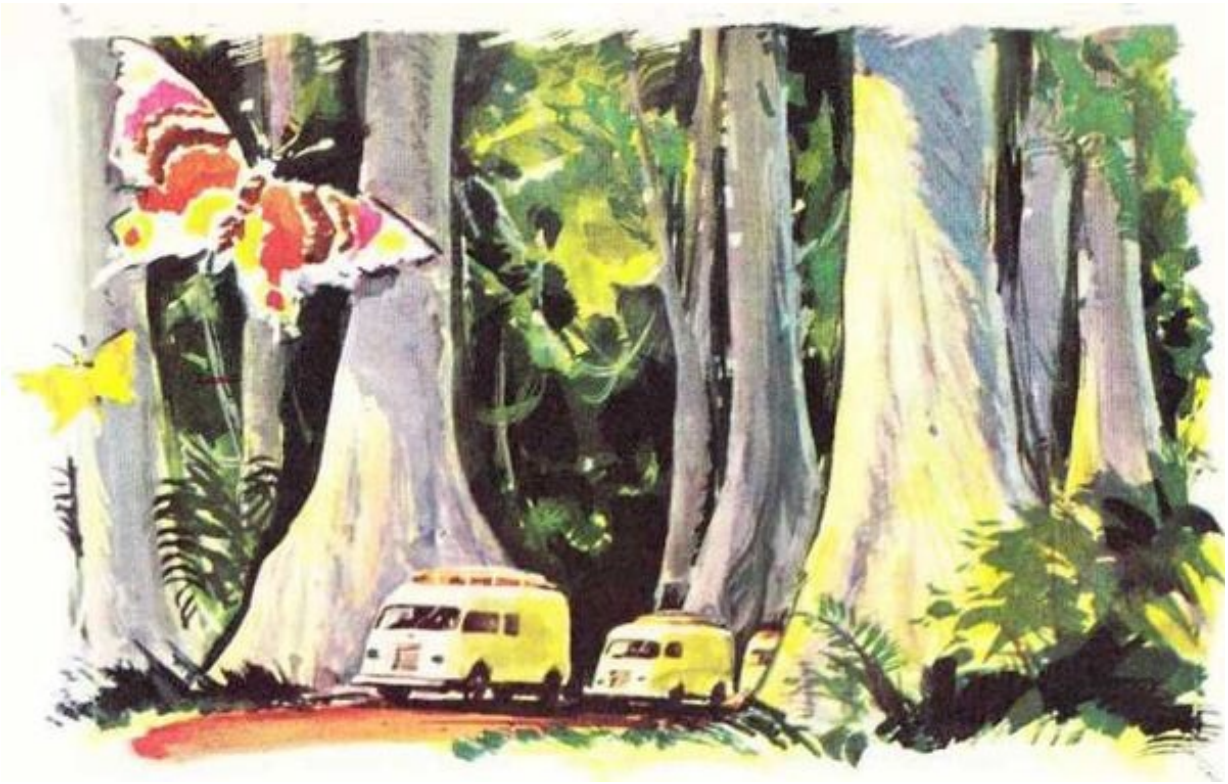
— O-oué ! O-oué !

Le bac avance lentement. Le courant s'accentue. Le rythme s'accélère ; vingt-quatre paires de bras luttent contre le fleuve.

— O-oué ! O-oué !

Les derniers rayons du couchant dorent les cimes des palmiers sur la rive oubanguienne qui s'éloigne. Les vingt-quatre pagaies s'élèvent vers le ciel, tandis que retentissent les « Youlouloulou » suraigus des pagayeurs. Le bac glisse majestueusement. Et, comme dans un rêve, nous débarquons au Congo belge.





CHAPITRE VIII
CHEZ LES PYGMÉES BAMBOUTI

Mes enfants, vous allez voir des sites grandioses, des hommes réduits à une vie plus primitive que vous ne pouvez l'imaginer, des animaux rares, des animaux libres, parmi les plus beaux de la faune africaine. Louis, nous tournerons des films magnifiques !

L'enthousiasme paternel nous gagne à mesure que nous traversons, en direction du Kivu, l'immense « cuvette » dont les eaux ruissellent vers l'Oubangui ou le Congo.

Après l'aride nudité des sables et l'austère grandeur de la savane, nous avons la révélation de la forêt équatoriale et de sa prodigieuse exubérance.

La piste s'insinue sous d'impressionnants tunnels de verdure où filtre une lumière glauque. Les arbres dressent jusqu'à trente et quarante mètres leurs troncs clairs, surgis d'un fouillis impénétrable de lianes et de fougères. L'air stagne dans le sous-bois humide et chaud.

Tant de puissance végétale nous oppresse. Nous respirons plus à l'aise dans les clairières, aux abords des villages.

— Les maisons ressemblent à de grands parapluies, remarque Luc.

— Ce ne sont plus des paillotes, ce sont des « feuillotes », s'écrie François en montrant les toits de feuilles.

— Le mot n'est pas mal trouvé. Tu le proposeras aux géographes.

Un papillon éclatant, une fougère délicate, des fleurs inconnues tentent nos collectionneurs.

— Arrête, papa. Pense à notre herbier, à notre « Bestiaire ».

— Mes petits, pas d'imprudence ! dit la voix sage de maman. Vous savez bien que sous l'amas des feuilles mortes pullulent les serpents venimeux.

La tornade nous impose souvent des arrêts imprévus. Impossible d'avancer sous les trombes d'eau qui se déversent avec une violence de cataracte. Après d'aussi formidables déluges, les bougies noyées, la piste glissante rendent les démarrages laborieux. Heureusement que Louis est toujours de bon conseil et de bonne volonté. Il répare stoïquement, même quand un bataillon vorace de minuscules insectes, les maringouins, s'acharne sur ses bras et sur ses jambes.

La pluie passée, une lumière limpide avive l'éclat du ciel, des feuilles et des corolles. C'est le moment où papa prend ses meilleures photos.

Non loin de Stanleyville, il tient à nous montrer le Congo, le fleuve roi, qui draine vers l'océan les eaux d'une multitude de lacs et de rivières. Sa grande nappe liquide, ses rapides tourbillonnants, ses rives plantées d'immenses palmiers, le spectacle de ses pêcheurs ont tant de grandeur, de couleur et de vie qu'ils nous arrachent un cri d'admiration.

— À côté, notre Seine, pourtant si belle au pont de Saint-Cloud, aurait l'air d'un ruisseau, constate Anne.

Tandis que nous sommes tout à la joie de découvrir une nature démesurée, papa n'oublie point ses préoccupations professionnelles. Comme il n'y a pas de ponts dans ce pays coupé de rivières, il constitue une documentation inédite sur la variété des bacs et de leurs pagayeurs. Il ne dédaigne pas de filmer les types et les scènes d'un pittoresque cocasse : ici, une coquette qui a imaginé de serrer son mollet dans un fixe-chaussette rouge ; là, drapeau belge en tête, un défilé de guerriers noirs, la tête ornée de plumes, armés d'arcs et de flèches, le carquois battant sur leur dos couvert d'une peau de panthère.

D'émerveillement en fous rires nous arrivons devant une pancarte : « Camp Putman – Zoo – Dîners. »

Sans hésiter, papa tourne dans le sens indiqué. Quelques centaines de mètres de piste zigzagante nous mènent à une vaste clairière.

Au bruit de nos moteurs, une foule de gnomes surgit des cases environnantes. Nous sommes tombés chez les Pygmées de l'Ituri.

Les petits hommes, qui mesurent en moyenne un mètre quarante, font cercle autour de nos voitures. Nous descendons un à un. Grande surprise de part et

d’autre et grands éclats de rire, qui vont crescendo quand apparaît Alain.

Jamais les Négrilles n’ont vu tant d’enfants blancs, et c’est assurément la première fois qu’ils voient un bébé blond. Quant à nous, nous jouons les Gulliver à Lilliput.

— Ils ne vont pas grandir ? demande naïvement Luc.

Yves se sent tout fier de dominer de la tête des hommes barbus. François se place à côté d’un groupe d’adultes pour bien montrer qu’il est aussi grand qu’eux. Luc aussi redresse sa petite taille.

— Non, tout de même, ils te dépassent ! dit Louis en souriant.

Torse nu, un pagne crasseux autour des reins, un poil frisottant sur tout le corps, le crâne rasé, un nez aplati aussi large que long, le sourire montrant des dents taillées en biseau, ils ne sont vraiment pas beaux, les plus petits hommes du monde !

Mais ils ont l’air sympathique, malgré l’allure guerrière qu’ils se donnent. Les uns tiennent des arcs minuscules, les autres s’appuient fièrement sur des lances dont le fer mesure bien soixante centimètres.



Maman s’approche du groupe des dames. Tondues au bol comme leurs époux, elles retiennent leurs pagnes avec des ceintures de perles bleues, rouges ou jaunes.

— Oh ! les adorables bébés ! s’exclame maman, qui cherche à leur faire faire risette.

— Sont-ils mignons ! renchérit Janine. On dirait des poupons de celluloïd !

Anne et Jacqueline s'extasient sur leur peau café au lait, sur leurs membres potelés et si menus. Alain lui-même veut caresser ces jolis jouets vivants. Les mamans les portent sur la hanche, à l'aide d'une sorte de baudrier qui passe sur l'épaule opposée. Elles les tendent vers nous, ravies de notre gentille admiration.

Yves a vite épuisé son intérêt pour les bébés. Il appelle François :

— As-tu vu les arcs et les flèches ? Trouvons quelque chose à échanger pour en rapporter à Boulogne. Tu te rends compte de l'effet auprès des copains !

Philippe reste en contemplation devant un tailleur d'ivoire qui cisèle un magnifique jeu d'échecs sur un tour rudimentaire, mû à la main avec un archet et une corde.

Papa, le visage illuminé, sent qu'il tient un sujet magnifique : la vie quotidienne des Pygmées !

Un « boy » stylé nous introduit auprès du maître de céans, un Américain qui depuis vingt-trois ans se consacre aux Pygmées et se considère comme leur père. À la queue leu leu nous pénétrons dans une grande pièce au sol de terre battue où fume un feu de bois. Le vieil homme, allongé sur une chaise longue, accueille chaque entrée par une exclamation :

— Oh ! Aoh ! Ah ! *Well !*

Alain paraît le dernier, dans les bras de sa « Quiquine ». Il se met à hurler de terreur en montrant du doigt les crânes d'antilopes, de chimpanzés et de gorilles qui ornent les murs de la pièce.

Lorsqu'il est calmé, papa se présente :

— Cher monsieur Putman, nous sommes une petite famille française et nous parcourons l'Afrique en voiture, pour faire du cinéma…

— Aoh ! très bien ! Toutes mes félicitations, madame, pour la petite famille. *Well !* Voulez-vous faire la photo de mes Pygmées avec la lance, ou préférez-vous que je commande la danse ? Très pittoresque, vous savez. J'ai formé une bonne équipe. Nous avons des tarifs syndicaux, mais je baisserai mes honoraires pour votre sympathique famille. Aoh ! Je suis très bien organisé…

Peu curieux de cette excellente organisation pour touristes, papa le détrompe :

— Mais non ! mais non ! cher monsieur. Vos figurants professionnels ne m'intéressent pas. Ce que je veux, c'est filmer la vie vraie des Pygmées Bambouti, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs chasses. Je voudrais montrer en France des documents sincères, authentiques.

— Aoh : *Yes ! I see.* Très original, votre projet. Cher monsieur, je crois que vous allez réussir. Écoutez rire mes Pygmées avec vos enfants. *Already they are friends.* Ils n'ont jamais vu une famille comme la vôtre. S'ils avaient une caméra, je crois qu'ils vous filmeraient aussi. Je vais organiser pour vous la

grande promenade dans la forêt avec le clan Pygmée, *will you ?*

Papa applaudit à cette suggestion. Et nous, donc !

— Il faut tout de suite visiter mon « zoo », ajoute l'Américain.

*
* *

Précédés de Mr. Putman, porté par quatre Pygmées dans son « tipoy », la primitive chaise à porteurs africaine, nous défilons devant une série de cages. Elles renferment des captifs bien curieux.

— Ici est le daman. Il vit dans les arbres.

— C'est un petit rongeur nocturne, précise papa.

Mr. Putman lui écarte les poils du dos. Une tache de graisse sécrétée par l'animal apparaît.

— Regardez ! Encore un mystère pour les naturalistes.

L'exhibition ne plaît pas à l'animal ; il s'agite, essaie de mordre, et tout à coup lance un cri épouvantable qui nous glace d'horreur ; on dirait la plainte d'un enfant torturé.

— Prends des notes, Yves, recommande Philippe, qui n'oublie pas son rôle de précepteur.

— Oui, mais tu m'épelleras les noms.

Voici le potto, ou paresseux, qui dort le jour et chasse la nuit. Avec ses yeux de perle, pareils à des boules de houx, ses quatre mains minuscules au bout de membres aux gestes lents, il plaît beaucoup à Alain.

— Nounours ! s'écrie-t-il.

C'est vrai que le potto ressemble à un ours en peluche.

Devant la cage suivante, nos demoiselles s'écartent craintivement. Qu'ont-elles-vu ?

La redoutable vipère à cornes, lovée dans sa peau somptueuse aux couleurs de la forêt : vert, rouge et brun fauve.

Mr. Putman l'attrape grâce à un bambou terminé par un nœud coulant. Nous voyons distinctement les deux petites cornes qui terminent son nez.

— Oh ! oh !

Pourquoi ce cri d'effroi ? Mr. Putman, empoignant le reptile derrière la tête, introduit de force un verre sous ses crochets. Un liquide translucide s'écoule goutte à goutte.

— La voilà vidée de son venin pour quinze jours. Prenez-la, dit Mr. Putman d'un ton engageant à Janine, qui recule, épouvantée. Il n'y a rien à craindre. Sa peau n'est pas visqueuse. Vous souffrez d'un ridicule préjugé.

Les garçons se risquent à une caresse timide.

— Allons ! plus de crânerie, encourage papa qui prend une image.

Les deux dernières attractions provoquent moins d'émoi… Katrine, jeune femelle chimpanzé de trois ans, nous est présentée. Le regard fureteur, elle sait tendre la main, peler une banane avec une délicatesse de bonne éducation.

Yves entreprend avec elle un concours de grimaces. « Clic » ! L'objectif de Louis n'a pas manqué si belle occasion d'une photo dont la légende est toute trouvée : « Le plus singe des deux… »

Cependant un soigneur amène, au bout d'une laisse, la gloire du zoo : le fameux okapi.



— Girafe par-devant et zèbre par-derrière, observe François d'un ton désinvolte.

— L'un des animaux les plus rares du monde, annonce de son côté Mr. Putman. On ne le trouve que dans la forêt de l'Ituri. Les « zoos » d'Europe et d'Amérique offrent des millions pour en avoir un spécimen.

La bête paraît douce, avec ses yeux de biche et ses grandes oreilles. Le pelage roux de son long cou et de son poitrail, si curieusement rayé de blanc sur l'arrière-train, brille de propreté. L'okapi adore lustrer son poil à coups de langue.

Un coup d'œil au potamochère, sorte de sanglier fauve des bords du fleuve Epulu, et Louis demande discrètement à maman :

— Qu'avons-nous pour dîner ? Je me sens d'appétit à avaler le potamochère.

Maman sourit et demande à notre hôte s'il peut nous aider à compléter nos provisions.



— Avec plaisir. Mrs. Putman s’en occupera.

Mrs. Putman, peintre à ses heures, arrive en blue-jeans, ses pinceaux à la main. Très cordiale, elle nous rejoint en disant avec un accent américain plus prononcé que celui de son mari :

— Je vais donner à vous du riz et du manioc du pays, et des avocats très bons, voulez-vous ?

Les avocats, fruits ou légumes à volonté, ont l’aspect de melons allongés et le goût d’artichauts ; les pousses de manioc se cuisent comme des épinards ; quant au riz du pays, comme il contient, sans mentir, 95 % de cailloux, il requiert une corvée générale de tri avant toute préparation.



*
* *

— Monsieur Mahuzier, nous annonce le lendemain matin Mr. Putman, j’ai trouvé votre affaire. Le chef Moké va partir en chasse dans la forêt avec tous les hommes de son clan et leurs familles. Ils veulent bien vous emmener, mais voilà : vous savez, mes petits Pygmées ne cultivent pas la terre ; ils vivent essentiellement de chasse et de cueillette ; ils échangent le gibier contre des bananes que leur cèdent les « grands Noirs ». Rien ne leur serait plus agréable qu’un

cadeau de ces fruits.



Aussitôt dit, aussitôt fait. Papa se procure au comptoir voisin une quarantaine de régimes qu'il distribuera dès ce soir. Pendant ce temps, Mr. Putman nous a trouvé un interprète nommé Pius.

L'Aventure est pour demain.

— Je vous préviens, dit papa ; il faudra tout porter à pied. Chacun se contentera donc de son petit matelas de kapok, de ses affaires de toilette et d'un pyjama. Les grands et moi nous nous chargerons des caméras et des appareils de photo. Maman portera Alain sur la hanche, attaché par un foulard, à la mode pygmée.

Au petit jour le clan Moké et le clan Mahuzier au grand complet s'ébranlent. Six porteurs nous précèdent avec notre ravitaillement et une seule tente où toute la famille se tassera.

Makubasi, qui mesure un mètre vingt, souffle sous le poids d'une bonbonne d'eau filtrée. Puis viennent les chasseurs, un grand filet en bandoulière, sur le dos une hotte remplie de provisions et d'ustensiles rudimentaires ; les mamans pygmées suivent, balançant au rythme de leurs pas nos régimes de bananes, posés en équilibre sur leur tête.

Nos petits compagnons s'engagent allègrement dans un étroit sentier de la forêt. Nous avançons en file indienne. Avouons que la marche du clan Mahuzier manque d'aisance ! À quarante mètres au-dessus de nos têtes, le feuillage des arbres géants a beau tamiser les rayons du soleil, nous transpirons à grosses gouttes dans la touffeur humide du sous-bois.

Yves, qui marche le nez en l'air pour suivre du regard quelque oiseau, bute contre une branche cassée. Patatras ! tout son matériel se répand et il immobilise la colonne.

François glisse sur un tapis de feuilles mortes et s'étale à son tour. Les grands doivent sans cesse se baisser pour passer sous une branche, écarter une liane. Maman, pour enjamber une grosse racine, confie Alain à Jacqueline.

— Cette odeur indéfinissable d'humidité et de pourriture m'écœure, gémit Anne.

Nouvelle difficulté ! La forêt est coupée par la rivière Lello. Jeté là par quelque tornade, un énorme tronc moussu et mouillé enjambe les eaux boueuses. Les Pygmées s'engagent sur ce pont, aussi lestes et décidés que les nains de Blanche-Neige. Et nous ?

— Allons-y, dit Philippe. Nous ne risquons qu’un plongeon.

Anne et Jacqueline poussent de petits cris effarés :

— Oh ! là là ! Jamais nous ne traverserons. Papa, où nous as-tu encore emmenées ?

Alors, fort gentiment, quelques chasseurs s’espacent le long du tronc, offrant le secours de leurs lances.

Tout le monde est passé. Nos demoiselles parleront longtemps d’un pareil exploit !

Enfin, à une demi-heure de la Lello, nos guides s’arrêtent. Il paraît que nous sommes arrivés.

*

* *

L’endroit est couvert de lianes, de ronces et d’arbustes enchevêtrés. Papa, inquiet, appelle l’interprète Pius.

— Dis-leur que nous ne pouvons nous installer ici. Il faut une place bien plate, bien dégagée pour planter notre grande maison de toile.

— Oui, mon patron. Le Pygmée, il connaît bien couper tout, pour faire beaucoup de place.

En effet, tous les hommes, à coups de hache et de machette, ou coupe-coupe, se mettent à « débroussailler » un espace largement suffisant à l’installation de notre tente.

Pendant ce temps les femmes bâtissent leur campement.

— Quel dommage que la lumière ne soit pas meilleure ! déplore papa. Je prendrais un documentaire de premier intérêt.

L’obligeant Pius l’entend. Il donne un ordre et s’explique :

— Y en a couper les feuilles pour donner beaucoup de soleil à mon patron.

Nous voyons les petits hommes grimper aux arbres avec une adresse de singes. Il se mettent à élaguer, à couper, à abattre à tour de bras. Bientôt c’est une véritable clairière qui s’ouvre à la lumière. Cela vaut bien une distribution générale de cigarettes.

La caméra se met à ronronner. Les femmes édifient de petites huttes rondes avec les ressources du lieu : de longues branches que les hommes ont dénudées et taillées en biseau à une extrémité et de larges feuilles épaisses qui tapissent la forêt tout entière.

Les perches plantées en demi-cercle, recourbées et liées deux à deux, forment l’armature qui soutiendra un entrelacs serré de branchettes souples. Il ne reste plus qu’à poser la toiture. Pour cela, les feuilles accrochées par un bout de tige

sont posées du bas vers le haut, de manière à se recouvrir partiellement ainsi que les écailles d'un poisson.

La maison est terminée. Que survienne un déluge, la pluie ruissellera sur les feuilles, sans jamais les traverser.

De leur côté, les hommes s'activent.

— Viens voir, dit François à Yves. N'Dakala a fabriqué des sièges épatants : tu prends quatre pieux pareils, tu tresses un anneau de lianes, tu l'enfiles autour des pieux, comme ça, jusqu'au milieu. Bon ! maintenant tu écartes les pieux, comme ça, de façon qu'ils s'appuient les uns sur les autres. Tiens, essaie.

Pris de zèle, les deux frères confectionnent, selon la technique pygmée, onze fauteuils et une table avec une vieille souche et des lianes tressées.

— Tu imagines ce qu'il dira, notre chef de patrouille, quand nous lui fabriquerons ce mobilier dans le bois de Meudon !

L'ingénieux N'Dakala construit maintenant une balançoire de lianes et se livre à mille acrobaties. Philippe s'enhardit à quelques exercices de virtuosité, à la grande joie de l'assistance.

Pendant ce temps, Séfu remonte sa garde-robe, sous les yeux intrigués de papa. Il martèle sur un billot de l'écorce de miloumba, avec un maillet de bois. Il finit par obtenir une matière à peu près aussi souple que du carton ondulé. Il se la passe entre les jambes et l'attache avec une ceinture de lianes : le voilà habillé de neuf !

— Le pagne comme ça, explique Pius, jamais tu laves.

— Très pratique, en effet, approuve Anne en fronçant le nez.

Là-bas, que fait Makubasi ? Allons voir.

Il a cueilli une liane « moshé ». Il roule les brins de fibre sur sa cuisse et obtient une excellente ficelle. Il va tisser quelques mailles supplémentaires à son filet, son outil de travail et toute sa fortune.

N'est-ce pas terminé ? Non. Dans une écuelle d'écorce il mêle diverses poudres, les délaie avec un peu d'eau.

Puis il asperge consciencieusement la partie neuve de son filet en murmurant des incantations bizarres. Pius nous explique :

— C'est pour donner le bon œil à son filet. Comme ça, il attrapera beaucoup de nyamas(11).

Moké a décidé que la chasse commencerait demain, s'il ne pleut pas la nuit. Le Pygmée craint la prodigieuse humidité de la forêt pour sa santé et pour la conservation de son précieux filet.



— Est-ce que nous pourrons aussi aller à la chasse ? demandent Yves et François.

Papa consulte Moké.

— Accepté, à condition que chacun de vous suive son guide et ne s'écarte de lui sous aucun prétexte.

Pius réunit les chasseurs et nous répartit entre eux. Il commence l'appel des noms :

— François et Faïzi.

Tous deux se lèvent et se serrent la main :

— Yambo Faïzi.

— Yambo Fansoua.

François jubile. Faïzi a une réputation d'excellent chasseur. Dernièrement il a tué à la lance un léopard qui avait blessé mortellement deux de ses parents.

Viennent ensuite André, Avion, Masolito, étrange salade de noms européens, baroques ou authentiquement bambouti. Ils guideront Anne, Janine et Yves.

Jacqueline suivra l'athlète N'Dakala. Philippe a manœuvré pour se trouver avec son ami Makubasi. Louis sera le coéquipier de Masimango et papa du vieux Séfu, à la barbe grise. Maman restera au camp avec les deux petits, sous la garde de Moké.

Bonsoir, chers amis. À demain !

*

* *

Le jour se lève. Moins impatients que nous, les Pygmées attendent que le soleil monte et sèche un peu l'humidité de la forêt.

Nous assistons à leur déjeuner : des bananes vertes pilées et assaisonnées à l'huile de palme. Invitée à goûter, Jacqueline, notre cuisinière, déclare :

— C'est écœurant ! du savon de Marseille avec de la confiture d'abricot.

— Ce que les filles peuvent être difficiles !

Enfin le signal du départ est donné. Chacun de nous s'approche de son guide. Seize chasseurs nous accompagnent. Ils ont roulé leur long filet comme un cordage et l'ont passé autour de leur cou.

Tous sont armés d'une sagaie et d'un couteau de chasse terriblement affûté.

Nos mains sont vides. Qu'importe ! Chassons toute pensée de crainte ou de méfiance. La sympathie que nous témoignent les petits hommes ne peut tromper.

Makubasi est décidément le clown du clan. Philippe ne s'ennuie pas avec lui. Bavard comme une pie, gai comme un pinson, son petit ami lui parle avec des gestes comiques, esquisse des entrechats, imite le chant des oiseaux et se livre à mille fantaisies. À son tour, Philippe essaie de maladroites modulations qui font mourir de rire son joyeux compagnon.

Ils sont sérieusement en retard sur le reste de la troupe.

Makubasi ne s'inquiète pas. De sa voix grave et rauque, il pousse un retentissant « Howahahaho » sur une gamme descendante. Les autres lui renvoient aussitôt son cri de ralliement.

L'expédition se rassemble et fait halte dans une petite clairière. Louis en profite pour distribuer des cigarettes. Quelle joie parmi notre petit monde ! Les femmes allument notre feu. Les brindilles enflammées servent d'allumettes. Depuis les enfants en âge de marcher, tout le clan Pygmée fume et jacasse.

Enfin, Faïzi, le chef de chasse, se lève. François l'imite, se donnant ainsi l'impression de participer au commandement. Pourquoi chaque chasseur groupe-t-il autour de lui sa femme et ses enfants ? Nous l'apprendrons bientôt.

La vraie chasse va commencer.

Silence ! Nous nous enfonçons dans le sous-bois extraordinairement dense par une sente animale que nous discernons à peine. Nos chasseurs avancent sans hésitation à travers les nœuds des lianes et le fouillis des branches.

Quel désavantage ici d'être grand ! Très gentiment, d'un geste adroit de coupe-coupe, nos guides dégagent le passage à hauteur de nos têtes.

Faïzi a repéré l'endroit propice. Alors commence la pose silencieuse des filets, longs d'environ vingt mètres. Le premier chasseur tend le sien au ras du sol et le fixe dans sa largeur, en l'accrochant à de menues branches. Les quinze autres placent les leurs à la suite, de manière à former une poche semi-circulaire d'environ trois cents mètres.

Vient alors le moment le plus palpitant. Les enfants, les femmes, avec leurs bébés sur les hanches, poursuivent le mouvement tournant puis commencent à se rabattre en agitant des branches. Tout à coup, elles poussent un cri horrible, le cri effrayant de la hyène.

Nous faisons bonne contenance, mais qui de nous n'a frémi ? Ces pauvres femmes, ces enfants n'ont pas d'armes. Qu'arriverait-il s'ils réveillaient un buffle ou un léopard ? Le drame, nous dira Mr. Putman, s'est produit bien des fois.

Le vacarme se rapproche. Un félin va peut-être bondir près de nous… À l'intérieur des filets, chaque chasseur brandit sa lance, prêt à frapper. Nous retenons notre respiration. Voici les femmes, toujours hurlantes, qui débouchent du premier buisson. Et puis… rien ! Premier essai sans résultat, sinon celui de nous avoir donné de fortes émotions.

Les chasseurs enroulent leurs filets avec la dextérité des pêcheurs bretons, et nous reprenons la marche.

Le fantaisiste Makubasi cherche quelque chose. Il avise le tronc d'un géant de la forêt, l'entaille au coupe-coupe. Une gomme poisseuse sourd lentement. Sans vergogne, le Pygmée ôte son pagne d'écorce, étale cette gomme sur les déchirures ainsi colmatées. Très fier de sa reprise, il nous sourit de toutes ses dents blanches et se rhabille lentement.

Bientôt Faïzi donne un ordre. La pose des filets recommence. Dans le grand silence de la forêt retentissent de nouveaux les affreux « Uou – wo, Uou – wo » qui hanteront nos cauchemars.

— C'est Avion qui a pris une biche bleue, crie de loin Janine.

Nous courons vers elle. Elle est désolée, prête à pleurer :

— Il vient de lui couper la gorge.

— Où te crois-tu, ma petite sœur ? lui demande Louis. Avion et ses pareils chassent pour avoir du « nyama », de la viande. Il ne leur suffit pas, comme à nous, d'aller chez le boucher du coin.

Et la chasse repart. Coup de filet après coup de filet, nous ramenons trois jeunes biches et un gros « boloko », une antilope fauve que les chasseurs ont bien voulu, à la prière de papa, ficeler vivante sur un pieu.

Excellente chasse pour nos petits amis. Ils reviennent au camp gaiement, en lançant de joyeuses tyroliennes aux échos de la forêt.

— Alors ? Alors ? questionne Luc venu à notre rencontre.

— Va dire à maman qu'il y aura un beau gigot pour le dîner.

La pauvre antilope ficelée, posée à terre, souffle bruyamment.

Luc et Alain la caressent avec compassion.

— Maman, l'antilope n'a pas l'air content.

— Pas content, la télope, reprend une petite voix.

— Oh ! c’est inhumain, proteste maman accourue. On ne peut pas laisser cette pauvre bête souffrir ainsi !

— Allons, les garçons, bâtissons un enclos douillet pour l’antilope, commande Louis.



Les regards ahuris des Bamboutis disent clairement : « Les madames Blanches ne comprennent rien à la chasse ! »

Pendant ce temps, les madames Pygmées accommodent le repas du soir. Elles entortillent de tout petits bouts de viande dans une feuille verte et les font cuire à l’étouffée dans la braise du foyer. Ne faut-il pas garder les meilleurs morceaux pour le « grand Noir », qui donnera en échange des bananes, du sel et de l’huile de palme ?

Les chasseurs pendent soigneusement leurs filets à des pieux verticaux, pour éviter qu’ils ne pourrissent.

Avec le soir vient le moment des loisirs.

Autour d’un grand feu d’amitié, le chœur des guerriers fait entendre en notre honneur de beaux chants graves, rythmés sur un tam-tam en peau de « boloko ».

— Que disent-ils, Pius ?

— Ils racontent la chasse à l’éléphant. Ils disent :

Nous sommes les petits chasseurs Bambouti.
Nous avons suivi le gros tembo dans la forêt.

Nous nous sommes glissés sous le ventre du gros tembo,
Et nous avons planté nos longues sagaies dans son ventre,
Et nous l'avons tué, le gros tembo,
Nous les petits chasseurs de la forêt.
Et il y avait beaucoup de viande.
Nous avons tant mangé que notre ventre était tout rond,
Et nous avons dansé toute la nuit pour que ça descende !

*
* *

Pius confie à papa qu'après le troisième jour de chasse une grande cérémonie aura lieu : un mariage !

Nous ne pouvons pas manquer cela. Quelle occasion inespérée de photos inédites ! Quelques largesses font aisément tolérer notre présence.

Toutes les femmes du clan depuis l'âge de treize ans, à l'exception de deux ou trois aïeules, se retirent dans la forêt pour se parer en grand mystère. Anne et Janine se livrent à mille suppositions.

— Elles vont revenir couronnées de fleurs.

— Elles se feront des pagnes de feuilles et des capes flottantes.

Pas du tout ! Elles ont simplement peint sur leurs visages des zébrures compliquées, faites avec un mélange de graisse végétale et de cendre. Philippe s'amuse de la déception de ses sœurs.

— Vous ne vous attendiez pas à ce que ces dames aiment l'art abstrait !

La cérémonie commence. Le chœur des femmes, conduisant la mariée avec une badine, fait plusieurs fois le tour de la clairière. Les attitudes, les chants, qui se terminent par des trémolos déchirants, donnent à cette simple marche un caractère solennel.

— Quel dommage que nous n'ayons pas un magnétophone, déplore papa.

Anne, notre musicienne, essaie de noter la mélodie, mais comment rendre le timbre de voix ?

Le jeune marié a construit une hutte toute neuve. Les femmes y mènent son épouse et déposent deux bûches symboliques du foyer. C'est fini ! Le clan tout entier se déchaîne en joyeux hurlements.

— Si tu veux une femme, explique Pius à Louis, tu donnes ta sœur.

— Et celui qui n'a pas de sœur ?

— Alors tu donnes une vache ou onze chèvres.

Évidemment, chez les Bambouti, il est avantageux d'avoir une sœur !

*

* *

Vers la fin de l’après-midi, une odeur pestilentielle se répand dans le camp. Yves, toujours curieux, en découvre l’origine.

— Vous voyez cette vieille femme ? Elle a trouvé que la chasse d’hier n’était pas assez bonne. Alors elle a ramené un boloko, mort depuis longtemps. Et savez-vous ce qu’on en fait ?… Maman, Jacqueline, écoutez bien la recette. Prenez un morceau d’antilope pourrie, bien grouillant de vers de préférence, et faites-le mijoter longtemps. Quand le bouillon…

— Oh ! le dégoûtant ! s’exclament nos demoiselles.

— « Tu manges la viande, tu manges pas l’odeur », m’a dit Pius.

Cette histoire ne nous met guère en appétit, mais hélas ! elle ne s’arrête pas là. Au milieu de la nuit, une agitation insolite nous réveille. Les Pygmées éparpillent des braises autour de leurs huttes, autour de notre tente. Que se passe-t-il ?

— Ils vont mettre le feu à la toile, dit papa.

— Alerte ! des fourmis ! crie Louis.

Nous nous levons tous, en hâte. Quel spectacle !

Des milliers, des millions de fourmis, attirées par l’odeur de l’antilope pourrie, se ruent vers le camp en un flot noir d’au moins cinquante centimètres de large, long serpent grouillant que rien n’arrête. La situation paraît désespérée. En tête et sur les flancs, les fourmis guerrières, géantes, armées de pinces d’un centimètre, précèdent la masse des minuscules mais redoutables fourmis rouges.

Déjà les petits s’affolent. Nous ne pouvons pas nous laisser dévorer vivants. Les braises des Pygmées s’éteignent. Il faut déloger en hâte. Mais que prendre ? qu’abandonner ? où aller ?

Papa, subitement, trouve une idée géniale :

— Les torches, vite !

Louis se précipite. Il allume une de ces torches au magnésium qui permettent d’éclairer les scènes filmées de nuit.

Victoire ! Le magnésium brûlant sème la stupeur et la mort parmi les assaillantes. L’attaque est stoppée. Le feu infernal remonte la colonne et provoque la débâcle de l’adversaire. Les Pygmées ne sont pas loin de penser que nous sommes des magiciens. Makubasi et Masimango, émerveillés, prennent chacun une torche et, avec des cris de joie, nous aident à griller les dernières récalcitrantes. L’alerte a été chaude !

*

* *

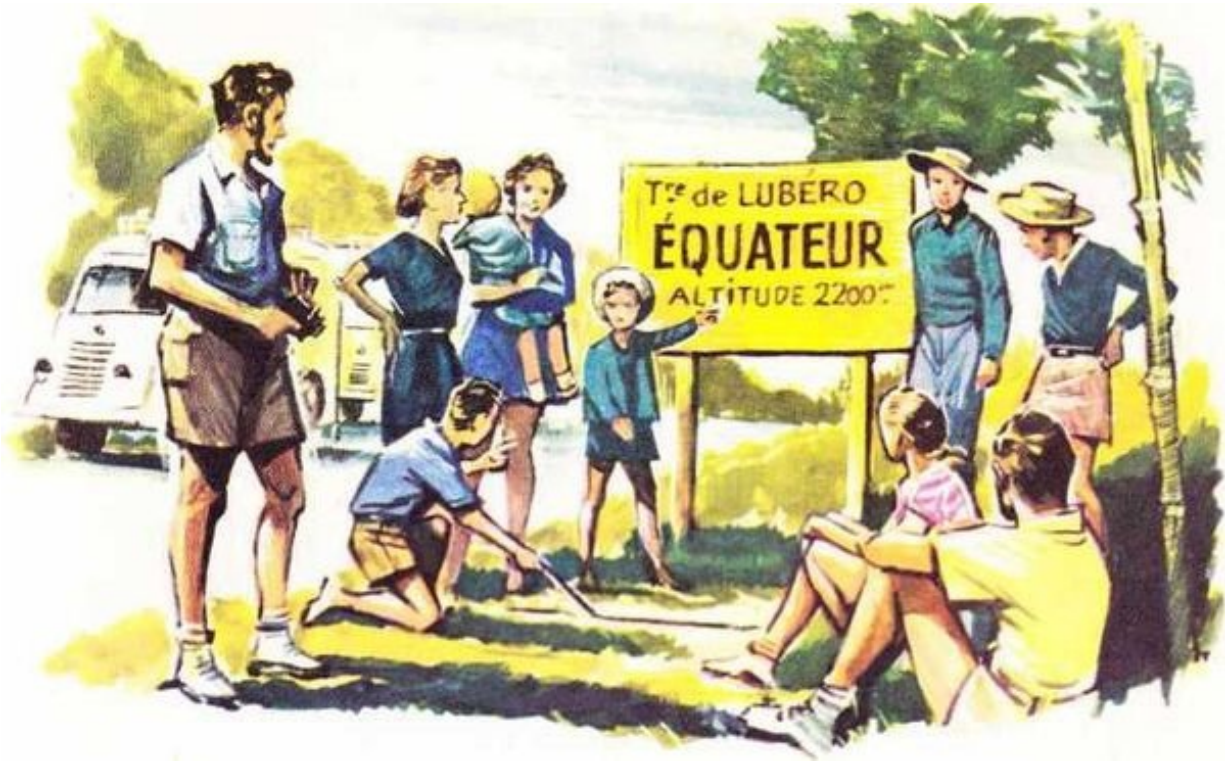
Avec cette nuit mouvementée s’achève notre séjour chez les Bambouti. Le moment des adieux est venu, moment d’émotion sincère : tout primitifs qu’ils soient, les Pygmées ont des cœurs d’hommes. Pour nous prouver leur attachement, ils tiennent à nous escorter, tous ensemble, jusqu’à nos voitures.

Adieu, chers petits amis de la forêt !

Déjà les portières claquent. Mais où sont Yves et François ?

Les voilà qui courent, les bras chargés d’arcs et de flèches qu’ils viennent d’échanger contre les piles électriques et une paire de lunettes de soleil sans verres.

Allons ! en route vers des horizons nouveaux et de nouvelles aventures !



CHAPITRE IX
L'ENCHANTEMENT DU KIVU

MAINTENANT nous partons pour le pays des gorilles, papa ?

— Oui, mon petit Luc. Mais ne t'attends pas à voir ces énormes singes. J'aurai moi-même de grandes difficultés à les approcher.

— Albert, je tremble à la pensée…

Maman est interrompue par des exclamations fusant des trois voitures. Qu'y a-t-il ?

— Regardez, là, sur la pancarte : « Kivu » !

— Kivu ! Le Paradis terrestre !

La piste grimpe. Les voitures peinent. Patience !

Peu à peu nous émergeons de la grande forêt et de sa pénombre verdâtre. L'horizon s'élargit, et tout à coup se découvre à nos yeux un paysage si frais, si riant, si lumineux, que nous sommes plongés dans le ravissement. Ces ondulations verdoyantes coupées de rivières, ces hauteurs couvertes de cultures en terrasses, ces vallées où l'on devine de riches plantations nous rappellent des régions connues.

— On se croirait en Suisse ! s'exclame Jacqueline.

— Oui, mais dans une Suisse plus éclatante et plus prospère, ajoute maman.

Et comme pour donner toute sa vérité à la comparaison, que voyons-nous ? Des vaches ! six belles hollandaises.

Nous nous extasions comme devant des animaux rarissimes.

— Enfin, dit maman, nous pourrons nous offrir du beurre frais et du bon lait. C'est merveilleux !

Nous reprenons la route. Le soleil disparaît derrière de gros nuages noirs. Soudain la tornade éclate. Attendons la fin du déluge, bien à l'abri dans nos camionnettes. La pluie tambourine sur les tôles ; elle nous assourdit, nous enveloppe d'un rideau liquide. Puis, aussi brusquement qu'elle s'est abattue, elle cesse de tomber et le ciel se dégage. Quelle n'est pas notre surprise en déchiffrant à quelques pas de nous :

ÉQUATEUR, ALTITUDE 2.200 MÈTRES

Yves saute de joie. Il court, suivi des petits jusqu'à la pancarte jaune. Les grands aussi viennent la voir de près. Philippe note sur son journal :

19 mai. – Date mémorable. Nous franchissons l'équateur.

Toute la famille se range sous l'inscription et prend la pose pour une belle photo-souvenir.

— J'ai trouvé un jeu, s'écrie Louis.

Avec un bâton, il trace un trait sur le sol, d'est en ouest.

— Luc, Alain, venez mettre un pied dans l'hémisphère nord et l'autre dans l'hémisphère sud.

Tous, riant comme des enfants, nous nous amusons à chevaucher la « ligne ».

— Ne nous attardons pas, interrompt papa. Il faudrait que nous terminions la route de montagne avant la nuit. Je crains qu'elle ne soit des plus accidentées.

Nous roulons tranquillement. Tiens ! Voilà un panneau de signalisation. Qu'annonce-t-il ? « Danger. Virages sur 118 kilomètres » !

Nous n'en croyons pas nos yeux. Pourtant, pas d'erreur ! Les trois chiffres y sont.

De lacet en lacet, la piste rouge sinue à travers des forêts où se mêlent, parmi les draperies de fougères arborescentes, les bambous, les eucalyptus et les mimosas.

Elle atteint enfin son point culminant.

Un panorama d'une splendeur et d'une luxuriance inexprimables se déploie alors devant nous. Carte en main, papa nous en explique l'architecture :

— À l'horizon, vous voyez la chaîne dentelée des monts Ruwenzori, couverts de neige.

— Altitude : 5.300 mètres, précise Philippe.

— Oh ! plus haut que le mont Blanc ?

— Eh oui, Luc. En Afrique plusieurs montagnes dépassent 5.000 mètres. Tu pourras raconter à tes petits camarades que tu as vu de la neige à l'équateur, ce qui les étonnera bien. Plus près de nous, les volcans du Kivu forment cette succession de pics aux flancs boisés.

— Ils sont en activité. Je vois une fumée légère au-dessus de celui de droite, dit Jacqueline. Quel est ce lac qui brille à nos pieds ?

— Le lac Édouard. Il appartient à la série des grands lacs africains.

Tout à coup, Yves, parti en exploration, accourt, rayonnant :

— Venez tous. J'ai découvert un tapis de fraises des bois.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la famille entière se retrouve à quatre pattes, picorant à qui mieux mieux les petites fraises, délicieusement parfumées.

*

* *

— Installez-vous aux « Eaux Chaudes » de Katana, sur le lac Kivu, nous conseille un ami belge.

Quel enchantement que de longer les rives du lac ! Sommes-nous à Annecy ? sur les bords de la Méditerranée ? Les eaux bleues, les villas coquettes, les jardins fleuris de roses et de canas, d'héliotropes, de géraniums nous le laisseraient croire. Mais ici règne un éternel été. La terre volcanique, riche et chaude, nourrit des bananeraies. Des plantations de quinquina, de thé et de café s'accrochent aux flancs des montagnes. Au-dessus la forêt reprend ses droits. Et dans la forêt, ne l'oublions pas, se cache le gorille.

Les « Eaux Chaudes » sont là, dans un fond de baie merveilleux. Nous y trouvons un « gîte d'étape » très convenable, avec vue sur le lac. Que souhaiter de plus parfait ? Toute la famille jouira d'une villégiature charmante, tandis que papa se trouvera à pied d'œuvre pour organiser son « expédition gorille ».

Si près du but de notre grand voyage, la fièvre de l'action le saisit. Il organise notre séjour et son travail.

— Pendant que j'irai à Bukavu(12), la capitale, chercher un guide et des renseignements, installez-vous le plus confortablement possible. Je prévois que nous resterons ici une quinzaine de jours. Janine, je te nomme directrice des études de tes petits frères.

— Alors, nous n'irons pas à la chasse avec toi ? demandent Yves et François, très dépités. Nous t'avons pourtant accompagné chez les Pygmées !

— J'ai dit NON. L'expédition présente trop de difficultés et de dangers.



Pagayer sur le lac Kivu est un enchantement !

Leurs voitures délestées, papa et Louis partent sur-le-champ pour Bukavu. Ne les suivons pas de garages en bureaux officiels ; reconnaissons les lieux.

D'une ancienne coulée de lave jaillit une source d'eau sulfureuse presque bouillante. Elle dévale la pente et se jette en cascade dans une petite crique sablonneuse. Anne y descend.

— Chic ! s'écrie-t-elle. La source réchauffe l'eau du lac à une température idéale. Nous pourrons prendre des bains chauds.

— Le soufre est excellent pour la peau, remarque maman. J'espère qu'il nous guérira de nos petits bobos et de nos piqûres d'insectes.

— Nous monterons les kayaks pour nous promener sur le lac, n'est-ce pas, Philippe ?

— Bien sûr ! et nous visiterons les îles.

Nous procédons à notre installation avec des rires et des chants. Janine s'absorbe dans un travail sérieux. Elle élabore l'emploi du temps de ses élèves :

MATIN :

8 heures : bain ; déjeuner.
9 heures : dictée ; problèmes.
11 heures : compte rendu des promenades.

APRÈS-MIDI :

14 heures : étude du milieu : promenades dans le pays ;
visites de fermes et plantations.

Yves lit par-dessus son épaule :

— Très bien ! Mais tu as oublié la récréation.

— Tu ne trouves pas que c'est une assez longue récréation que de se promener tous les après-midi ? Il vous suffira de bien écouter ce qu'on nous expliquera, de prendre quelques notes et de compléter vos collections.

— Bon ! ça peut aller.

*
* *

Le soir même, papa nous présente à M. Pierlot, un jeune ingénieur forestier, fort sympathique. Il connaît parfaitement la forêt à gorilles et il accepte de nous accompagner.

Dès l’aube suivante, il vient chercher papa, Louis et Philippe. Tous quatre entreprennent l’escalade du volcan Kahusi.

— Nous essaierons aujourd’hui de repérer la présence des gorilles, dit M. Pierlot. Vous vous familiariserez avec la végétation extraordinairement touffue de ce que nous appelons la forêt alpine équatoriale.

La piste étroite s’enfonce dans la verdure toujours plus dense. Les fougères arborescentes entravent la marche. Un léger coup de machette, et leurs tiges couvertes d’épines microscopiques s’effondrent. Il faut gagner la forêt de bambous. D’abord minces, les troncs lisses deviennent de plus en plus épais.

— Chut ! dit Pierlot. Prêtez l’oreille.

On entend des bruits de branches éclatées.

— Écoutez manger le gorille… Marchons avec précaution.

Encore quelques pas prudents. Un sourd grognement, suivi d’une galopade bruyante, marquent la colère d’un animal interrompu dans son repas. Louis se précipite, son appareil de photo à la main.

— Trop tard, il nous a éventés, dit Pierlot.

Et, ramassant des éclats de bambou, il ajoute :

— Regardez la trace de ses dents. Il casse les bambous et racle la pulpe intérieure. C’est sa nourriture préférée. Aussi, pour le trouver, cherchez le bambou, ou le mwamba, ce grand arbre dont la feuille ressemble à celle du marronnier ; le gorille se régale de son fruit, analogue à la galle du cyprès.

— Comment a-t-il pu casser ces bambous, hauts de vingt mètres ? demande Louis.

— Ses bras, aussi gros, je ne mens pas, que des cuisses d’homme, ont une force herculéenne. On a tué des gorilles d’une taille de deux mètres et pesant deux cents kilos. Croyez-moi, il ne faut pas plaisanter avec cet adversaire. Vous voyez cette énorme branche qui barre la piste ? C’est lui certainement qui l’a cassée sous son poids.

— Le suivons-nous ?

— C’est inutile, nous ne le rattraperions pas. Maintenant que vous savez qu’il y a ici des gorilles, je crois qu’il serait pour vous plus prudent et plus efficace d’engager une équipe de pisteurs indigènes. Les Pygmées sont fameux pour ce travail. Voulez-vous que je me charge d’en rassembler une douzaine ?

— Je vous en serais très obligé. Dites-leur bien que s’ils me permettent de filmer un gros gorille vivant, je leur donnerai… un bœuf !

— Un bœuf ? D’accord. Je suis sûr qu’ils accepteront.

*

* *

Où Pierlot a-t-il recruté son équipe ? Il arrive avec une douzaine de joyeux drilles à l'aspect le plus divertissant. Certains portent des vestes militaires en haillons, d'autres des tricots de corps de couleur indéfinissable ; il y en a même un, le dandy de la bande, qui a revêtu, malgré la chaleur, une capote de gros drap.

Ce sont à n'en pas douter de vrais chasseurs : ils tiennent tous à la main leur longue lance à la hampe souple et au fer bien affûté. Pierlot nous les présente :

— Voici Boulindi, le chef. Boulindi, montre ton bras gauche. Vous voyez ces deux cicatrices ? Un gorille l'a mordu quand il avait seize ans. Un de ses camarades l'a sauvé de justesse en plantant sa lance dans le ventre du singe. J'ai choisi Boulindi pour son expérience et sa prudence.

— Ce sont tous de vrais Bambouti ? demande papa.

— Je ne peux pas vous l'affirmer. Toutefois celui-ci, Djikouli, paraît de race pure.

En entendant son nom, un petit vieux tout ridé et couvert de poils gris s'avance, comique au possible sous sa perruque en peau de chat sauvage. Il mesure tout au plus un mètre trente. Voyant qu'on s'intéresse à lui, il improvise un air sur un instrument de musique bizarre, à dix touches. La musique inspire aussitôt à Niamikaba une gigue endiablée, qui nous fait rire aux éclats.

— Si vous voulez entretenir leurs bonnes dispositions, suggère Pierlot, il faudra leur faire des cadeaux. Vous n'avez pas un peu de sel et des vivres, même avancés ?

— Nous avons du pain sérieusement rassis et des cacahuètes.

— Épatant ! Vous allez voir ce que je leur ai apporté : un sac de farine de manioc et des os à moelle.

— Des os ? Vous croyez qu'ils vont les accepter ?

— Ah ! mon ami, mais c'est un régal pour eux ! Ne croyez pas que je les méprise. Je les considère comme les meilleurs chasseurs du pays, mais il faut bien admettre qu'ils n'ont pas le même goût que nous. Laissez-moi faire ; je vais leur parler dans leur langue.

» Vous, les petits Bambouti, vous êtes plus courageux que les grands Noirs. Vous seuls osez faire la guerre aux gorilles. Je vous ai choisis pour accompagner le grand Blanc. Mais il ne faudra pas tuer le gorille. Si vous montrez le gorille au grand Blanc, il vous donnera le bœuf bien gros avec beaucoup les os à moelle. Et pour vous montrer qu'il est bien votre ami, voici des cadeaux.

Louis étale le sac de farine de manioc, le sel, les cacahuètes, les tranches de pain rassis. Chaque nouveau lot est accueilli par des cris de joie. Lorsque Pierlot exhibe les os à moelle, la joie devient du délire.

Boulindi commence le partage des rations que les autres dévorent des yeux.

Chacun s’empare avec avidité de sa part. À pleines dents les Bambouti se mettent à ronger les os, à broyer les cartilages. Leurs visages expriment la plus parfaite jubilation.

Nous sommes stupéfaits.

— Maintenant je vous laisse avec eux. Vous pouvez être assurés de leur fidélité, nous dit Pierlot que son travail empêche de nous accompagner.

*

* *

Cette fois Jacqueline participe à l’expédition. Elle fera la cuisine au camp de base.

Nous embarquons nos douze pisteurs dans l’arrière d’une camionnette. Ils s’installent, ravis de cette promenade. Le trajet en voiture ne dure guère, heureusement !

— Impossible de douter que nos petits chasseurs ignorent l’usage de la savonnette, dit Jacqueline, le nez enfoui dans son mouchoir.

Nous montons entre des plantations de petits arbustes et des champs de grandes marguerites. Papa connaît ces plantes.

— Les arbustes sont des quinquinas, d’où l’on tire, entre autres produits pharmaceutiques, la précieuse quinine. Et ces belles fleurs, qui s’appellent des pyrèthres, séchées et pilées, donnent la poudre insecticide bien connue.

La route s’arrête brusquement. Nous sommes à deux mille mètres d’altitude.

— Maintenant, dit papa, il s’agit de monter tout notre matériel jusqu’à la plate-forme du Boukouloumissa, à deux mille quatre cents mètres. Vous vous sentez en forme ?… Bon ! Alors, en avant !

Les pisteurs connaissent le chemin. Jacqueline s’émerveille de trouver tant de fleurs ravissantes : des pervenches, des liserons violet vif au cœur brun et de grands genêts d’un or éclatant. Le pas rapide des chasseurs l’empêche de muser. D’ailleurs le sentier devient terriblement abrupt et son escalade exténuante.

Enfin nous atteignons la clairière indiquée par Pierlot. Nous montons aussitôt notre grande tente. Les Pygmées dressent une informe cabane de branchages à peine étanche. Ils n’ont pas l’idée d’y poser un toit de feuilles, comme le font si adroitement leurs frères de la forêt d’Ituri. Pour se protéger du froid, ils entretiennent un feu, toute la nuit, au centre même de la hutte.

Il est déjà tard. À six heures exactement, la nuit tombera. Le lac Kivu, à mille mètres au-dessous de nous, a cessé de briller. Des vagues de brume montent à l’assaut des montagnes. Un à un les pics environnants disparaissent. La nuit sera fraîche, mais nous avons nos duvets.



CHAPITRE X
À LA POURSUITE DES GORILLES

AUJOURD'HUI, l'« opération gorille » commence, nous dit papa au réveil.

On le devine bouillant d'impatience.

Le brouillard est encore très dense. Nos guides mettent peu d'empressement à quitter leur feu. Enfin nous nous mettons en route.

Jacqueline nous accompagne, portant nos casse-croûte. Nous marchons dans les nuages. Nous n'y voyons pas à quatre pas devant nous. L'humidité de toutes parts. Les hautes herbes gorgées d'eau nous mouillent jusqu'aux genoux.

Louis fraie le passage à coups de machette.

— Brrr ! tu m'inondes ! gémit la pauvre Jacqueline.

Elle vient de recevoir la douche qui dégringole d'un nœud de branches et de lianes énergiquement coupées.

— Premier temps de l'« opération gorille », dit Philippe ; exercice d'acrobatie pour sportifs entraînés.

C'est bien le dixième tronc qu'il nous faut enjamber. À l'aide des pieds et des mains, nous escaladons des raidillons de chèvres. Quand, suant et soufflant, nous

atteignons la crête, nous apercevons nos Pygmées, loin devant nous, au fond d'un ravin.

— Courage, descendons, c'est plus facile que de monter, dit papa.

Jacqueline et Louis ne sont pas de cet avis.

Après un creux, une nouvelle grimpette, puis un autre creux. Pendant ce jeu de montagnes russes, le soleil a percé la brume. Il commence à faire très chaud.

Nouvelle épreuve : nous devons traverser un marigot, un marais boueux où l'on risque d'enfoncer jusqu'à mi-jambe. Nos guides sautillent d'une touffe à l'autre. Les imiter n'est pas facile.

À peine sortons-nous de ce mauvais passage qu'éclate une vive discussion en tête de colonne. Tchérou montre une piste à gauche, Boulindi un chemin à droite. Il tient à la main un objet sombre qu'il vient de ramasser à terre.

— Une crotte de gorille, devine papa. La piste de droite a l'air bonne.

Il fait signe de continuer.

Alors Tchérou, furieux, saisit la crotte à pleines mains, la partage en deux sous le nez des pisteurs les plus proches, et les prend à témoin, non sans véhémentes explications. Nullement gênés, les Pygmées hument et donnent leur avis.

La discussion reprend avec feu. Tchérou insiste et montre trois doigts levés.

— J'ai compris, dit Louis. Il veut dire que la pièce à conviction date de trois jours. Faisons-lui confiance.

Et nous nous engageons à gauche, à la suite de Tchérou. Boulindi boude en queue.

Nous reprenons notre pénible marche. La boue glisse ; nous voudrions nous cramponner aux lianes, mais elles cèdent. Nous crispons nos muscles pour garder l'équilibre. Et toujours rien !

Où donc sont les gorilles ?

Tout à coup un rugissement de triomphe nous tire de notre découragement :

— Ngadgi ! Ngadgi ! (le gorille !) crie Tchérou.

Pour nous convaincre, il désigne du doigt, dans l'herbe, une preuve indiscutable. Tous les Pygmées opinent du chef. Nous sommes sur la bonne voie. Tchérou exulte.

Sans bruit, il nous entraîne à l'assaut des pentes. Les traces se multiplient. Pas de doute ! Toute une famille de gorilles est passée par là.

Essoufflés, nous décidons de faire une pause avant de nous engager dans une poursuite systématique.

— Que nous donnes-tu, Jacqueline ?

— Un sandwich et des dattes.

Nous engloutissons en un clin d'œil ce maigre repas.

Les pisteurs sortent de leur musette une boule de manioc. Comme cette nourriture compacte a sans doute du mal à passer, ils avisent des pousses d'orties, les arrachent à pleines mains, les portent à leur bouche et les mâchent, le plus naturellement du monde.

— Curieuse salade ! De quoi donc est fait leur tube digestif ? demande Jacqueline.

L'herbe irritante ne paraît nullement les incommoder.

On repart. Soudain Tchérou s'immobilise. D'un geste, il nous montre les gorilles, là, au-dessous de nous. En prêtant attention, nous entendons nettement les bruits de leurs pas.

Le regard tendu, papa cherche à discerner leurs formes dans le fouillis de verdure. Djikouli mime qu'ils se laissent glisser le long de la pente en fauchant des brassées d'herbes avec leurs longs bras.

Touchons-nous au but ? Allons-nous enfin les voir ? Le moment est émouvant. Ne perdons pas une minute. Papa fait signe à trois pisteurs de se décharger de leurs sacs pour avoir les mains libres. Ils assurent leurs lances dans leur poing droit.

— Philippe et Jacqueline, restez à l'arrière. Je passe devant avec Louis pour essayer de filmer, chuchote papa.

Aussi vite, aussi silencieusement que possible, nous dévalons la pente. Nous nous engageons sous de véritables tunnels de verdure, à quatre pattes comme les gorilles eux-mêmes. Jamais un animal de leur taille n'aurait pu passer par là debout.

Au fond du vallon où nous sommes arrivés en autant de glissades que de pas, nous nous apprêtons à traverser un torrent, par de petits sauts, de pierre en pierre.

Alors, tout près de nous, éclate une sorte d'aboiement forcené qui nous cloue sur place.

Le cri terrifiant grandit, se prolonge, se répercute aux échos du vallon. Puis nous entendons un grand vacarme de branches cassées, un tintamarre d'éclats de voix.

Tout cela ne dure que quelques secondes. Dans un galop effréné, nos guides nous entraînent à travers les broussailles qui griffent, les branchages qui giflent. Nous grimpons jusqu'au sommet du versant opposé où se trouve déjà l'avant-garde.

— Où est-il ? Que s'est-il passé au juste ? demande Philippe, haletant.

— Nous n'avons rien vu de plus que vous, répond Louis. Quand ils ont entendu ce cri, si près, les premiers pisteurs ont levé leur lance. Il n'y avait plus rien que des branches qui se balançaient encore.

Nous sommes à peine remis de notre émotion que papa, intrépide, essaie de

faire comprendre à Tchérou :

— Vite, vite, il faut les suivre.

Mais le Pygmée secoue obstinément la tête :

— Kesho ! Kesho ! (Demain !)

Pourquoi s'arrêter là ? Par une mimique expressive, les petits hommes nous éclairent sur la tactique habituelle des gorilles. M. Pierlot devait nous confirmer plus tard que nous l'avions justement interprétée. Pendant que les femelles et les jeunes mangent tranquillement, le gros mâle se poste en guetteur, à la fourche d'un arbre. Si un ennemi survient, il le laisse approcher, puis lui lance à bout portant son cri terrible. Sûr de provoquer l'effroi, il peut ensuite s'enfuir en protégeant la retraite de sa famille.

— Notre chance de la journée est passée, constate papa avec mélancolie. Nos adversaires sont en éveil. Demain nous ferons une nouvelle tentative.

Jacqueline avoue qu'elle n'en peut plus. Évidemment la poursuite des gorilles n'est pas un sport pour les jeunes filles.

Tandis que nous rentrons au camp de base, papa dit à Louis :

— Je crois qu'il vaut mieux que tu raccompagnes ta sœur aux Eaux Chaudes.

Jacqueline acquiesce et papa continue :

— Tu en profiteras pour nous rapporter des provisions et pour demander à Pierlot des sacs à pommes de terre. Il m'en avait proposé pour faire des couvertures aux Pygmées. Ces malheureux n'ont rien pour se coucher ni pour se protéger de la brume.

Ainsi donc papa et Philippe seuls campent au Boukouloumissa.

— Bilan de la journée ? dit papa. Rien pour mes photographies. Des images sonores cependant : le cri du gorille et sa fuite fracassante.

— C'est quelque chose ! estime Philippe, encore troublé par les émotions de la journée.

De la hutte des pisteurs s'élève dans la nuit une voix lancinante qui débite interminablement d'étranges litanies. Leurs vertus magiques rendront-elles plus fructueuse l'expédition prochaine ?

*

* *

Au deuxième jour, les débuts de l'« opération gorille » se présentent très bien. Nous connaissons la route. Nos Pygmées marchent avec entrain.

Nous trouvons les nids de la nuit abandonnés par l'animal nomade.

— Mtoto ! (Petit !)

Les pisteurs montrent des amas de branchages perchés à huit mètres de haut.

C’est là qu’ont couché les jeunes. Ils étaient six.



— Les gorilles sont vraiment des bêtes évoluées, dit papa. Ils ne dorment jamais à terre. Comment s’y prennent-ils, pour construire leurs nids ?

Il est facile de s’en rendre compte. Les vieux se sont installés à un mètre du sol. Chaque animal choisit la fourche d’un arbre. Il courbe vers elle les branches flexibles des arbres voisins. Après les avoir grossièrement entrelacées, il entasse des feuilles et des broussailles sèches sur cette sorte de hamac.

— Il doit dormir roulé en boule ; le creux l’indique, remarque Philippe.

Papa prend des vues très satisfaisantes. Il récolte même quelques poils noirs qu’il garde précieusement, puis donne le signal de remise en route.

— Dépêchons-nous. Ils ont plusieurs heures d’avance sur nous.

Quelques centaines de mètres plus loin, la piste rencontre une large allée.

— Tembo ! (Les éléphants !)

— En effet ! constate papa. Regarde, Philippe, les énormes marches qu’ils ont creusées avec leurs pieds. Voilà qui va singulièrement faciliter notre marche. Vite, gagnons du temps.

Hélas ! la belle allée ne dure guère. Il faut de nouveau percer son chemin à travers les taillis.

Des cris de joie éclatent en tête. Qu’arrive-t-il ? Les gorilles sont-ils en vue ?

— Boloko ! Boloko ! (Une antilope !) crie Djikouli.

Il vient de découvrir une antilope prise dans un piège de lianes.

— Ico Nyama ! Ico Mzouri ! (C’est de la viande, c’est bon !)

— Ngadgi, Ngadgi, et les gorilles ? répète papa sur un ton pressant.

Il s’aperçoit bien vite qu’il n’y a rien à faire. Les pisteurs montrent avec indignation leur ventre creux. Ils palabrent pour nous démontrer qu’il faut absolument manger le « boloko » tout de suite.

Résigné, papa dit :

— Après tout, une pause ne nous fera pas de mal. D’ailleurs je commence à désespérer de rattraper nos gorilles.

À la première clairière, les Pygmées organisent leur festin. Sous l’œil attentif de ses compagnons, Djikouli dépèce le « boloko » en douze parts. Il les distribue sans doute avec équité, car on n’entend aucune protestation. Nos chasseurs allument un feu où chacun fait griller son morceau de viande. Ils n’attendent pas qu’elle soit cuite. Ils la déchirent à belles dents, encore rouge. Repus, ils gardent le reste, en provision, dans leur musette.

Nous avons bénéficié du spectacle et des odeurs.

Et voici que Boulindi arrive, avec une trouvaille. Il a déterré, sous une souche, une ruche primitive où tout se trouve mélangé dans une pâte grouillante, la cire, le miel et les abeilles. Elle appartient à une espèce qui ne construit pas de ruche véritable. Boulindi, avec un air béat de délectation, avale cire, miel… et abeilles. Celles-ci s’échappent comme elles peuvent, toutes poisseuses ; elles lui courent sur la figure, sans que le petit homme cesse de sourire.

La caméra enregistre les moindres détails de cette scène peu banale.

*
* *

Nous reprenons la piste sans conviction.

Alerte ! La main levée de Niamikaba montre une branche haute qui bouge sous le poids d’un animal. Serait-ce un gorille ? Nous braquons nos appareils aussitôt.

Mais Tchérou secoue la tête.

— Sukumutu, mtoto sukumutu (un petit chimpanzé).

Papa ne cache pas sa déception. Pour réveiller le zèle un peu défaillant des pisteurs, il répète d’une voix décidée :

— Ico Ngadgi, ico Nkombé. (S’il y a un gorille, il y a un bœuf.)

Et pour rendre cette promesse plus alléchante, nous faisons mine de ronger avec délices un gros os à moelle.

Ce langage est compris de tous. Un moment après, par un heureux hasard, nous croisons une piste fraîche.

La marche forcée reprend avec une ardeur nouvelle. Nos appareils prêts à fonctionner, nous entendons des craquements de branches.

— Là, Philippe !

Papa vient d'apercevoir entre les arbres, pendant la durée d'un éclair, un énorme quadrupède noir. Spectacle infilmable, hélas !

Nous comprenons que c'était une femelle. Nous la suivons avec précaution. À peine atteignons-nous la crête où elle a disparu que le gros mâle d'arrière-garde pousse son sinistre aboiement. La famille entière s'enfuit dans un grand bruissement de feuilles.

Nos chasseurs rabaissent les lances qu'ils brandissaient, menaçantes. Pour aujourd'hui encore tout est fini.

Il est cinq heures. Allons-nous rentrer de nuit et abandonner la piste ? Les Pygmées sont divisés :

— Kesho ! (Demain !) disent ceux qui veulent retourner à leur village.

Papa s'impatiente. Si près du but, il n'entend pas compromettre ses chances.

— Kesho Hapana Ngadgi, Hapana Nkombé. (Demain pas de gorille, pas de bœuf.)

Il ne plaisante pas. Tchérou le sent. Il se range à son avis. Nous décidons de passer la nuit sur place.

Presque aussi démunis que nos compagnons, nous cherchons abri sous un arbre au feuillage épais. Quelques brassées de fougères nous feront un excellent matelas. Nous entretiendrons un feu toute la nuit. Pour dîner, nous partageons une part de fromage et notre dernière orange.

— Que dis-tu ce soir du bilan de la journée, papa ? Moi, je n'ai pas vu le gorille, mais toi, tu l'as vu. Tu as déjà recueilli un précieux documentaire sur son habitat.

— Oui, le décor est planté, mais l'acteur principal manque.

Grillés du côté du feu, gelés de l'autre, nous cherchons, sans la trouver, une position convenable pour nous endormir. Et voilà que, sous notre *nez*, les Pygmées imaginent de boucaner les entrailles de l'antilope. Quelle atroce puanteur !

Ils festoient joyeusement pendant une bonne partie de la nuit.

Fatigués, courbaturés, incommodés par le bruit et par l'odeur, nous cherchons vainement le sommeil.

Oh ! l'inoubliable bivouac !

*

* *

— Comment te sens-tu, Philippe, pour le troisième épisode de l'« opération gorille » ?

— Tout à fait en forme, papa.

— C’est parfait. Nos chasseurs me paraissent aussi très bien disposés, après avoir ainsi fait bombance.

Les traces sont visibles, nous n’avons qu’à les suivre. À huit heures, nous débusquons la famille gorille de ses nids.

Pour mieux cerner l’adversaire, notre colonne s’étend en ordre dispersé, dans un sous-bois touffu, à flanc de coteau. Soudain, alors que nous les croyons beaucoup plus loin, les gorilles manifestent par des grognements qu’ils ont éventé notre présence.

Au lieu de fuir, un gros mâle surgit d’un buisson et, courant sur ses quatre mains, fonce dans notre direction.



Nous avons à peine le temps d’entrevoir une boule sombre et velue, qui passe à cinq mètres de nous et dévale la pente à toute vitesse. Le bruit sourd d’une chute est suivi d’une plainte stridente.

— C’est un de nos hommes qui a crié. Quelqu’un est blessé, dit papa. Courons à son secours.

Nous trouvons Dindéré à terre, grimaçant de douleur et tenant dans ses mains sa jambe ouverte sur quinze centimètres. Le gorille l’a trouvé sur son passage ; dans son affolement, il l’a bousculé, renversé et il lui a donné un coup de crocs dans la cuisse.

— Vite, Philippe. Prends la pharmacie, dans la musette.

Papa nettoie la blessure. Nous déroulons toutes nos bandes pour faire un pansement. Et maintenant, vite, au prochain village. Il n'est plus question de poursuivre les singes.

Dindéré refuse qu'on l'aide. S'appuyant sur deux lances, il va marcher quatre heures durant dans la forêt jusqu'à la voiture. Ce retour interminable ne lui arrache ni un gémissement ni une plainte.

Transporté à l'hôpital de Katana, il y est admis immédiatement. Le chirurgien de service nous rassure sur son sort :

— On va vous le recoudre proprement. Il trottera dans huit jours. Soyez tranquilles.

Assez abattus, nous regagnons le camp des Eaux Chaudes, sans oser parler du bilan de la journée.

*

* *

À notre mine, la famille pressent de mauvaises nouvelles. Papa fait un récit laconique du drame. Maman décide d'apporter chaque jour des douceurs au blessé, jusqu'à sa sortie de l'hôpital.

— Vous n'allez pas continuer, maintenant, j'espère ? demande-t-elle.

— Mais si, répond papa. Nous sommes tout près de la réussite. Je veux filmer les gorilles, et j'y réussirai ! Je repars demain matin avec Pierlot. Qui m'accompagne ?

Philippe se récuse. Le lendemain, tandis que les chasseurs d'images battent la forêt, il goûte avec Anne et Janine le charme d'une promenade en kayak sur les eaux calmes du lac.

— Vois-tu là-bas, cette grande ferme ? Nous y sommes allés, dit Anne, pour acheter des légumes et des fruits. Le propriétaire nous a fait visiter ses jardins. Tous les fruits, tous les légumes, toutes les fleurs que tu peux imaginer y poussent à profusion.

— Il nous a permis de manger autant de fraises que nous voulions, ajoute Janine en souriant à cet agréable souvenir.

— Veinards ! Moi, pendant ce temps, je me nourrissais d'insipide corned-beef accompagné du parfum de l'antilope pourrie, vous vous rappelez mon histoire ?

Le long des rives, les villas se nichent parmi les fleurs. Un nectarin effleure l'eau de son aile bleue. L'oiseau cardinal, tête rouge et corps noir, se balance au plumet d'un roseau « matété ».

— Quel enchantement et quel repos, soupire Philippe qui ne parvient pas à chasser le souvenir obsédant de l'aboiement du gorille.

Les heures s’écoulent dans la douceur. Il est temps de rentrer.

Une pétarade bien connue s’approche du camp. Comment ? la camionnette est déjà de retour ?

Papa et Louis en descendent, rayonnants. Les promeneurs se hâtent. Ils arrivent pour entendre :

— Ça y est ! On l’a eu !

— Qui ? Quoi ?

— Le gorille, bien sûr ! Un énorme gorille, dans un arbre.

Et Louis, tout heureux, raconte :

— Nous marchions sans même retrouver la piste. Le découragement gagnait la troupe. Et tout à coup, des traces manifestent la présence proche du singe. Il ne s’agit pas de laisser passer notre chance.

» Le vent nous favorise. À pas de loup, nous avançons, retenant notre souffle. Je lève la tête. Qu’est-ce que je vois ? Un énorme gorille, assis sur une maîtresse branche. Vite, je touche le bras de papa et je lui fais signe.

» Absolument ahuri, l’animal, qui ne nous avait pas entendus venir, nous fixe un instant, grogne, se lève et, en trois bonds, saute au sol avec un air courroucé. C’était un vieux, à en juger par sa tête grise.

— Vous n’avez pas eu peur ?

— Tout s’est passé si rapidement ! Pierlot, d’un coup d’œil, a compris la situation. Par crainte d’une réaction dangereuse de la bête, il tire en l’air. Les pisteurs s’agitent à grands cris. J’allume deux torches au magnésium qui font un bruit de tonnerre. Une vraie fête foraine ! L’« homme des bois » a été tellement effrayé qu’il est parti dans un grand fracas de branches, sans penser à pousser son hurlement !

— Papa, tu as dû réussir une fameuse photo !

— Je l’espère. L’opération m’a coûté un bœuf ; mais je ne le regrette pas.

— Un bœuf ?

— Oui. J’avais promis cette récompense aux Pygmées. Ils la méritent.

— Il était très gros, papa, ton gorille ? demande Luc.

— Oui, très grand et très gros. Il pouvait avoir un mètre quatre-vingts, n’est-ce pas, Louis ? Mais ce qui m’a surtout impressionné, c’est son torse, terriblement développé.

— Et ses longs bras noirs ! ajoute Louis. Des biceps plus gros que ma cuisse. En proportion, ses pattes arrière m’ont paru petites.

— Il m’a laissé une impression d’extraordinaire puissance, vraiment ; je crois que cet animal redoutable, cet « homme sauvage de la forêt », comme disent les Pygmées, nous aura donné les plus fortes émotions de notre voyage.

— Oh ! oui ! acquiescent Louis, Philippe et Jacqueline, d’un ton convaincu.

— Vas-tu te reposer un peu, maintenant ? demande maman. Le séjour ici est délicieux.

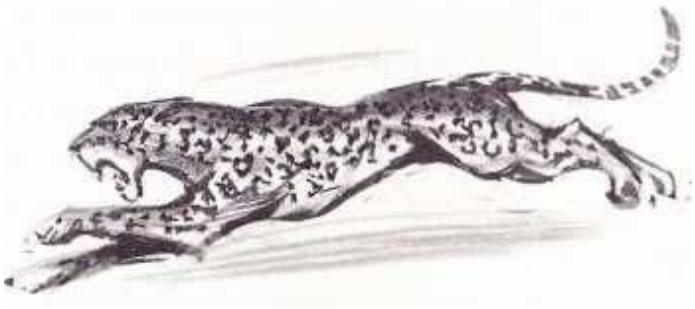
— Oui. J’ai d’ailleurs de nombreuses affaires à régler à Costermansville. Après, je pense changer de secteur et entreprendre un travail plus facile. Que diriez-vous si nous allions visiter les grandes réserves d’animaux sauvages ? Le parc national Albert est tout près.

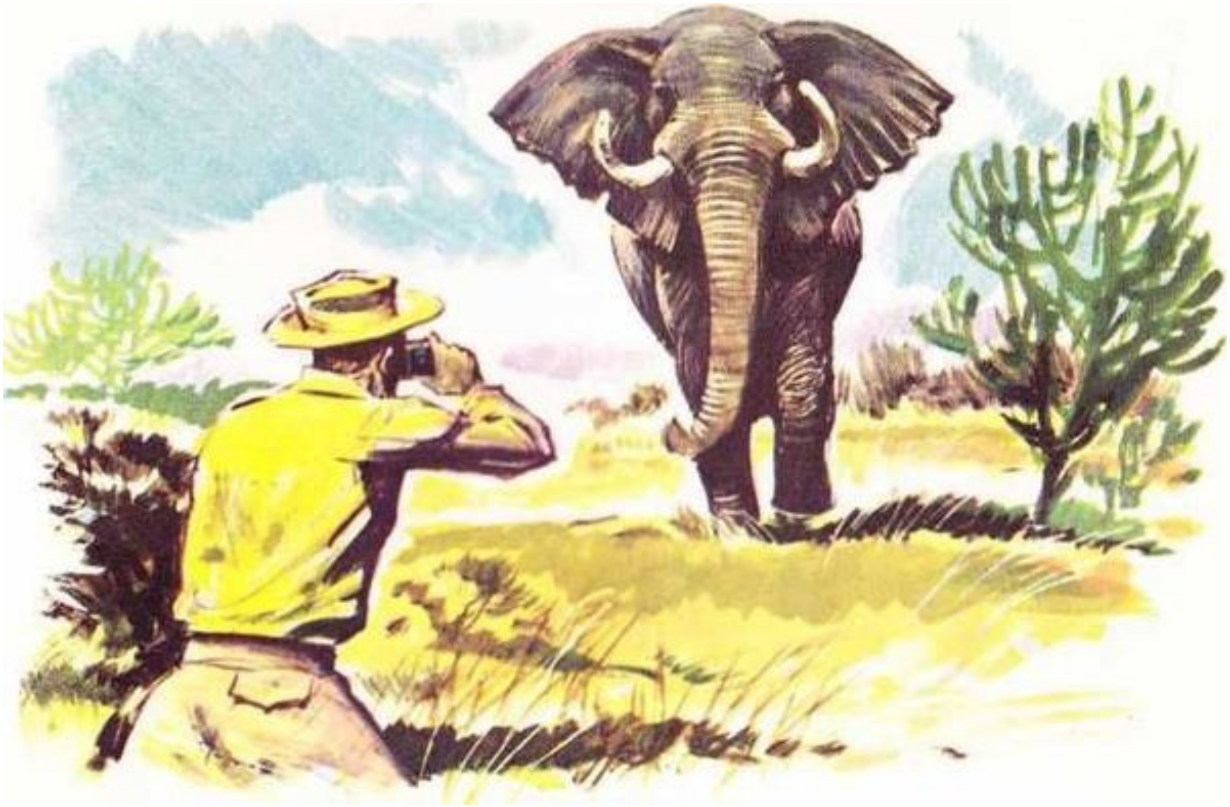
— Oui ! Oui ! crient les petits en sautant de joie.

— Est-ce qu’on verra des lions ?

— Certainement, mes enfants, et bien d’autres bêtes.

Alors, c’est décidé : prochain objectif, les grands fauves !





CHAPITRE XI
DANS L'INTIMITÉ DES GRANDS FAUVES

AH OUI ! Nous les avons bien employés, ces derniers jours passés au bord du lac Kivu ! Kayaks et voitures n'ont cessé de circuler selon le plaisir ou les besoins de chacun. N'avions-nous pas encore à explorer le lac et ses îles, à pénétrer dans le territoire voisin de Ruanda-Urundi, d'où Yves voulait rapporter une série de timbres, à jeter un coup d'œil sur l'immense lac Tanganyika, long de huit cents kilomètres ?

Papa, toujours d'une activité trépidante, a mené à bien ses prises de vues de paysages, l'organisation d'une conférence à Costermansville, les visites à ses nombreux amis et les démarches relatives à notre retour.

Un soir, il nous annonce :

— Mes enfants, il faut, hélas ! songer à revenir. Nous n'irons pas plus au sud. J'ai retenu des places sur un bateau hollandais, le *Boschfontein.* Nous embarquerons pour Gênes le 31 juillet, à Mombasa, sur l'océan Indien.

— Chic ! encore un mois et demi de camping ! s'écrie François.

— Quand nous rentrerons, les grandes vacances seront à peine commencées ! ajoute Yves.

Tout le monde se précipite sur l'atlas de Janine. Papa indique l'itinéraire que nous suivrons dans les territoires britanniques de l'Uganda et du Kenya.

— Demain, pour la première fois depuis notre départ, cap au nord, messieurs les chauffeurs.

Quelle curieuse impression de revoir des paysages connus au lieu d'aller sans cesse à la découverte !

*

* *

Anne reconnaît un gîte d'étape ; Janine rappelle une aventure. Les petits ne pensent qu'aux bêtes qu'ils vont bientôt voir en liberté.

— Un parc national, c'est un grand « zoo », explique François à Luc.

Protestation unanime des grands ! Une vive discussion s'engage pour faire comprendre aux jeunes la différence entre un parc artificiel, où l'on tient en captivité des bêtes de pays différents, où on les soigne, les nourrit, et les « réserves », où les animaux d'une vaste région vivent librement dans leur cadre naturel, au risque de s'entre-dévorer.

— Vos explications sont très justes, mais as-tu compris quelque chose, Luc ? demande maman.

Et comme le petit hésite à répondre, papa reprend :

— Le parc national Albert que nous allons visiter est si grand qu'il nous faudrait une bonne demi-journée d'auto pour le traverser. Les bêtes sauvages y sont chez elles. Comme il est interdit de les chasser ou de leur faire du mal, elles n'ont pas peur des hommes. Tu verras, elles s'approcheront de nous, je pourrai les filmer.

— Et si un lion nous court après ? demande Luc, peu rassuré.

— Tu n'auras qu'à crier : « Hou ! Hou ! » pour lui faire peur, répond Yves, moqueur.

Luc allait se vexer quand, selon la coutume de ces pays déserts, nous nous arrêtons à la rencontre d'une puissante voiture américaine conduite par un chauffeur noir à casquette. Un gros monsieur en short descend et se penche à notre portière :

— Bonjour, tout le monde. Je vais à Bukavu, et vous ?

— Nous en venons. Nous désirons visiter le parc Albert.

— Bravo ! C'est le plus beau parc de toute l'Afrique, savez-vous ? Mais attention : il y a huit jours un buffle a encorné un cantonnier indigène. Restez bien dans vos voitures, donc, hein ?

Luc frissonne.

— Méfiez-vous si vous roulez la nuit. Un hippopotame de la rivière Rutshuru n’aime pas les phares. Il guette au bord de la route, et il charge les automobilistes. Amusant, hein ?

Un échange de bons souhaits, et les voitures reprennent leur chemin. Luc cette fois meurt de peur. Qui oserait dire qu’il est le seul à ne pas se sentir à l’aise ?

*

* *

« Parc Albert. Défense de quitter la route. »

Nous y voilà. Tout le monde ouvre ses yeux bien grands, même Luc, blotti contre maman. Sur la savane grillée de chaleur pèse une brume épaisse. Toute vie semble éteinte.

Quelle déception ! Pour nous distraire, maman nous offre un casse-croûte. Nous le prenons en nous dégourdissant un peu les jambes, sur la piste même, selon les règlements.

— Au « zoo », au moins, il y a des bêtes, déclare François.

Cependant papa, l’air attentif, s’avance de quelques pas. On entend :

— Yves, apporte-moi vite un monoculaire.

Il l’ajuste à son œil, puis se retournant vers nous :

— C’est bien ce que je pensais : un éléphant assis, là-bas, sous l’euphorbe candélabre.

— Où, papa ? montre ! Prête-moi le monoculaire.

— Non, à moi ! à moi !

— « Notre » premier éléphant ! Il faut bien que nous le voyions tous.

Ceci dit, Jacqueline s’empare de l’instrument.

— Une idée, dit Louis. Montons sur le toit des camionnettes, nous verrons mieux.

En trente secondes, les uns tirant les autres, nous nous retrouvons tous les onze sur les toits, sans oublier Alain qui réclame les « bêbêtes ».

De notre belvédère nous assistons au réveil de la savane. Leur sieste terminée, les bêtes vont chasser, boire ou se promener.

— Des buffles arrivent sur la gauche, signale papa.

— Pourvu qu’ils ne s’attaquent pas à nos voitures !

Ils traversent tranquillement la piste pour aller se vautrer dans une mare boueuse.

— Un défilé d’antilopes ! Quelle est cette espèce aux pattes de derrière courtes ?

— Des bubales, répond papa. « Notre » éléphant ne bouge pas. Descendons et repartons. Je voudrais que nous installions notre camp à la Ruindi avant ce soir.

La route nous offre un spectacle continu. Nous ne comptons plus les antilopes qui détalent à notre approche, ni les singes cynocéphales qui nous lancent des aboiements injurieux.

D'arrêt-photo en arrêt-cinéma nous parvenons au village de gardes de la Ruindi. Il est enclavé dans la réserve. Le patron de l'hôtel pour touristes, au vu de l'autorisation spéciale délivrée par le conservateur du parc, consent à nous indiquer un emplacement de camping.

— Tenez, vous serez très bien là, derrière ces haies. Mais je tiens à vous prévenir : il y a quelques serpents-minute par ici. Inspectez bien le sol et faites du bruit. Ils se sauveront certainement…

Et le brave homme nous laisse à nos réflexions. Non ! il a encore oublié une recommandation :

— Au fait, ajoute-t-il avec un sourire malin, vous n'avez pas peur d'être dérangés par les éléphants ou par les buffles ? Si vous avez leur visite, ne bougez pas ! Ils ne vous feront rien. Allez, dormez tranquilles.

L'inquiétude se lit sur nos visages. Les demoiselles et maman elle-même regardent avec quelque envie du côté des cases aux murs protecteurs. Mais papa remonte notre moral :

— Écoutez, mes enfants, il ne faut pas exagérer le danger. Pour vous rassurer, nous prendrons des précautions extraordinaires.

Et nous voilà dressant un véritable fortin. À l'intérieur du carré formé par trois voitures et un mur de cantines, nous dressons une seule tente. Dans les camionnettes, partiellement vidées, nous réussissons à caser cinq lits, pour les défenseurs du groupe.

Luc refuse obstinément de s'aventurer hors de sa voiture.

— Allons ! mon petit, viens manger, lui dit maman de sa voix la plus persuasive.

Rien n'y fait. Jacqueline devra lui apporter son repas.

Dire que nous nous couchons dans la plus sereine quiétude serait exagéré. Et nous ne savions pas quelle nuit palpitante nous attendait !



Vers minuit, Philippe croit entendre des souffles puissants. Intrigué, il se glisse avec précaution jusqu'au coin de la haie. Il passe la tête au-dessus du feuillage et recule précipitamment. À trois mètres



de lui, un buffle aux cornes acérées renifle avec bruit.

Sans demander son reste, notre curieux regagne l'abri du fortin. Les battements de son cœur un peu calmés, il souffle à l'oreille de Louis :

— Écoute ! un buffle nous rend visite.

— Hein ? Tu en es sûr ?

Prudemment, les deux frères se postent à une trouée de la haie. Le buffle est toujours là. Il broute paisiblement, puis s'en va, comme il était venu.

— Demain, les autres diront que nous avons rêvé !

Peut-être que non. Une heure plus tard, un vacarme de branches brisées réveille en sursaut une bonne partie de la famille.

— Ça y est ! Nous sommes attaqués ! dit Janine, résignée.

Ceux qui couchent dans les voitures épient aux fenêtres. Ils aperçoivent une masse ronde qui se déplace le long de la haie : un éléphant !

Avec sa trompe, il arrache les branches. On l'entend mastiquer lentement. Il n'est bientôt plus qu'à quatre mètres des voitures.

Il se rapproche. Oh ! sa longue trompe traverse le mur de verdure. Un pas de plus, et elle va toucher une vitre…

Ah ! respirons… Le pachyderme, impassible, s'éloigne lourdement en continuant son repas de citrons sauvages.

Au cours de cette nuit agitée, aucun des grands n'a beaucoup dormi. Mais les petits ne se sont même pas réveillés. De bon matin, ils s'ébattent autour du

camp. Papa sonne le rappel. Embarquons-nous pour le premier circuit classique de la Ruindi.

*
* *

Nous partons dans une seule voiture, emmenant le guide indigène chargé de nous piloter. Il est magnifique, avec son costume vert bouteille à culotte courte.

Moyennant péage, on nous ouvre la barrière ; et, par des pistes étroites, nous nous engageons dans le royaume des animaux.

Chaque tournant réserve une surprise.

Un serpent traverse la route comme une flèche. Quatre antilopes dressent les oreilles et s'enfuient. Une volée de francolins s'enlève en froufroutant. Ils sont salués par des cris, des exclamations, des battements de mains.

— On se croirait au cinéma ! s'exclame François.

— C'est beaucoup mieux ! C'est vivant ! corrige Yves.

Voilà qui intéresse davantage papa : sur la savane sèche s'avance un grand troupeau de buffles. Notre guide nous fait signe d'engager la voiture parmi les herbes, en contournant les buissons.

Intrigués par le bruit du moteur sur leur terrain, les buffles lèvent la tête et nous regardent de leurs yeux inexpressifs. Nous nous rapprochons encore. Quand nous sommes tout près, ils amorcent un temps de galop qui met en valeur leurs muscles magnifiques. L'air blasé, ils s'arrêtent cinquante mètres plus loin et recommencent à ruminer en paix.

— Je n'en reviens pas ! dit papa. Quand je pense qu'en A.E.F. nous les considérons comme des adversaires très dangereux ! Ceux-là sont aussi calmes que des vaches !

— Si on essayait de les traire ? propose François.

— Essaie toujours de les approcher à pied, répond ironiquement papa. Ils sont habitués aux voitures ; ils les prennent sans doute pour des bêtes de métal, mais l'homme reste leur ennemi.

— Tu les avais en pleine lumière, papa.

— Oui, leur course sera très intéressante « au ralenti ». Mais je suis venu pour filmer des éléphants.

Alors, se tournant vers le guide :

— Tembo ico ? (Il y a des éléphants ?)

— Ndyo, bwana. (Oui, monsieur.)

Et nous prenons une nouvelle direction.

*

* *

Aucune bête ne se montre. Le guide scrute la brousse. Il nous annonce enfin :

— Tembo inné ! (Quatre éléphants.)

D'imposantes masses grises émergent en effet des herbes jaunes. Nous nous approchons à distance raisonnable pour ne pas éveiller leur attention.

— Cinq, six, sept, huit éléphants ! compte Yves, ravi.

Quelle aubaine pour papa ! Il va pouvoir saisir les gestes familiers de toute une famille. Mais, à deux cents mètres, il se trouve trop loin. Sous l'œil désapprobateur du guide, il s'avance doucement. Nous le suivons des yeux, tout en observant les bêtes.

— Oh ! comme le petit est mignon ! s'exclame Luc. Tu le vois, maman ?

La mère ramène le bébé éléphant vers elle d'un mouvement protecteur de la trompe.

— Ils sont attendrissants, dit maman, émue.

— Et ces deux-là, qui se disent bonjour !

Anne signale ainsi un mâle porteur de grosses défenses et une femelle reconnaissable à ses pointes plus fines.

— Qu'ils ont donc de bonnes manières !

Ils se saluent, non sans cérémonie, en choquant leurs pointes. Puis, d'un geste plus familier, ils enlacent gentiment leurs trompes.

Papa nous fait signe qu'il a filmé cette aimable scène.

— En voici un, par exemple, qui manque d'éducation ! remarque Yves.

Il s'agit d'un autre gros mâle. Il aspire de la poussière avec sa trompe et s'en asperge consciencieusement. Au bout de trois minutes de ce manège, jugez de sa propreté !

Cette curieuse douche nous met en joie. Nous rions trop fort. L'animal se tourne visiblement de notre côté, agite ses énormes oreilles et se met à barrir.

— Bwana ! Bwana ! (Monsieur !) appelle le guide, affolé.

Papa réintègre à regret la voiture. Quittons à temps ces parages qui pourraient devenir dangereux.

— Tu es content, papa ?

— À demi. Ces scènes de famille sont bien gentilles, mais je voudrais photographier un bel éléphant « plein cadre », à moins de cinquante mètres.

*

* *

— Dis donc, Louis. Nous allons repartir tous les deux. Je pense à une amélioration possible. Si nous enlevions les portières, nous pourrions, à chaque arrêt, monter et descendre sans bruit. Qu'en penses-tu ?

— Rien de plus facile. François, apporte-moi un tournevis et un marteau.

En deux minutes, Louis a démonté les portières.

— Vous n'allez pas partir comme ça, sans protection ! s'affole maman.

— En cas de coup dur, ne vois-tu pas que nous rentrerons plus facilement dans la voiture ? Je te l'affirme, nous accroissons notre sécurité.

Louis partage cet avis.

Ils partent donc tous deux avec le guide.

Le hasard les favorise. Ils aperçoivent un énorme mâle, bien campé, en terrain découvert, en pleine lumière ; bref, le modèle idéal.

— Laisse le moteur en marche et suis-moi avec la caméra. Je vais essayer de m'approcher pour avoir une photo.

Et papa, un œil sur le viseur, avance, avance.

Le guide suit la scène, gris de peur.

L'éléphant ne bouge toujours pas. Plus que cinquante mètres, plus que quarante-cinq. L'éléphant commence à balancer sa trompe. Papa met lentement, lentement un pied devant l'autre. Louis suit toujours à une dizaine de mètres.

Le guide tremble de tous ses membres.

Trente-cinq mètres, trente mètres…

L'éléphant ouvre ses larges oreilles en signe d'inquiétude. Il est magnifique. Papa règle sa mise au point…, quand tout à coup, dans un réflexe de panique, le guide se met à klaxonner.

En réponse, l'éléphant, excité, lance un barrissement furieux, et, trompe dressée, pavillons déployés, fonce sur le photographe.

Papa prend ses jambes à son cou. Louis, déjà au volant, débraye. Talonné de plus en plus près, papa court désespérément. Dans un dernier effort, il bondit sur le marchepied ; le guide le saisit à bras-le-corps, tandis que Louis démarre brutalement.

— Ouf ! sauvés !

Dans le rétroviseur, Louis aperçoit l'éléphant qui s'arrête.

Dès qu'il a retrouvé son souffle, papa fulmine contre le guide.

— Quel insensé ! Il aurait pu nous faire tuer tous les trois. Louis, as-tu pu filmer la scène ?

— Je crains qu'elle soit floue. Je n'ai pas eu le temps de vérifier la mise au point. Et ta photo, l'as-tu prise ?

— J'espère qu'elle sera sensationnelle ! Mais à quel prix !

— Heureusement que nous n'avions pas nos portières ! Nous pourrons le dire

à maman.

*
* *

— Voici le programme de notre deuxième journée dans le parc, mes enfants. Nous partons tous pour le circuit de la Rutshuru. On m’a promis un « festival de l’hippopotame ».

— Popotame ! popotame ! répète Alain, que ce nom amuse.

La vue de la Rutshuru, cette belle rivière bordée de palmiers, est rafraîchissante. Il nous est permis de quitter la voiture pour monter sur la rive haute. Nous gagnons une plate-forme d’où l’on ne court aucun risque.

— Oh ! Venez vite ! Le spectacle est extraordinaire ! s’écrie Philippe, arrivé le premier.

La famille se hâte et exprime sa surprise par un concert d’exclamations : sur des bancs de sable, des centaines d’hippopotames prennent leur bain de soleil, dans des poses abandonnées.

— On se croirait à Juan-les-Pins, dit Yves.



— Les « pin-up » de la Rutshuru manquent un peu de grâce, ajoute Janine.

— Et toutes ces choses noires qui flottent, qu’est-ce que c’est ? demande Luc.

— Des têtes d’hippopotames. Regarde bien. Elles disparaissent trois minutes sous l’eau, puis elles surnagent un instant et disparaissent de nouveau.

— C’est un jeu ?

— Non. L’hippopotame peut nager sous l’eau, mais il faut qu’il vienne respirer à la surface de temps en temps.

— Et là-bas, ce tout-petit, est-ce qu’il apprend à marcher ?

— Il n’apprend pas, c’est sa façon de marcher. Tiens ! il entre dans la rivière. Regarde-le bien maintenant. Il est aussi agile dans l’eau qu’il était gauche et lourdaud sur la terre ferme.

Et papa s’adresse à tous :

— Vous avez bien vu, bien admiré ? Louis, as-tu pris ton film ? Bon. Je voudrais compléter notre documentation par quelques « gros plans ».

Le garde acquiesce à la demande avec un sourire entendu. Il sait bien où il veut nous conduire !

À peine avons-nous parcouru un demi-kilomètre qu’un hippopotame se met à traverser la route, sans prendre garde à nous.

— Priorité à droite ! Je stoppe, dit Louis, respectueux du code de la route.

Le gros animal passe sous nos yeux, de sa marche maladroite et cahotante. Sa tête difforme dodeline de droite et de gauche, comme s’il avait de la peine à la porter.

Rires dans la voiture et satisfaction de papa, qui le tient, son « gros plan ».

Le guide nous fait signe de continuer. Il veut nous montrer autre chose.

Le spectacle en vaut la peine. Au bord de la route, dans trois baignoires de boue qui les contiennent à peine, trois hippopotames énormes se vautrent, les yeux fermés de plaisir. Et quand ils en ont assez de leur bain, on voit sortir d’abord leurs narines roses, puis leurs gros yeux en boule, ensuite de ridicules petits bouts d’oreilles et enfin un gros dos tout rond.

— Bah ! Ils sont répugnants ! dit Anne.

Nous sommes bien d’accord avec elle, sauf papa. Il se régale, lui, à filmer tous ces détails. Le voilà qui descend. Il s’approche à moins de trois mètres des brutes avachies. Nous voudrions le rappeler, mais le moindre bruit peut déclencher un drame.

Tout demeure calme. Papa termine tranquillement ses prises de vues et réintègre l’abri de la voiture, sans que les hippos aient daigné s’apercevoir de son indiscrétion.

— C’est presque du travail de studio, dit-il, enchanté.

*

* *

— Nous consacrerons notre dernière promenade aux bords du lac Édouard, si

réputés pour la variété d'oiseaux qu'on y rencontre.

Les paroles de papa sont accueillies avec une joie unanime. Qu'y a-t-il de plus gracieux que les oiseaux et, en général, de plus inoffensif ?

Le lac n'est par endroits qu'un grand marécage boueux. Il manquerait de charme, s'il n'était peuplé de myriades d'oiseaux merveilleux, en quête de vers de vase ou de petits poissons.

Des pélicans mélancoliques se profilent parmi les joncs. Les pluviers, les vanneaux piaillent, tandis que le martin-pêcheur, pareil à une flèche bleue, rase l'eau calme.

Louis grimpe sur le toit de la voiture pour dominer un plus vaste horizon. Philippe, Yves et François effectuent des reptations savantes pour voir de plus près les beaux plumages, pour saisir la manière de pêcher de l'aigle ou du pélican rose. Un bruit, un roseau qui s'agite suffisent à provoquer un grand envol d'ailes de toutes couleurs.

— Ah ! si j'avais des téléobjectifs plus puissants ! soupire papa. Quelles gammes de couleurs et quelle élégance de mouvements !

Il impressionne cependant des mètres et des mètres de pellicule. Luc ramasse toutes les plumes qu'il peut trouver.

Sans nous intéresser aux hippos qui grognent sur les fonds vaseux, nous reprenons le chemin du camp de la Ruindi.

Il est dit que pas une de nos journées ne se passera sans émotion.

À l'heure de la sieste, nous installons quelques lits de camp à l'air, au pied de la haie de citronniers sauvages. Philippe, à demi somnolent, croit voit bouger dans l'herbe quelque chose de brillant. Il se soulève, regarde mieux. Horreur !

— Papa, ne bouge pas, un serpent passe sous ton lit.

Réveillé en sursaut, papa se maîtrise.

— Quoi ? un serpent ? où ?…

— Ça y est ! il est passé. Il se glisse dans la haie.

Papa bondit sur ses pieds. Louis et Philippe arrachent chacun un des mâts métalliques soutenant la bâche où s'abritent les filles, et se précipitent sus au reptile, sans souci des cris de leurs sœurs.

— Je le vois de l'autre côté, dit Louis. Je fais le tour de la haie.

La bête est vite assommée. Louis l'embroche à l'extrémité de son mât, la saisit par la queue et l'exhibe sous le nez d'Anne et de Janine, qui fuient avec des cris perçants.

Yves arrive avec un mètre pliant.

— Un mètre dix-sept, annonce-t-il. Dos vert et ventre jaune. Penses-tu qu'il était venimeux, papa ?

— Je ne sais pas. En tout cas ce n'est pas le serpent-minute, tout mince et de

couleur foncée. Celui-ci possède, me semble-t-il, une bonne paire de crocs. J'aime mieux n'avoir pas fait connaissance avec leur morsure. Merci, Louis et Philippe.

Le serpent, qui a la vie dure, revient à lui et se tord en sifflant. Luc pousse un cri et court s'enfermer dans une voiture.

— Achevez-le, dit papa, et qu'on n'en parle plus.

*

* *

— Bonne nuit, mes enfants. J'espère que l'histoire du serpent ne vous donnera pas de mauvais rêves.

Sur ce souhait de maman, nous cherchons à nous endormir dans la prison moite de nos moustiquaires. Les visions gracieuses d'oiseaux luttent contre les images de buffles et d'éléphants furieux, de reptiles souples et perfides. Enfin le sommeil gagne le camp tout entier. Pas pour longtemps !

Un hurlement déchire le silence. Les parents et tous les grands, debout, demandent :

— Qui a crié ? Que se passe-t-il ?

— Une bête est passée sous mon lit, répond Philippe, très ému. Elle a frôlé mes reins.

On défait le lit de Philippe, on fouille à la torche les moindres coins de la voiture, on démonte la banquette… Rien ! Pas trace de python ni de bête quelconque.

— Tu es sûr de n'avoir pas eu un cauchemar ? demande papa.

— Absolument sûr ! J'ai éprouvé une sensation des plus désagréables.

Les recherches restant infructueuses, chacun regagne son lit. Philippe refait le sien, s'allonge, l'oreille aux aguets : au bout d'un moment, il entend un grattement contre la carrosserie de la voiture. Il braque sa lampe : rien !

Un instant de silence, puis le bruit reprend

— Écoute, Jacqueline. Entends-tu ?

— Oui, on dirait une bête qui grignote.

De nouveau le silence. La bête mystérieuse a dû partir ou elle dort, là, tout près. Les heures de la nuit s'étirent dans un demi-sommeil qui ne repose pas.

Le lendemain matin, en cherchant des provisions dans une cantine, maman voit sortir, complètement affolé…, un rat des champs, tout guilleret d'avoir grignoté nos biscuits. La bestiole ne se doute pas du trouble qu'elle a causé !

Ah ! nous nous en souviendrons, des nuits passées au camp de la Ruindi !





CHAPITRE XII
LIONS ET RHINOCÉROS EN LIBERTÉ

14 JUILLET. Encore une date facile à retenir.

C’est le jour où, mettant, comme dirait papa, « cap à l’est », nous franchissons notre douzième frontière.

Adieu, Congo belge où nous avons vécu des heures si belles et laissé de si bons amis ! Recueillerons-nous dans les territoires britanniques de l’Uganda et du Kenya les images qui termineront en beauté le film prodigieusement divers de notre Grand Voyage ?

Nos premières étapes nous donnent une impression de déjà vécu. La conduite à gauche, la signalisation en anglais nous sont familières depuis notre passage en Nigeria. Les paysages qu’offre la descente de la montagne à la savane brûlée nous paraissent connus.

Bientôt des visions nouvelles réveillent notre attention. À la savane succèdent les plaines marécageuses, parsemées de plantes élégantes de deux à trois mètres de haut. Leur tige flexible se termine par une grande houppe échevelée.

— Ce sont des papyrus, nous dit papa. Consultez vos cartes. Nous approchons de l’immense lac Victoria, d’où sort le Kiriva, c’est-à-dire le Nil.

Le Nil ! Nous nous arrêtons pour contempler le fleuve prodigieux, le fleuve

divin des anciens Égyptiens, aux sources demeurées si longtemps mystérieuses.

De petits cris de Luc nous tirent de notre méditation. Est-ce l'oiseau bleu des contes qu'il a vu passer ? Non, un simple touraco au plumage de saphir.

Yves et François poursuivent de magnifiques papillons. Ils en attrapent deux, aux ailes de pourpre et d'or, qui seront parmi les plus beaux de leur collection.

*

* *

La plaine se peuple. Des voitures circulent.

— Ce ne sont pas des Noirs qui conduisent, ni des Européens, remarque Louis.

— Avec ces turbans blancs et ces barbes de maharajahs, ne serait-ce pas des Indiens ? demande Janine.

— Tu as deviné, répond papa. Ne vous étonnez pas de trouver ici des villages entiers peuplés d'indiens ayant conservé leurs coutumes et leurs traditions. Ils descendent des coolies appelés pour construire la ligne de chemin de fer Mombasa – Nairobi, ou des milliers d'émigrants qui les ont suivis.

— Il sera intéressant de nous arrêter au prochain village, dit maman. Nous aurons l'illusion de visiter l'Inde.

Sous prétexte d'acheter des ananas et des bananes, Anne et Janine entrent dans les boutiques. Elles reviennent parfaitement édifiées sur le sens commercial des Indiens.

— Dans les maisons, as-tu senti, Janine, cette curieuse odeur d'encens, d'épices et de friture ? demande Anne.

— On la sent jusque dans la rue, remarque Philippe.

Maman s'extasie sur la grâce des femmes :

— Regarde, Jacqueline, comme elles drapent avec art leurs saris de mousseline sur leurs robes de soie, et comme ces vives couleurs, violet, orange, rouge, s'harmonisent bien avec leur teint chaud.

Jacqueline cherche à apprivoiser une fillette aux longues nattes noires et aux grands yeux effarouchés. Elle est assaillie par une bande d'enfants qui crient :

— *Sugar ! Sugar !* en offrant des morceaux de roseau violacé.

Papa achète toute leur provision et nous la distribue :

— Vous pouvez y goûter, c'est de la canne à sucre.

— Il est bon, le sucre d'orge, mais pas très parfumé, déclare François.

*

* *

Les étapes suivantes nous conduisent de la plaine ougandienne aux montagnes et aux plateaux verdoyants du Kenya. Des champs cultivés au tracteur, de grasses prairies où paissent des vaches laitières, des bungalows qui disparaissent sous les bougainvillées, des haies de chèvrefeuilles, tout respire l'agrément d'une vie rurale prospère.

Une excellente route indique l'approche de Nairobi, la capitale.

— C'est bien ici, papa, que nous verrons les lions ? demande Luc, qui fait le brave. Est-ce que nous les entendrons rugir ?

— Je l'espère. Le parc est à une vingtaine de kilomètres de la ville. Mesdames, vous ferez vos provisions pendant que je prendrai quelques renseignements.

Avec ses cent mille habitants, la grande cité étend, autour d'un quartier central réservé aux affaires, une banlieue où de coquets pavillons s'ornent du parterre fleuri et de la pelouse de gazon impeccablement tondu, qui sont l'orgueil de tout pur Anglais.

Maman et ses filles ne se pressent guère pour faire leurs achats. On trouve de tout à Nairobi. Il est bien naturel qu'après plusieurs mois de brousse on cède à de petites tentations. Et puis, il n'est pas facile de se faire servir. Notre pauvre Jacqueline provoque un attroupement dans une quincaillerie. Elle cherche à s'expliquer par gestes. Tout le monde essaie de la comprendre. On lui apporte un filtre, un tamis, un passe-thé, et enfin… la passoire qu'elle désire ! Yves et François s'amusent follement, mais ils ne lui sont d'aucun secours.

Voilà qu'ils découvrent les *Dinky toys* de leurs rêves. Maman n'a pas de paix avant de les avoir achetés.

Papa finit par rassembler son monde. Nous repartons pour la brousse, en direction du parc. Nous longeons une clôture de fils barbelés, et voici l'entrée. Papa demande innocemment au gardien :

— Pouvons-nous camper dans ce parc pour filmer des animaux ?

— Impossible ! Strictement interdit ! Vous n'y pensez pas ! Savez-vous que nous avons des lions ?

— Justement, insiste papa, approuvé par toute la famille, nous désirons les voir.

— Si vous voulez vous installer sur cette butte, à l'extérieur du parc, je n'y vois pas d'inconvénient. Vous trouverez de l'eau à deux pas, dans une ancienne carrière.

— O.K., merci !

La vie est belle ! Nous travaillons tous à monter le camp.

— Luc, tu entendras rugir les lions. Mais, vois-tu, les barbelés nous protégeront.

Le petit est tout réjoui.

*
* *

Pour entrer dans le parc avec une voiture, il n’en coûte qu’un shilling. Nous achetons un beau catalogue illustré qui nous permettra d’identifier les nombreuses espèces d’animaux contenues dans la réserve.

Dès la première visite nous sommes comblés. Et ce sont dans la voiture des « Oh ! » des « Ah ! » qui traduisent notre joie.

Impalas aux magnifiques cornes en forme de lyre, antilopes de Cook, gnous à tête de buffle, barbe blanche et museau noir, nous n’arrivons pas à feuilleter assez vite le catalogue pour trouver leurs noms. Et pendant ce temps des centaines de gazelles filent en agitant leurs jolies queues chasse-mouches sur de petits derrières blancs.

La brochure délaissée, nous nous contentons d’admirer. Des zèbres, au pelage luisant, broutent comme de braves poneys.

— Est-il vrai qu’ils courent aussi vite qu’on le dit ? Ce serait amusant de les poursuivre.

Le troupeau placide n’a malheureusement pas envie de trotter.

Les autruches, plus farouches, s’enfuient à notre approche, en gonflant leurs ailes.

— Les oiseaux gris sont les femelles, explique papa.

— Les mâles sont bien plus beaux, avec leur plumage rose et noir, remarque Yves très justement.

— J’ai vu des girafes ! s’écrie François.

En effet, une demi-douzaine de longs cous surmontés de petites têtes paraissent au-dessus d’un bouquet épineux. Nous attendons que les animaux soient bien visibles pour montrer à Alain leur forme étrange. Par chance, deux se mettent à courir de leur long galop souple. Papa en profite pour les filmer.

— Et les lions, où sont-ils ? demande Luc, encore une fois.

— Nous les verrons ce soir, à cinq heures, m’a dit le gardien.

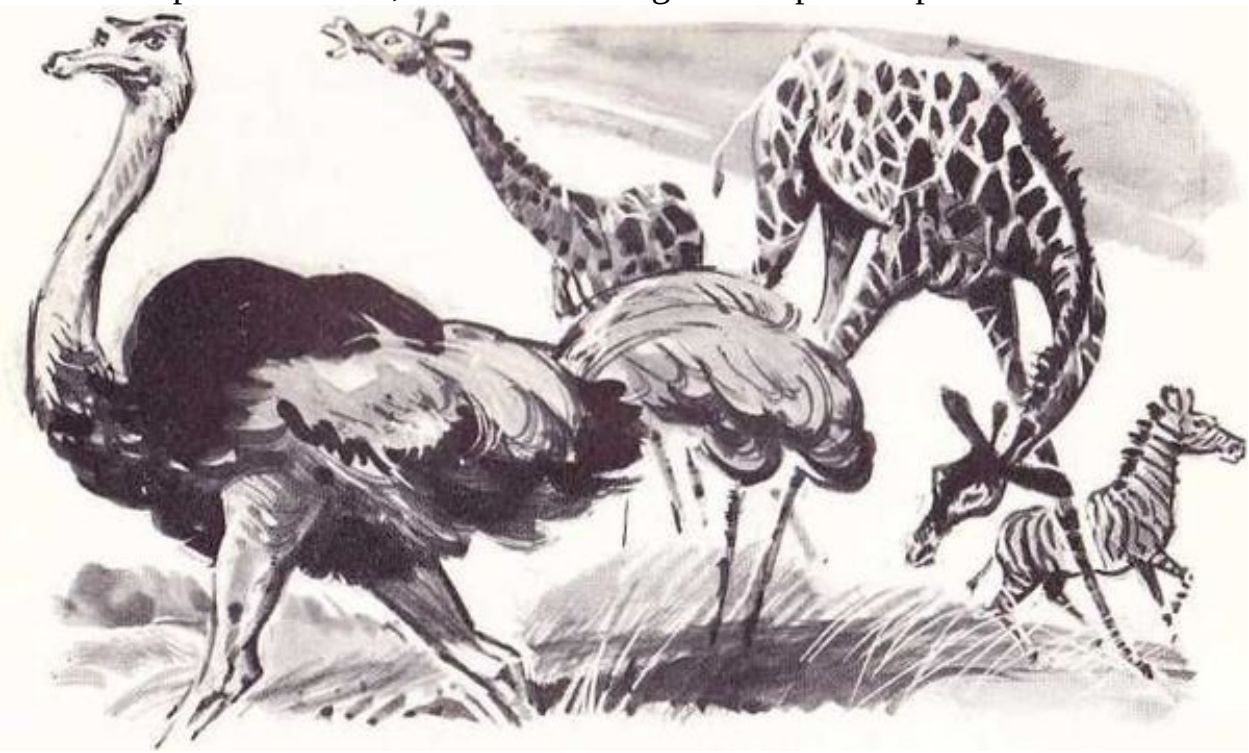
Nous revenons à l’heure dite, prêts aux fortes émotions. Nous prenons rang dans la file de voitures des touristes venus, comme nous, pour admirer le roi des animaux.

Le gardien chef se présente, l’air penaud, et annonce une très mauvaise nouvelle.

— Les lions ont sauté la barrière. Ils sont huit, vous savez. Ils passent un petit week-end en dehors du parc. *Very sorry.* (Très désolé.)

Attendrons-nous que les lions veuillent bien revenir ? Le gardien chef, intéressé par le travail de papa, vient nous trouver :

— Vous voulez voir les lions en liberté totale et en plein jour ? Alors, partez demain pour le pays Masaï, dans les grandes réserves de chasse de Narok. La route n’est pas très bonne, mais vous ne regretterez pas l’expédition.



Aussitôt l’un s’affaire à remplir les réservoirs d’essence, les autres à compléter les provisions. Le lendemain matin le camp est levé. En route pour Narok !

*

* *

Le gardien n’a certes pas menti. La piste qui conduit au pays Masaï n’est que trous et bosses. Ici, l’on enfonce dans des ornières remplies d’une fine poussière noire qui s’infiltre partout ; là, on cahote sur un chemin caillouteux, coupé de marches et de cassis.

Suffoqués, secoués, jetés les uns contre les autres, nous ne songeons pas à nous plaindre. Nous n’avons pas assez d’yeux pour admirer, et de mots pour exprimer notre émerveillement.

Le pays, à la fois sauvage et chatoyant, est l’un des plus beaux que nous ayons vus. Nos yeux s’enchantent de la limpidité du ciel, de la douceur des vallonnements et des collines, de l’harmonie des couleurs, où, parmi tous les

tons du vert, éclatent le jaune d'un buisson, le rouge d'un tapis de fleurs.

Et la population ! Nous n'en avons pas rencontré de plus étrange.

— Nous sommes au pays des « hommes rouges », nous dit papa.

Les bergers Masaï, la peau badigeonnée d'un liquide rougeâtre, se drapent dans un pan d'étoffe ocre qui laisse voir leurs fines jambes de coureurs de brousse. Une longue lance à la main, les oreilles chargées de clochettes multicolores, ils ont une allure intimidante.

Sur ces hauts plateaux, les troupeaux domestiques et les troupeaux sauvages paraissent vivre côte à côte. Il n'est pas rare de voir galoper une famille de zèbres ou bondir des gazelles à travers les pâturages où paissent les chèvres, des moutons noirs ou des zébus.

Nous arrivons à Narok, chef-lieu du territoire et paradis des photographes.

— Louis, as-tu pris la photo de cette femme aux brassières et aux jambières de métal ? demande Anne.

— Et celle de la jeune fille qui porte tant de colliers et de bracelets de perles multicolores au cou, aux poignets et aux chevilles ? ajoute Janine.

— N'oublie pas ces deux vieilles à peine couvertes de peaux de bêtes.

Louis a fort à faire. À peine a-t-il sorti son appareil que les femmes s'enfuient, affolées. Comment les persuader que nous ne leur voulons aucun mal ?

— Donnons-leur des chapeaux en papier, suggère Jacqueline.

Une fillette moins timide se coiffe d'un de nos couvre-chefs « réclame ». Aussitôt les mamans se précipitent pour l'imiter. Les voilà réunies, bien en lumière. Louis n'a qu'à travailler.

— Avez-vous remarqué les bûchettes encastrées dans le lobe de leurs oreilles ? demande Janine. Et cet homme qui a la chair de l'oreille toute pendante ?

— Je connais cette coutume. Ils se percent le lobe de l'oreille, comme nous quand nous voulons porter des boucles, explique Jacqueline. Puis ils introduisent des morceaux de bois de plus en plus gros dans les trous. Les chairs se distendent et ils peuvent ensuite accrocher de lourds bijoux.

— Quelle mode cruelle ! dit Janine.

— Qu'elle vienne en France, et je parie que tu l'adopteras, répond Louis.

— Oh ! tais-toi, méchant taquin !

*

* *

— Je crois bien qu'ici nous aurons notre film de lions. Nous allons entrer,

explique papa, dans une réserve partielle, c’est-à-dire dans un territoire ouvert à la chasse, mais où quatre espèces d’animaux sont protégées : les lions, les rhinocéros, les léopards et les sheetas, une variété de léopards.

Deux guides nous conduisent. Il n’y a plus de piste à proprement parler. Nous roulons très lentement sur la savane jaunie.

Luc et Alain s’amusent à voir fuir devant nous les zèbres et surtout les girafes. Ils saluent par des cris de joie les cynocéphales débusqués de chaque buisson.

Enfin nous atteignons la rivière Talek et nous montons le camp.

— Où sont les fils de fer barbelés ? demande Luc.

Quand il sent que nous sommes seuls dans la grande nature sauvage, ses frayeurs le reprennent comme au camp de la Ruindi. D’ailleurs les mêmes précautions s’imposent. Comme nous nous couchons derrière notre rempart de voitures et de cantines, François murmure à Yves :

— Nous sommes de vrais explorateurs !

Les grands sourient, mais ils ne sont pas loin de le penser.

Nous n’avons pas encore trouvé le sommeil, qu’un hurlement lugubre retentit. Un autre lui répond. Les deux cris se rapprochent en un sinistre duo.

— Ce n’est rien, chuchote papa, ce sont des hyènes.

Le ricanement des bêtes éclate en un rire gras, sardonique. On se croirait environnés d’être malfaisants. Alain pleure. Nous avons tous des sueurs froides.

N’y tenant plus, Louis et Philippe prennent leur torche et sortent de la tente. Deux yeux rouges luisent à moins de quinze mètres. Dans un dernier ricanement, la hyène tachetée s’enfuit, poursuivie par un pinceau lumineux.

— Notre trou à ordures les attire. Demain il faudra en creuser un autre plus loin, dit Louis.

L’explication rassure la famille, qui s’endort en confiance.

*

* *

Il s’agit maintenant de trouver les lions.

Excités par la curiosité et l’émotion, nous nous embarquons dans une seule voiture, avec deux guides. Nous roulons à bonne allure dans les hautes herbes jaunes.

Soudain un fauve bondit devant nous.

— Un superbe léopard ! s’écrie papa, qui a eu juste le temps de le filmer.

— Voyez ce rassemblement de vautours. Ils s’agitent autour d’une bête morte. Approchons-nous.

Papa ne s’est pas trompé. Nous dérangeons une hyène ; elle fuit, l’allure louche et rampante.

Nous approchons toujours. Les vautours s’envolent, et nous découvrons un zèbre qui gît, la gorge ouverte. Un petit chien bleu s’acharne sur la blessure.

— Un chacal, dit papa. Le drame est facile à reconstituer. Le léopard a bondi sur le zèbre en pleine course, pour le saigner à la gorge. C’est l’attaque classique. Maintenant tous les charognards de la brousse viennent à la curée.

Le chacal prend peur. Les vautours se perchent sur les épineux environnants, prêts à revenir. Nos guides alors descendent, découpent deux cuissots de zèbre et les emportent, l’air très satisfait.

Nous progressons sur la savane. Un des guides désigne un point sombre. À la jumelle, papa distingue une famille de onze lions ! Nous regardons tous, le cœur palpitant.

— Nous voilà à l’heure de la vérité ! dit Louis.

Pas d’écho. Peu d’entre nous se sentent d’humeur à plaisanter.

Nos guides ne sont-ils pas fous ? Ils font signe d’avancer. Il est vrai que nous sommes à contrevent, mais tout de même ! Hop ! d’un geste adroit ils lancent vers les félins les gigots sanguinolents. Toujours muets, ils désignent un bosquet où ils nous font signe d’arrêter.

Quel merveilleux poste d’observation ! Les lions nonchalants daignent manifester qu’ils ont suivi notre manœuvre. Ils rugissent sourdement vers nous en montrant leurs crocs, se lèvent sans hâte et, de loin, reniflent l’appât. Alors Louis, qui vraiment n’a pas l’air d’éprouver la moindre peur, dissipe l’angoisse de ses frères et sœurs en traduisant à sa manière les réflexions léonines :

— Tiens ! du zèbre ! annonce Sa Majesté.

» Encore du zèbre ! dit la reine d’un ton dégoûté. Je crois, mon ami, que nous en avons mangé hier soir. Enfin, celui-là est tout prêt ! Venez-vous, les enfants ?

Trois gros chatons aux yeux d’or, patauds, adorables, suivent maman lionne à pas de velours.

— Essaie de te rapprocher un peu, dit doucement papa.

Louis avance et s’adresse à mi-voix aux lions :

— N’ayez pas peur. Laissez-vous gentiment photographier.

« Pourquoi pas ? Les hommes ne nous ont jamais fait de mal », semblent répondre deux fiers porteurs de crinière.

Debout sur le marchepied, papa commence à filmer. Un vieux mâle se décide à rôder autour des quartiers de chair rouge. Soudain il bondit, s’empare d’un gigot qui pèse bien vingt kilos et l’emporte allègrement dans sa gueule. D’une patte autoritaire, il écarte un lionceau et commence à dévorer son butin.

Alors, pour le second gigot se livre une bataille furieuse entre huit grands



Les habitants du Pays Masaï sont vraiment extraordinaires.

fauves qui se le disputent. Ils jouent des griffes et des crocs, s'arc-boutent sur leurs muscles puissants, dans un terrible concert de rugissements. Nous n'existons plus pour eux.

Papa, profitant de cette indifférence, se glisse, avec sa caméra, à moins de six mètres des carnassiers et filme une scène haute en couleur, tandis que nous attendons anxieusement son retour.

Quand enfin le dernier lambeau de chair a été arraché, les félins retrouvent leur dignité hautaine. Paisiblement ils vont s'étirer au soleil en se pourléchant les babines.

— Voilà du beau travail ! dit papa en reprenant sa place dans la voiture. Merci, nos guides. Vous avez bien gagné un gros matabich (cadeau).

Sur la route du retour chacun de nous rivalise de commentaires, à rendre jaloux Tartarin !

Nous les avons eus, nos lions !

*
* *

— Maintenant, il ne manque plus que le rhinocéros à mes collections.

Cette phrase promet une nouvelle expédition. D'ailleurs papa poursuit :

— Des amis anglais m'ont conseillé d'aller voir à Makindu, sur la route de Nairobi à Mombasa, Mr. Hunter, grand chasseur de l'époque héroïque, où il fallait tirer de la locomotive sur les éléphants pour permettre au train de passer.

Nous partons donc pour Makindu, à travers la brousse de plus en plus sèche, parsemée de mimosas épineux.

Mr. Hunter a établi son quartier général dans les locaux désaffectés de la gare. La demeure se signale de loin par une forte odeur animale qui nous saisit à la gorge. Onze peaux épaisses, de dimensions impressionnantes, sèchent au soleil.

Le maître de céans, vieillard à cheveux blancs, d'allure placide, s'avance vers nous en fourbissant avec amour une carabine.

— Hello ! Vous admirez mon tableau de chasse de ce matin ? Ce ne sont que onze rhinos. J'ai dû les abattre. Ils ravageaient la plantation d'un de mes bons voisins. Mais entrez donc, vous boirez bien un coca-cola !

La maison – est-il utile de le dire ? – est tapissée de trophées splendides. Mr. Hunter nous confie avec la plus tranquille simplicité le bilan actuel de ses chasses : six cents lions, quatre cents rhinos et mille quatre cents éléphants !…

C'est à ne pas croire ! Mais Mr. Hunter est célèbre dans le monde entier pour ses exploits extraordinaires.

— Vous cherchez des rhinos ? *Well.* Dans le parc de Tsavo, dernière réserve

avant Mombasa, vous en trouverez à volonté.

*
* *

Par une route vertigineuse, à travers la savane arbustive et des baobabs, nous arrivons aux sources de la Mzima, où nous plantons notre camp.

Ombragé par de hauts palmiers qui se mirent dans une rivière cristalline, l'endroit est agréable à souhait. Il n'y a cependant pas lieu de négliger le voisinage de quelques crocodiles et d'hippopotames qui ont élu domicile dans un coude de la rivière.

Rien cependant ne troublera notre nuit, si ce n'est quelque aboiement hargneux de cynocéphale ou le hurlement lointain d'une hyène.

De bon matin, deux guides nous tirent du lit. Il est temps de partir ; les rhinocéros n'aiment pas la chaleur du milieu du jour.

Laissant à la garde de maman le reste de la famille, papa n'emmène que Louis et Philippe. Que va leur réserver la dernière expédition risquée de notre voyage ?

Elle exige d'abord du conducteur Philippe et de la voiture des prouesses peu communes. Les guides, imperturbables, montrent le chemin à suivre. De piste, il n'est plus question. Escaladons la colline ! Ravins, souches d'arbres, sable mou, rochers, rien n'est épargné. Enfin parvenu au col, le groupe voit s'étendre devant lui une plaine broussailleuse, couverte de hautes herbes jaunes.

Les guides grimpent sur un arbuste, scrutent l'horizon. L'un des guetteurs chuchote :

— Farou tatou ! (Trois rhinocéros.)

Il descend et « fait le vent » avec une poignée de terre fine.

Malédiction ! La poussière vole dans la direction des animaux. Afin d'éviter de les alerter, il faut quitter la voiture et faire à pied un long détour vers la droite. À cent mètres environ, on distingue nettement deux adultes et un bébé rhino.

— Ico Mtoto. Hapana mzouri ! (Un petit ! pas bon !) souffle le deuxième guide.



Effectivement, alors que les appareils étaient prêts à fonctionner, la mère commence à donner des signes d’inquiétude. Elle agite nerveusement la tête, nez au vent. Deux cornes pointues se profilent avec une netteté inquiétante sur le bout de son museau. Brusquement elle se dirige au petit trot vers les photographes.

C’est un court moment de panique. Rejoindre la voiture ? Impossible, elle est beaucoup trop loin. Où trouver un abri ? L’un des guides avise un tertre rocheux. Y courir, l’escalader, se hisser ne demande qu’un instant. Jamais acrobates ne furent plus prompts.

La famille rhino, nez au vent, passe au pied du refuge. Son odorat subtil lui a révélé une présence indésirable, mais ses yeux minuscules n’ont rien vu.

Bien entendu cet épisode dramatique n’a permis ni film ni photo.

Par une ironie du sort, les girafes, les zèbres et même les éléphants se présentent en bonne lumière, mais de rhinos, point.

Papa commence à désespérer, quand la chance lui sourit. Un énorme mâle trottine calmement devant la voiture, à bon vent.

— Suivons-le à son allure. Je peux parfaitement filmer le détail de sa course.

Pendant près d’un kilomètre, l’animal à la cuirasse ridée s’offre, comme à plaisir, à la caméra paternelle. Il ne court jamais franchement ; tous les cinquante mètres, il fléchit son arrière-train, et repart à quarante-cinq degrés, comme un joueur de rugby poursuivi.

Quand la bête cornue s’enfonce dans les broussailles, papa et Louis arborent

un sourire triomphant.

— Mission accomplie ! Nos documents photographiques sont maintenant à peu près complets, dit Louis joyeusement.

— Et nous sommes sains et saufs ! ajoute papa.

Toute la famille est radieuse à l'heureux retour des chasseurs d'images.

*

* *

Finis les dangers, mais aussi finie l'Aventure. Nous n'avons plus qu'à suivre la route qui aboutit à l'océan. Elle traverse un immense verger naturel qui prodigue les fruits tropicaux.

— Un cocotier ! s'écrie Philippe, le premier que nous voyons.

— C'est le signe que la mer est proche, dit papa. J'offre une glace à celui qui la signalera.

Tous les regards se tendent. François montre un coin bleu à l'horizon. Il a gagné !

— Ce n'est pas juste, proteste Yves. Dans la première voiture on gagne toujours à ces jeux-là !

— Eh bien ! je mets tout le monde d'accord. J'offre une tournée générale de glaces à Mombasa. Vous l'avez bien gagnée !

— Hourra ! Vive papa !

Et voilà Mombasa sous ses mimosas, ses palmiers et ses cocotiers. La première halte est pour savourer la glace promise.

Savez-vous ce qu'elle représente pour nous, cette glace fade, cette glace qui fond lamentablement sous le soleil de l'équateur ? Elle consacre une victoire !

— Venez voir le compteur de ma voiture, appelle Louis. Il arrive juste à trente mille kilomètres. Belle balade !

La deuxième halte nous arrête devant le bureau de la compagnie de navigation. Nous apprenons que le *Boschfontein* ne mouillera à Mombasa que dans huit jours.

Quelle joie ! Une semaine à nous reposer, à jouer sur la plage avant l'embarquement ! Décidément, notre voyage finit très bien.

Quelques heures plus tard, nous foulons le sable étincelant de Kilifi et nous prenons notre premier bain dans l'océan Indien. Oh ! la mer retrouvée après sept mois de brousse, quel délice !

Pendant huit jours les bains, la pêche, les pâtés de sable occupent petits et grands. C'est la grande détente.

*

* *

15 août. – Le jour de l’embarquement est venu. Maman et nos sœurs se chargent de l’achat des derniers souvenirs.

Nous traversons sur un bac à traille la lagune vert jade qui entoure Mombasa. Un câble rejoint les deux rives. Une équipe de six Noirs va nous haler.

Le spectacle des six gaillards luisants, muscles bandés, est magnifique. Un meneur de jeu scande leurs efforts et les cinq autres reprennent le chœur.

— Bwana ! Akwenda !

— Adjouk ! Adjouk !

Le rythme s’accélère. Entraînés par les voix des passeurs, nous chantons en frappant dans nos mains.

— Adjouk ! Adjouk !

La rive opposée grandit. Les Noirs lâchent le câble, laissent courir le bac sur son élan et se livrent à une danse acrobatique, au risque de tomber dans l’eau verte du lagon.

Ils nous disent au revoir avec leurs beaux sourires éclatants. Et nous, en agitant nos mains, nous disons au revoir à toute l’Afrique qui rit, qui chante et qui danse comme elle respire, à toute l’Afrique que nous avons appris à aimer.

Accoudés au bastingage nous regardons mélancoliquement s’éloigner les cocotiers du rivage.

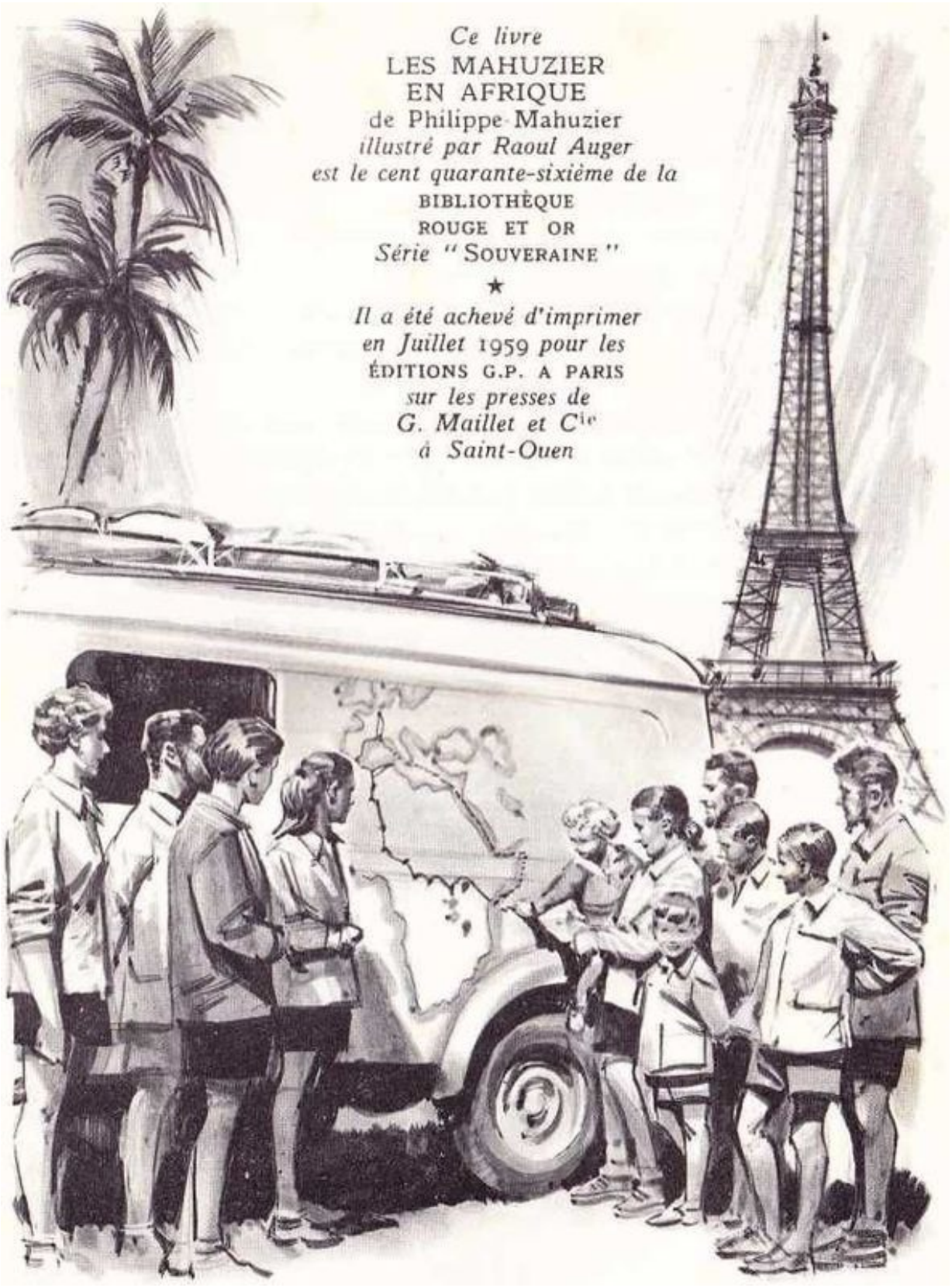
La terre d’Afrique n’est plus qu’une mince ligne noire à l’horizon, sur le soleil couchant. Le *Boschfontein* nous ramène vers l’Europe, vers la petite maison de Boulogne-sur-Seine, vers nos grands-parents et nos amis.

La petite voix de Luc nous sort de notre contemplation :

— Dis, papa, où nous emmèneras-tu, la prochaine fois ?



FIN



Photogravure S.T.O. – Dépôt légal N° 692

1 Séroual : pantalon au fond vaste et bouffant.

2 Éthels : arbres du Hoggar, genre de pins très résistants à la sécheresse.

3 Seguia : petite rigole artificielle pour l’irrigation des oasis.

4 Méchoui : mouton rôti à la broche.

5 Guerbas : outres en peau de chèvre.

6 Marigot : bras de rivière qui se perd dans les terres.

7 1 mille (ou 1 *mile)* : mesure de longueur anglaise valant 1 609 mètres.

8 Doudou : élan de Derby (autre nom : bozobo).

9 Dogo : buffle.

10 Tembo : éléphant.

11 Nyamas : animaux, gibier.

12 Bukavu : nom de Costermansville en langue indigène.